

# Attendre-espérer. Les Désirs de Marinette



André Léo (1824-1900). Auteur du texte. Attendre-espérer. Les Désirs de Marinette. 1868.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



NTAIRE

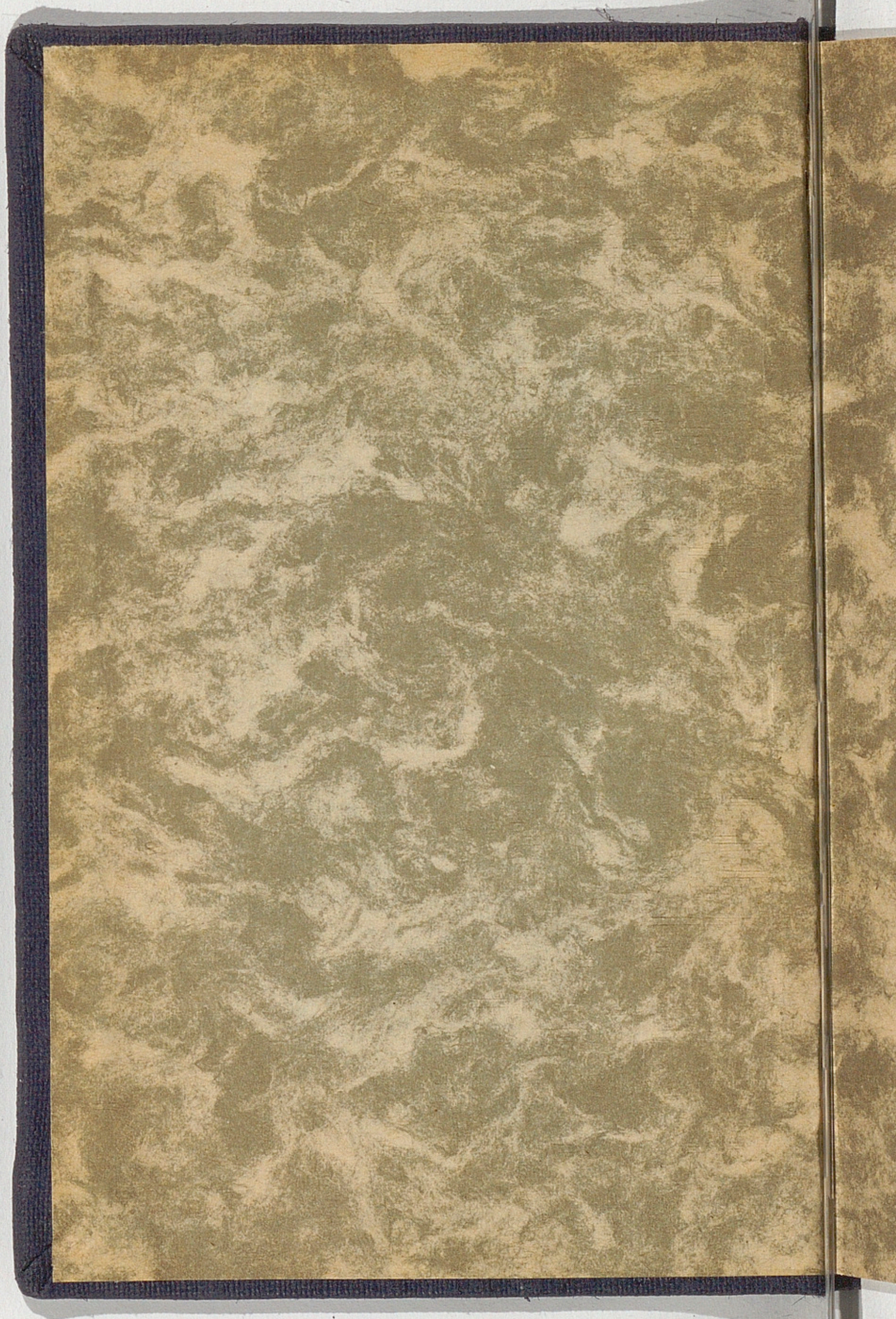
835

10

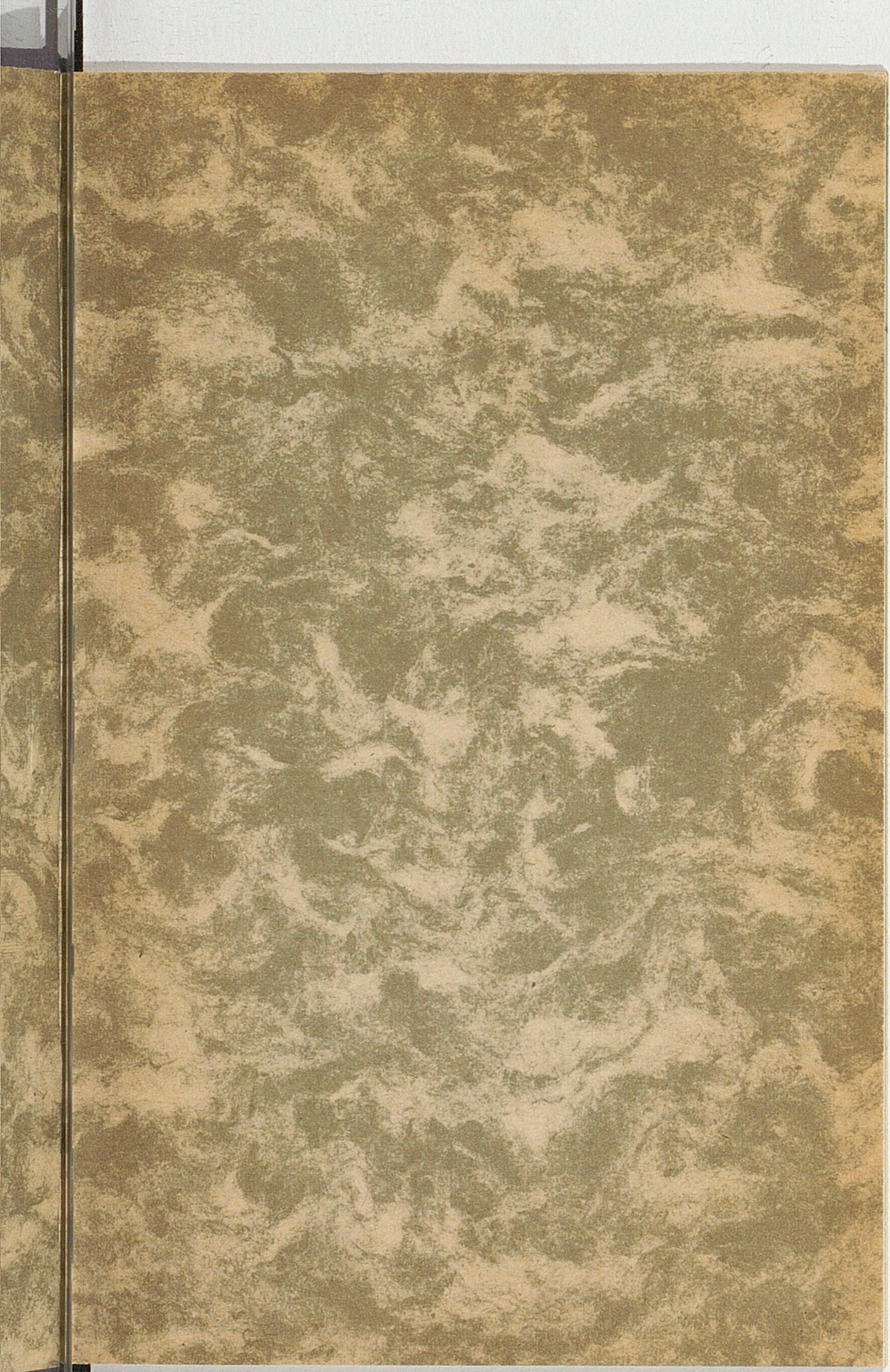
10

10





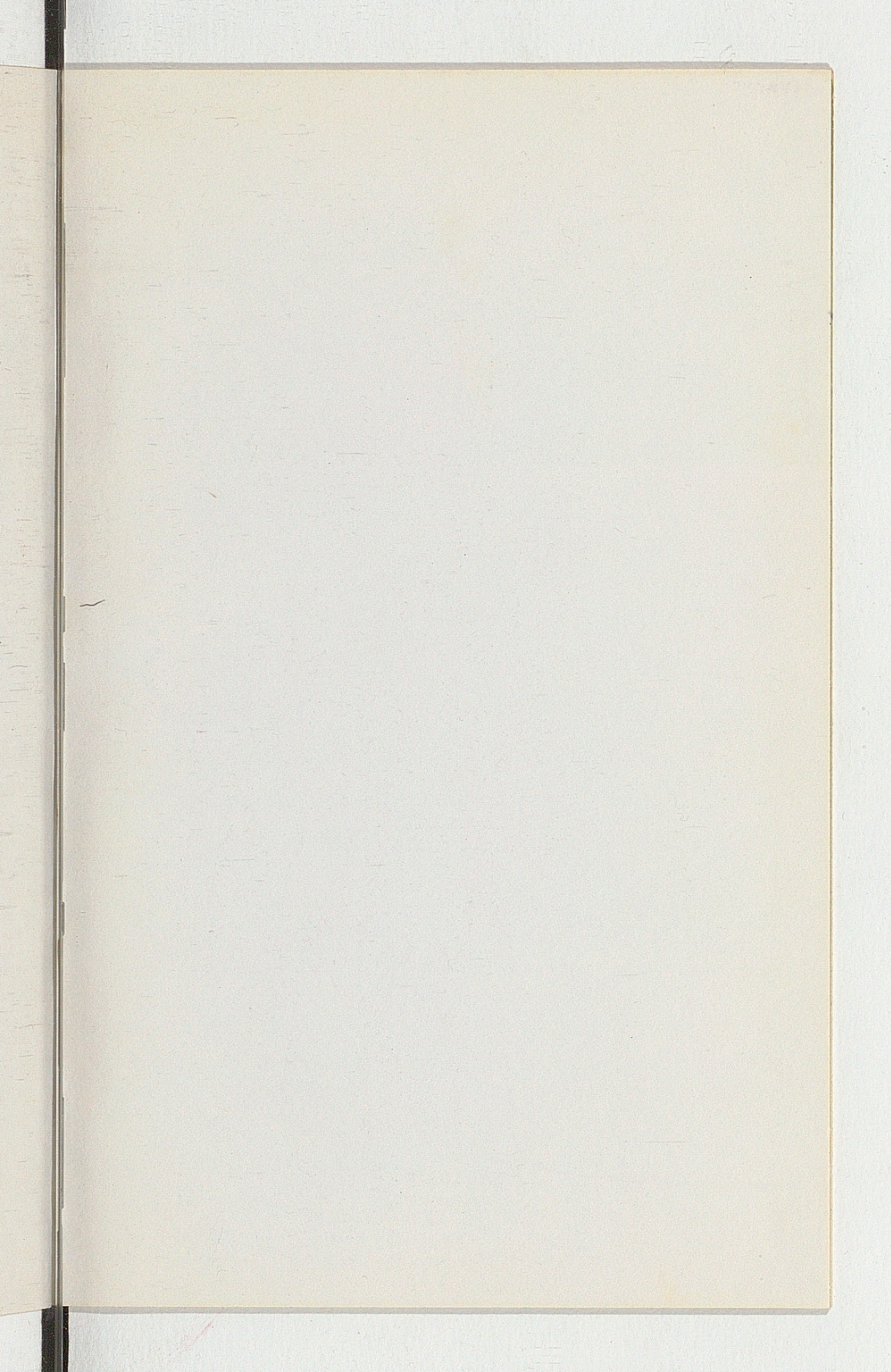




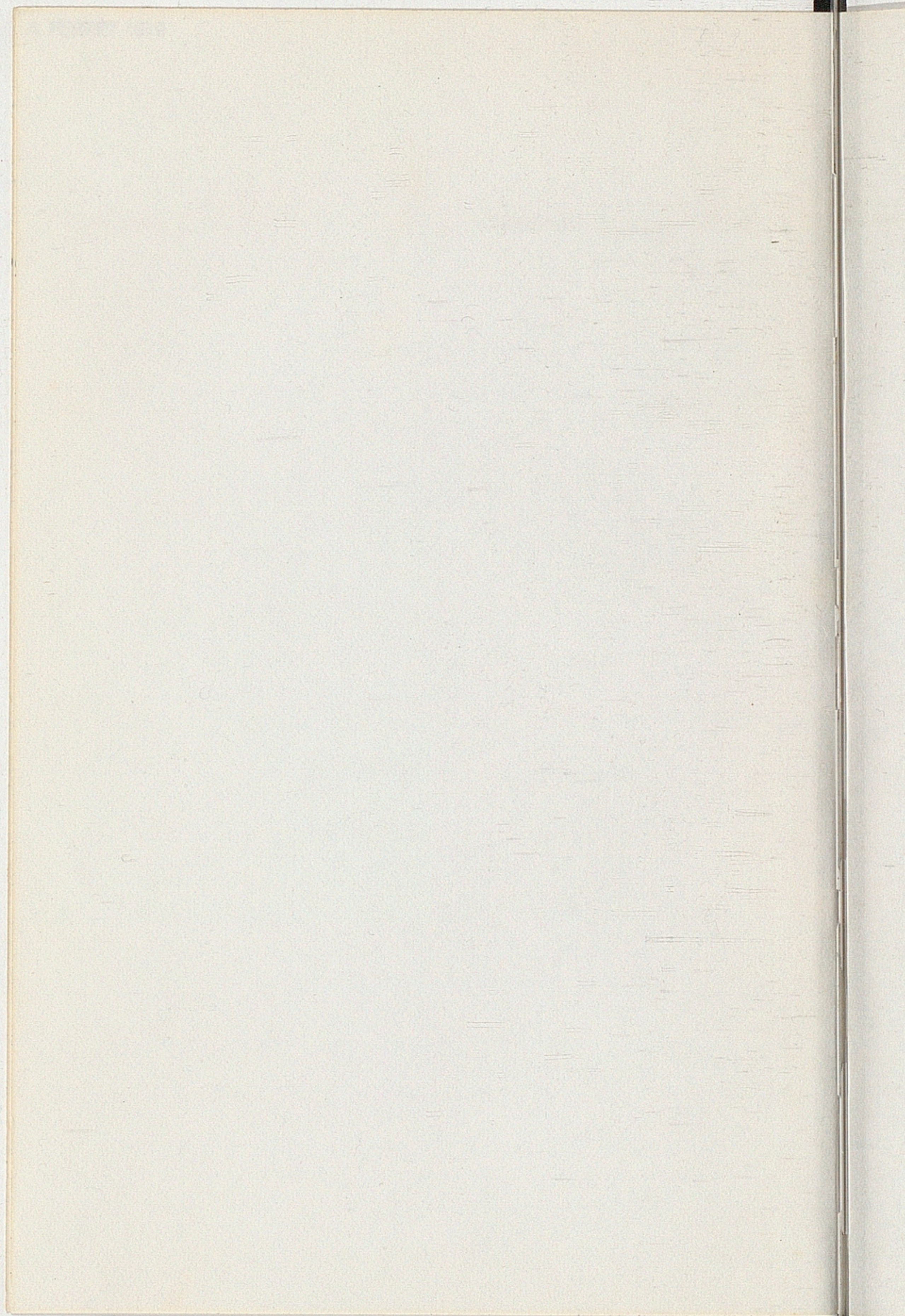


A. FERRET 1979

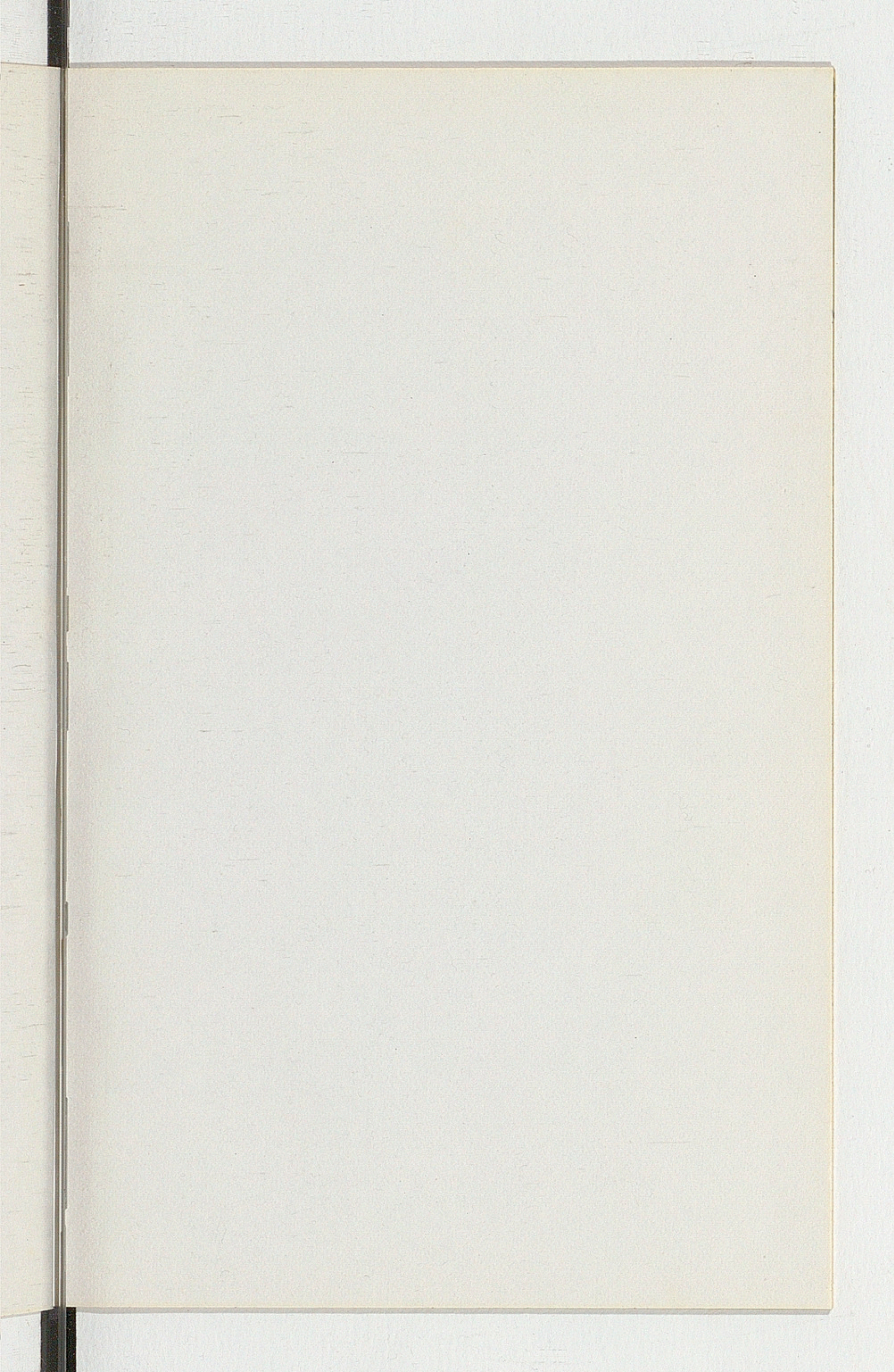




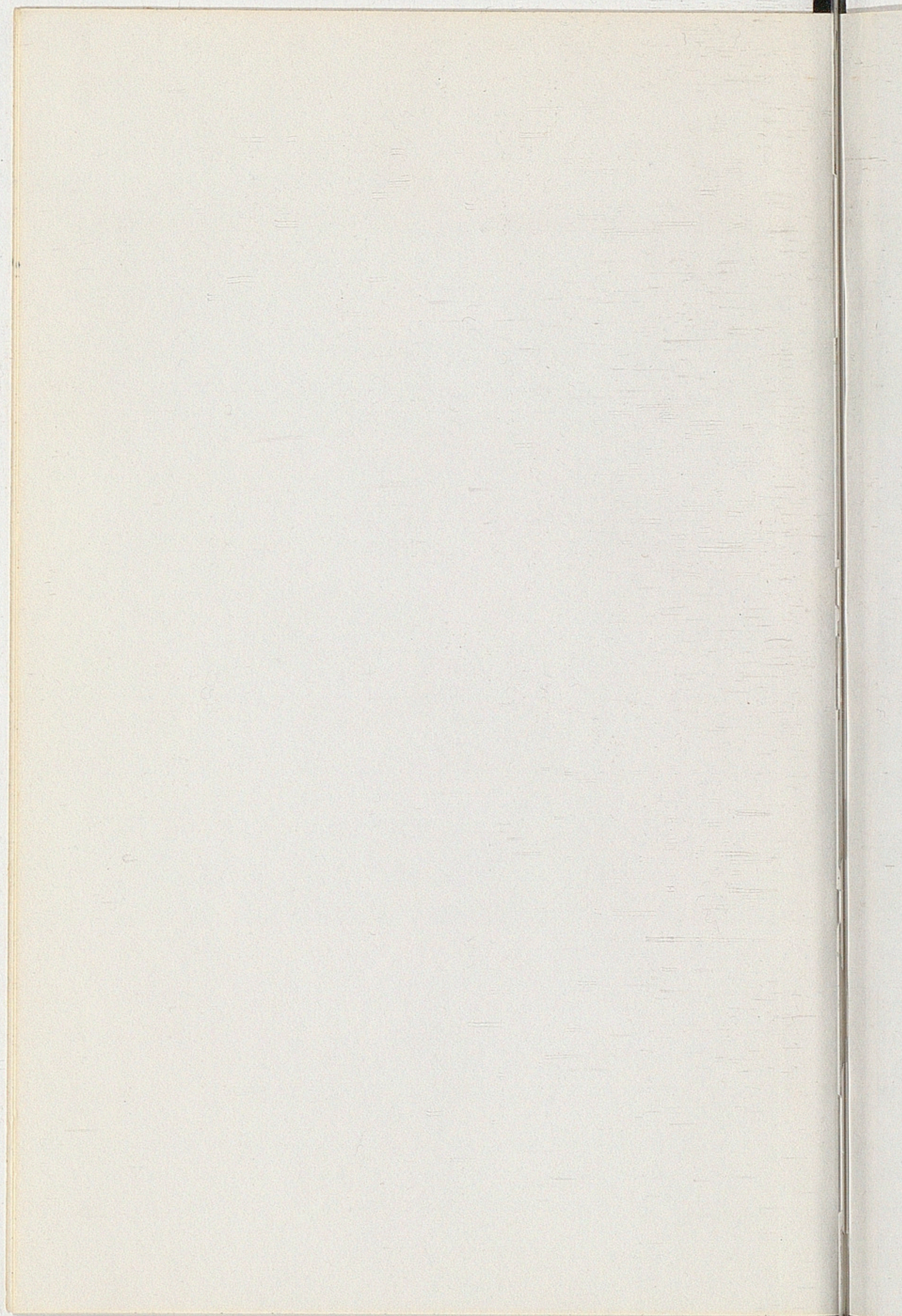




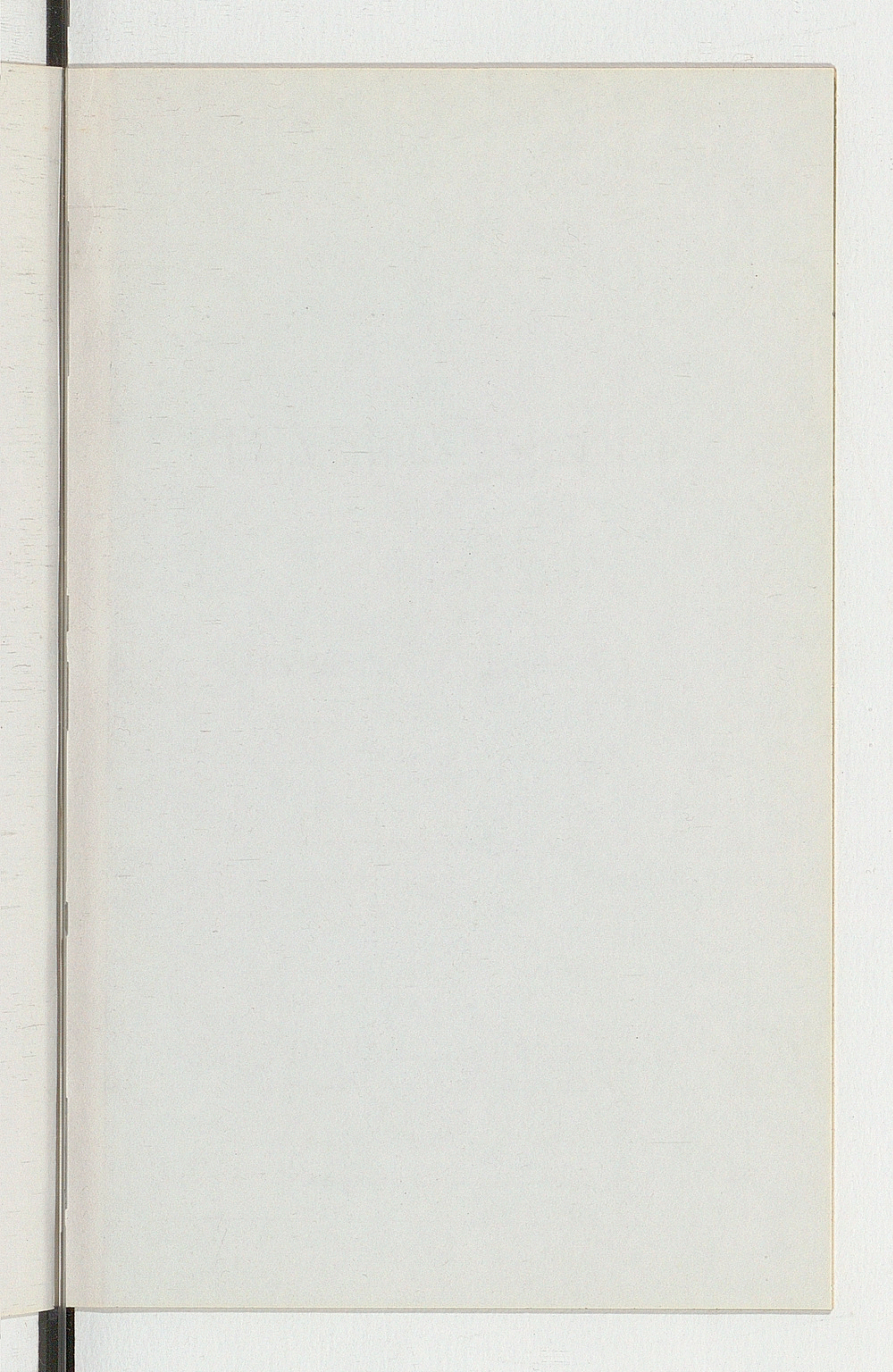




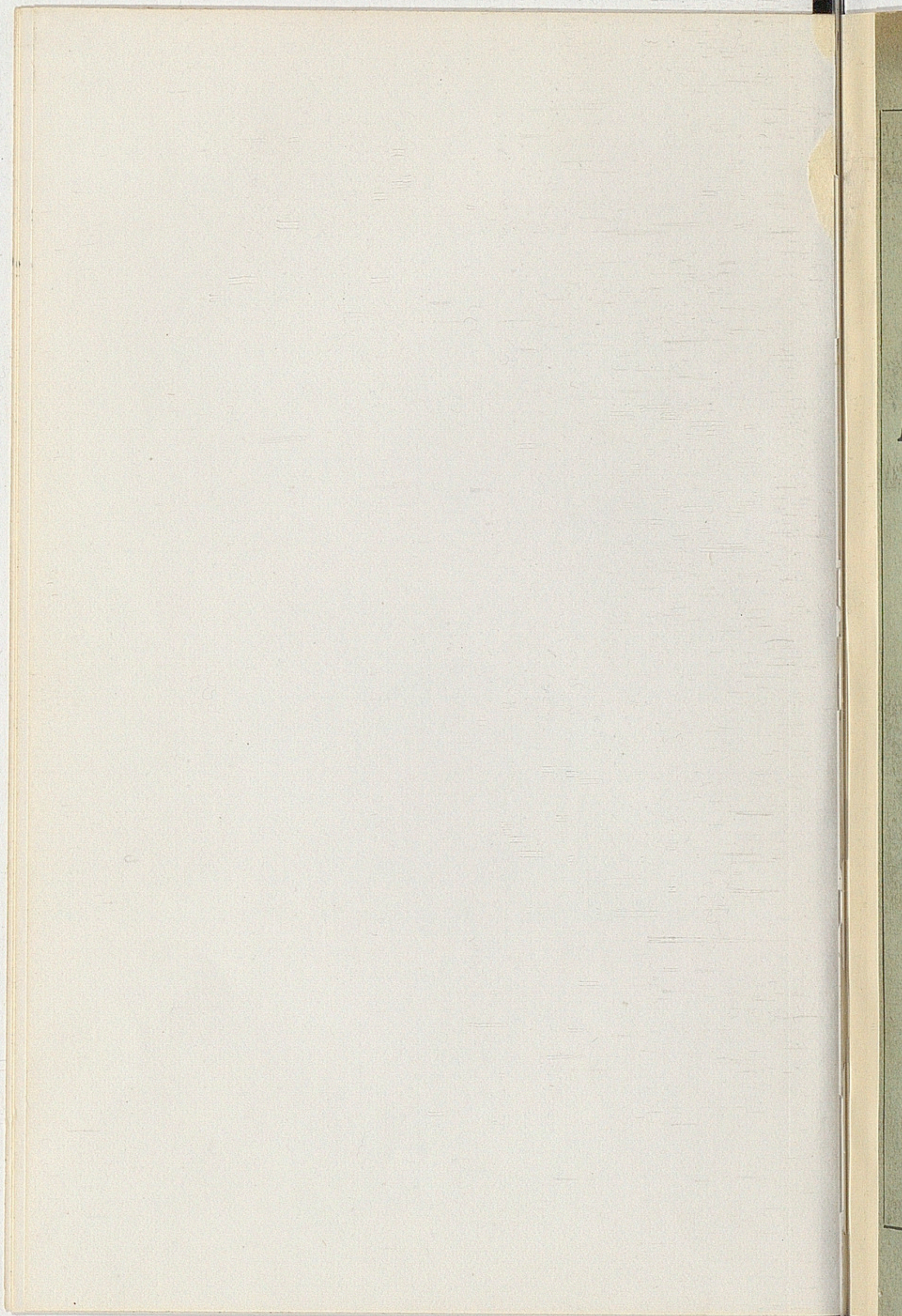














ANDRÉ LÉO

---

# ATTENDRE-ESPÉRER

---

LES DÉSIRS DE MARINETTE

---

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>e</sup>

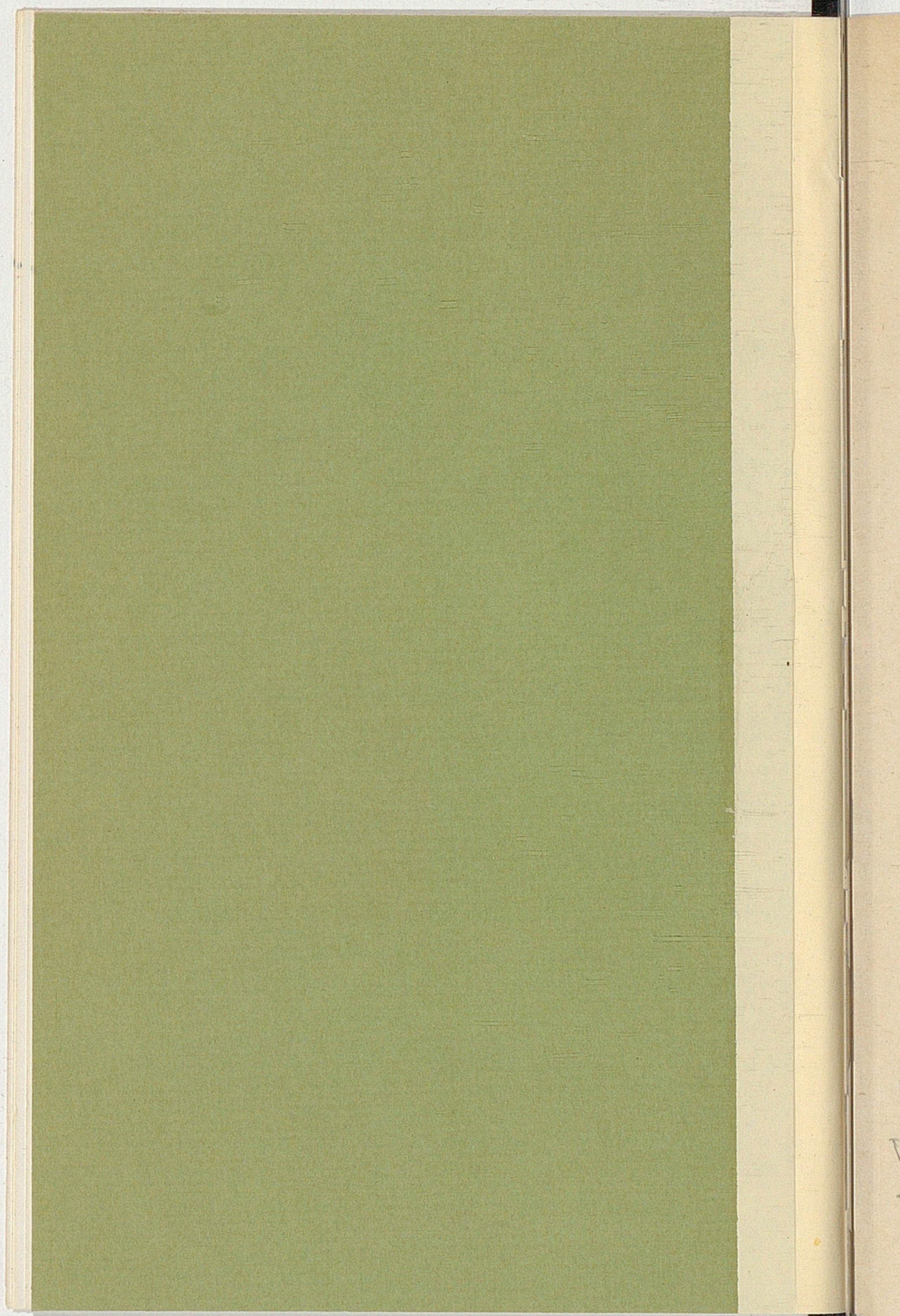
77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

---

1868

Droits de propriété et de traduction réservés







# ATTENDRE-ESPÉRER

LES DESIRS DE MARINETTE

360

Y<sup>2</sup>

59778  
mf

48375



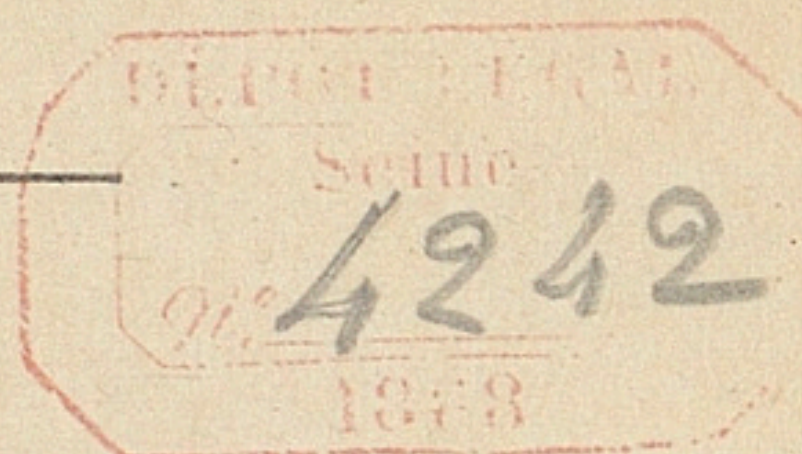
PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.





ANDRÉ LÉO

---



# ATTENDRE-ESPÉRER



---

LES DESIRS DE MARINETTE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>e</sup>

77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

---

1868

Droits de propriété et de traduction réservés

4837



THE END

THE END OF THE WORLD

THE END OF THE WORLD

THE END

THE END OF THE WORLD



# ATTENDRE — ESPÉRER

---

## I

En allant de Nantes à Saint-Nazaire, soit par la voie ferrée, soit par le bateau qui descend la Loire, on remarque sur la rive droite d'admirables mamelons boisés qui se succèdent, obliquement entrecoupés de ravins. C'est le Sillon de Bretagne, soulèvement granitique de vingt à vingt-cinq lieues de longueur, qui part de Nantes en s'écartant vers le nord, et abandonne à Savenay les bords de la Loire pour aller mourir aux confins du Morbihan. Le fleuve, à partir de ce point, n'offre plus que des rives plates, souvent inondées, et des flots troubles, d'âpre saveur, que soulève déjà la forte respiration de l'Océan, et qui participent à ses houles et à ses tempêtes.

Bâtie sur le Sillon de Bretagne, à distance à peu près égale de Nantes et de Saint-Nazaire, la petite ville de Savenay domine un beau paysage, au milieu



duquel elle se détache elle-même très-pittoresquement. Mais à l'intérieur, bien qu'elle soit décorée du titre de sous-préfecture, ce n'est qu'un grand village, peuplé d'artisans et de fonctionnaires ennuyés, et centre d'un commerce rural assez considérable. Si les agglomérations ont, comme les individus, leur caractère, on pourrait signaler dans celui de cette petite ville une nuance d'aigreur et d'inquiétude, résultat d'une rivalité de voisinage et légitimé par le droit de défense. Car l'accroissement de Saint-Nazaire et les prétentions insolentes de ce petit port agrandi menacent d'enlever à Savenay ses pouvoirs administratifs et judiciaires, autrement dit toute son importance, et la moitié, la fleur de sa population. — Mais ce n'est point de raisons d'État ni de grandeur et de décadence que nous voulons nous occuper ici. Il ne s'agit que d'une intime histoire (il va sans dire une histoire d'amour) éclore sous des genêts et terminée à l'ombre d'une vigne en fleur.

Par une chaude journée de juin, un homme jeune, disons un jeune homme — il avait trente ans environ — sortait d'une maison de campagne sise sur les hauteurs, à peu de distance de la ville. A l'air dont il ferma la barrière et dont il jeta les yeux à droite et à gauche sur les champs qui bordaient la route, on devinait en lui le propriétaire, mais non ce qu'on appelle un propriétaire campa-



gnard. Vêtu négligemment d'un habit de coutil presque blanc, coiffé d'un chapeau de paille et tenant à la main une canne d'églantier, tordue par la nature et vernie par l'art, il avait une tournure aisée, élégante. Il portait aussi une magnifique barbe blonde, et, bien que dans son visage rien de fade ni de vulgaire n'eût pu autoriser aucun de ses ennemis à l'appeler un beau garçon, l'harmonie de ses traits flattait le regard, d'autant mieux qu'elle résultait moins de la régularité que d'une expression de bonté, de douceur et d'intelligence. Retenu par cette première impression, toute sympathique, si l'on eût cherché à pénétrer plus avant et à conjecturer sur le caractère de cet inconnu, on eût trouvé dans l'œil bleu, mêlés à l'ardeur des sentiments nobles, les nuages de la rêverie, et l'on eût deviné qu'à l'impressionnabilité du cœur se joignait peut-être cette impressionnabilité de l'esprit qui produit l'indécision.

Il se dirigeait vers la ville, et tous ceux qu'il rencontrait, sur la route d'abord, puis dans les rues, le saluaient comme une connaissance. De la part des hommes du peuple, le salut avait quelque chose d'intime et d'affectueux. Ceux-là, en effet, aiment volontiers dès qu'ils estiment; on ne les rend humbles que par la défiance et la crainte. Une ou deux fois le jeune homme fut arrêté dans sa marche par des gens qui l'abordèrent. Une femme vint lui



présenter un enfant, qu'il prit dans ses bras et qu'il examina soigneusement, en appliquant l'oreille sur sa poitrine; après quoi, s'approchant d'un de ces bancs qui, à la campagne, bordent presque toutes les maisons, il griffonna sur ses genoux un billet, le remit à la mère et poursuivit son chemin.

« Où va donc aujourd'hui le docteur Émile Keraudet? cria de sa fenêtre, au capitaine Montcha-blond, M<sup>lle</sup> Chaussat, qui, assise comme à l'ordinaire derrière ses volets entre-bâillés, maniait son crochet avec une dextérité sans égale et une science d'habitude qui laissait à ses yeux et à sa langue la plus entière liberté.

— Je suppose qu'il va voir ses malades, mademoiselle Chaussat. A moins qu'il n'ait d'autres rendez-vous, » répondit le capitaine, qui, de son côté, fumait sa pipe derrière des volets semblables, dont l'ouverture, braquée sur la fenêtre de M<sup>lle</sup> Chaussat, établissait entre les deux voisins comme un courant électrique.

Si ce n'était un hasard heureux, ce devait être la Providence qui avait ainsi placé en face l'une de l'autre ces deux habitations. M<sup>lle</sup> Chaussat est une fille de soixante ans, qui a le nez long, d'anciens beaux yeux, le visage encore vif, une grande facilité d'élocution, des principes sévères et, c'est elle qui l'affirme, une *dévotion éclairée*. Sa grande occupation est de tricoter au crochet des couvertures de lit



et des nappes d'autel. Elle brode aussi des pantoufles au capitaine.

Celui-ci, dans sa jeunesse, a pris le Trocadéro. Il n'a point fait d'autre campagne, et, par une bonne foi qui l'honore, il ne raconte que celle-là. Mais, grâce à lui, les Savenaisiens sont devenus si profondément versés dans la science de cet épisode historique, que M<sup>lle</sup> Chaussat est la seule dont la complaisance inépuisable en écoute encore le récit. Il est vrai qu'elle a trouvé un moyen merveilleux de supporter cette épreuve et de la faire servir doublement à son salut : dès que le capitaine entame l'exorde bien connu, elle se met à réciter mentalement des *Ave Maria* pour les indulgences. Et cet arrangement est si bien trouvé que tout y est bénéfice ; car moyennant cette apparence d'attention, M<sup>lle</sup> Chaussat a le droit, à son tour, de raconter ses souvenirs de jeunesse au capitaine.

Ces deux existences, également isolées, se rapprochent encore par la communication réciproque de leurs contrariétés, de leurs rhumatismes, de leurs cauchemars ; ils se racontent le matin leurs rêves et font leur partie de piquet tous les soirs. Mais le plaisir le plus vif assurément qu'ils goûtent ensemble résulte de leurs entretiens sur autrui.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de paroles, dit l'Évangile, et ce que l'Évangile n'a pas assez dit, c'est que l'homme est avant tout, malgré



tout, surtout, l'objet direct de l'homme. Loi inéluctable et à laquelle, des ignorants aux civilisés, du cannibale à M<sup>lle</sup> Chaussat, chacun obéit à sa manière. Si l'amour des deux honorables voisins pour leurs semblables s'accusait aussi quelquefois par des coups de dent, c'est qu'il s'y mêlait cet amour du bien, auquel on a de tout temps sacrifié la créature. Et puis, quelque avidité est permise aux affamés. Il y avait dans ces existences une si grande lacune des fécondes amours qui apaisent et lénifient l'âme, si peu de place occupée sous ces deux toits !

M<sup>lle</sup> Chaussat ne laissa donc point tomber l'insinuation du capitaine, et poussant un peu les volets et se penchant à la fenêtre avec un aimable sourire :

« Vous êtes bien méchant ! Est-ce que vous auriez appris quelque chose ? »

— Moi ? rien du tout. Je dis seulement que ce garçon-là doit s'ennuyer seul, et qu'à son âge il n'est pas naturel de ne pas tourner autour de quelque jupon.

— Ah ! capitaine ! voilà bien de vos idées ! »

Et M<sup>lle</sup> Chaussat baissa pudiquement les yeux. Mais ce fut pour les relever presque aussitôt en reprenant la parole :

« Il est certain que M. Keraudet paraît peu préoccupé des avantages d'une union bien assortie. M<sup>lle</sup> Marie Bernereau lui allait comme un gant. Et c'est une fille si intéressante et si pieuse ! Eh bien,



je sais qu'il a fait la sourde oreille sur ce point aux avances de M<sup>me</sup> Fichon.

— Je n'aime pas votre Émile Keraudet. C'est un orgueilleux. Est-ce qu'on le voit jamais dans nos réunions? Et pourtant nous le valons bien, je pense. Un garçon que j'ai vu tout petit! Mais c'est comme cela. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont des prétentions!... Nous n'étions pourtant pas des imbéciles dans notre temps, mademoiselle Chaussat.

— C'est ainsi que va le monde, monsieur Montchablond. Il me semble en effet que ce jeune homme devrait être heureux, le soir, après ses courses, de se délasser par une partie de whist ou de piquet en bonne compagnie. Mais la jeunesse, aujourd'hui, n'aime plus les plaisirs honnêtes... Ainsi, vous supposeriez le docteur capable... de...

— De courtiser quelque jolie fille de campagne, pourquoi pas? Puisqu'il ne se plaît qu'avec ces gens-là.

— Il a tant de malades!

— On a toujours beaucoup de malades quand on ne se fait pas payer; mais vis-à-vis de ses confrères, ce procédé de M. Émile Keraudet est de la plus haute indécatesse et ne devrait pas être permis. Certes, si j'étais le gouvernement, les choses ne pourraient pas se passer comme cela.

— Que voulez-vous? il est assez riche pour n'avoir pas besoin d'honoraires, et...



— C'est précisément où sa conduite est reprehensible. S'il était pauvre, il aurait du mérite à être généreux, mais ainsi...

— On ne saurait nier qu'il ne fasse beaucoup de bien.

— Ah! voilà bien les femmes! Avec elles, un joli garçon a toujours raison. »

Cette fois, la main de M<sup>lle</sup> Chaussat quitta son crochet pour faire à son voisin un geste gracieux de menace, et, d'un ton de fausset aimable, elle s'écria :

« Ah! capitaine! capitaine! je vous ai toujours dit que vous étiez fort méchant! »

Et elle reprit son crochet avec d'autant plus de hâte, tandis que le capitaine faisait entendre un gros rire.

Pendant ce colloque, Émile Keraudet était déjà loin. Il avait descendu la côte rapide qui termine de ce côté la colline de Savenay, et, laissant à droite la ferme de l'Oisillière, il remontait le versant opposé. Bientôt, dans cette chaîne de mamelons entrecoupés dont il parcourait les crêtes, il eut de nouveau à descendre jusqu'au lit du ruisseau, où, sous la voûte des chênes, de grosses pierres offrent un passage; et, suivant un sentier qui serpente le long d'un bois, au bord d'un champ de genêts, il s'éleva sur les flancs d'une troisième colline, au-dessus de



laquelle tournoyaient, avec lenteur et majesté, les grandes ailes d'un moulin à vent.

La chaleur était supportable. Une brise la tempérerait, et de plus ce voile vaporeux qui flotte dans l'atmosphère bretonne, au-dessus des mousselines blanches dont le blanc visage des belles filles est abrité. Les senteurs musquées du bois de chêne et l'âpre haleine des genêts remplissaient l'air, et c'était à peine si l'on saisissait au passage le doux parfum de la petite rose de l'églantier, qui arrondissait ses guirlandes autour de la haie. Le pas, d'abord vif et alerte, d'Émile Keraudet s'était ralenti; ses yeux s'emplissaient de rêverie. Parvenu au sommet de la colline, il s'accouda un instant sur le piédestal d'une croix de pierre — depuis une demi-heure qu'il marchait c'était la troisième — il jeta sur la plaine un long regard, parut hésiter sur la direction qu'il allait suivre, et prit le chemin du moulin à vent.

Ce pittoresque engin de l'industrie primitive est une des choses regrettables que les progrès de la science s'appêtent à nous enlever. Dans ces grandes ailes tournant au sommet des collines, réside une poésie mystérieuse, et à les voir s'élever incessamment pour sans cesse retomber, on dirait la lutte égale, éternelle, de l'espérance et de la fatalité. Enveloppées tour à tour par la brume et le soleil de teintes roses ou de nuages, actives ou immobiles,



robustes ou déchiquetées, elles ont toujours dans leur attitude quelque chose de ce que recouvre le front des sphinx : le cachet fantastique des agents de l'inconnu. Le maître auquel elles obéissent, imprévu, capricieux, ne souffle qu'à son heure, vient d'on ne sait où. Tantôt, elles l'attendent, mornes, mélancoliques; tantôt vives, animées, superbes, elles s'ébranlent de leur grand vol et tracent majestueusement leur cercle immense dans l'air. C'est le génie humain, encore ignorant et pauvre, qui profite des forces de la nature, sans pouvoir les dominer, mais en revanche revêt toutes ses créations d'une incomparable grâce.

De loin, ainsi dressées sur les hauteurs, avec leurs bras étendus, ces constructions pittoresques me semblent toujours formuler, agenouillées, la phrase de l'Oraison dominicale : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*. C'est du ciel, en effet, qu'elles attendent la force nécessaire à procurer l'alimentation des hommes, tandis que la formidable usine, assise au fond des vallées, puissante, impassible, si elle a puisé dans la nature son principe d'action, se l'est soumis et le possède d'une manière permanente et souveraine. Entre les idées et les formes existent des rapports, des affinités inflexibles : libérale par nature, en dépit des savants, la science a pour fin d'extirper de ce monde la faiblesse et l'obéissance.

Nous ne nous serions point permis des réflexions



aussi longues, si ce n'étaient celles mêmes que fit notre héros en franchissant l'espace qui le séparait du moulin à vent, et si elles ne nous donnaient l'aperçu d'un esprit à la fois amoureux des vieilles poésies et des réalisations nouvelles, qui prenait le bon parti, mais non toujours sans regrets. Comme en achevant ce monologue il arrivait au seuil de l'habitation sise au pied de la tourelle, il entra ; mais il ne trouva personne ; il appela, mais nulle voix ne répondit ; alors, passant de là dans un champ de genêts tout proche, il contempla un moment l'admirable paysage qui s'étendait sous ses yeux, et, fatigué sans doute par la marche et par la chaleur, il s'étendit parmi les genêts, lesquels, en leur qualité de genêts bretons, avaient toute la hauteur et l'épaisseur nécessaires pour lui offrir un abri frais et ombreux.

Ceux qui, imbus des traditions classiques sur la dignité de l'homme, tiennent à *élever un front noble et à regarder les cieux*, et qui, affectant invariablement dans leurs promenades la position verticale, ne touchent à la terre que par les semelles de leurs souliers, ceux-là ignorent ce grand monde des petites choses qui vit, croit, s'agite, aime, combat, meurt, dans l'espace compris entre la roche vive et la crête des herbes. Seuls, les promeneurs sans façon qui se reposent volontiers sur le sein de la mère commune savent quelle activité prodigieuse, quel



tumulte étourdissant contient ce que les superficiels appellent silence des champs, calme de la nature.

Point de Londres, point de Paris, dont l'élaboration soit plus immense, plus emportée, plus complexe que celle de ce laboratoire des forces secrètes où de la fleur à la semence, des suc aux racines, de la lumière aux tissus, de la cellule au type, de l'œuf à l'insecte, de la larve à l'être ailé, du simple au composé, du composé au simple, tout se meut sans trêve. Le silence n'est qu'un mot inventé pour couvrir déceimment l'impuissance de nos perceptions. Penchez votre oreille et tendez votre attention, écoutez : c'est le bruissement d'une Babylone, et vos yeux mêmes, si grossiers qu'ils soient, ne suffiraient pas à suivre tout ce qu'ils pourraient saisir. Ici des milliers d'individus marchent, glissent, volent, rampent, bourdonnent, chacun vers son but ; et parmi tant de petites feuilles, pas une qui n'ait fait une toilette différente de celle de ses sœurs, pas un brin de mousse qui n'ait ses malheurs ou ses joies particulières, pas une graine tombée qui n'ait son attente et son avenir, pas un caillou qui n'ait choisi ses couleurs, pas un brin d'herbe qui n'ait son opinion préconçue. A l'heure où le jeune docteur s'abritait sous les genêts, toute cette fournaise de travaux, d'intérêts, de désirs et d'ambitions recevait encore une activité plus dévorante par les émanations de la terre chauffée aux ardeurs du jour. Les genêts ex-



halaient leurs plus vifs arômes, et le gazon foulé répandait une douce odeur.

S'appuyant sur un coude, le jeune homme prit dans sa poche quelques journaux et les déplia ; mais son regard, bientôt vague, quittant la page imprimée, se fixa plus loin ; sur son front s'accumulèrent les voiles de la rêverie, et, se laissant dominer par les harmonies qui l'entouraient, il tomba dans une somnolence où il n'entendit plus, sur la basse continue d'un immense fourmillement, qu'une succession irrégulière de petits bruits secs, pareils au pétitement d'une grêle menue. C'étaient les gousses des genêts qui, sous l'influence de la chaleur, se fendaient, laissant échapper leurs semences. Il était environ cinq heures, et le soleil couchant dardait ses rayons sur le coteau, dont le champ de genêts marquait la déclivité.

Tout à coup le jeune rêveur entendit le son de voix humaines qui se rapprochaient de lui. S'arrachant au monde végétatif, où il se plaisait à plonger sa propre vie, il redressa la tête et écouta ; la pureté d'intonation de ces voix l'avait frappé. Presque également fraîches et harmonieuses, ce devaient être celles d'une jeune femme et d'un enfant. On entendait en même temps le froissement de pas légers sur le sol et un frôlement de souples étoffes. Deux ombres, dont l'une beaucoup plus petite que l'autre, glissant à la surface des genêts, s'allongèrent vers



Émile, effleurèrent sa tête, puis s'abaissèrent tout à coup. Les voix maintenant partaient de plus bas. Évidemment les corps producteurs des ombres venaient de s'asseoir.

« Il serait discret de signaler ma présence, » pensa le docteur.

Mais aussitôt le nom de maman, prononcé par la plus frêle des deux voix, frappa son oreille.

« Bah ! se répondit-il à lui-même, en me levant je leur ferais peur. Si c'étaient deux amoureux, ou même deux amis, à la bonne heure ; mais à côté d'un enfant, nul auditeur n'est de trop. »

Et il se tint coi.

« Elle n'y est pas la vieille Jeanne ? dit la petite voix.

— Non, tu sais bien, répondit l'autre, dont l'harmonie, plus composée, n'en était que plus suave ; nous l'avons appelée ; mais elle n'a pas répondu. Elle reviendra sans doute, et dans quelques minutes nous la trouverons.

— Qu'est-ce que cette plante-là ? reprit la petite voix, changeant de sujet avec la mobilité particulière aux enfants.

— On ne peut encore le savoir ; car ce ne sont que des cotylédons et les premières feuilles n'ont pas encore apparus. Ces deux choses charnues sont les deux moitiés d'une petite graine que le vent sans doute a apportée là, car ce n'est pas un genêt.



— C'est donc le vent qui porte les graines ?

— Oui, le vent est le grand semeur ; c'est grâce à lui que les plantes, ces pauvres enracinées, voyagent pourtant d'un bout à l'autre du monde, sans autres limites que leurs convenances, et avec faculté de rester partout où elles se trouvent bien.

— Et les enfants, c'est-il le vent aussi qui les apporte au sein de leur mère ? »

Émile Keraudet, de son abri, ne put s'empêcher de sourire.

« Il n'y a donc pas un genêt, se dit-il, sous lequel ne se rencontre un enfant terrible ? »

Puis il écouta de toutes ses oreilles la réponse, qui se fit attendre un peu.

« Non, dit enfin l'harmonieuse voix, qu'un peu d'émotion altérerait, non, ce n'est pas le vent qui apporte les enfants au sein de leur mère, c'est l'amour.

— L'amour !

— Oui, l'amour fait les êtres aimants. N'est-ce pas tout simple ?

— Oui, » dit l'enfant.

Il y eut un silence, puis d'autres propos insignifiants s'échangèrent.

Mais le mystère une fois cramponné à l'esprit des enfants ne lâche pas prise ; et s'il est mauvais de leur donner une explication absurde, s'il est impossible peut-être de leur donner une explication complète,



li n'est pas moins fâcheux de laisser des nuages dans leur esprit.

« Maman, dit l'enfant bientôt, je t'aime. »

Un baiser répondit.

« Et pourtant je n'ai pas d'enfant, moi, rien que ma poupée.

— C'est que tu n'as pas encore le cœur assez grand, répondit la mère. Tu m'aimes... comme la plante aime la terre, le soleil, sans savoir pourquoi, un peu parce que je te suis nécessaire. Mais quand tu seras grande, tu m'aimeras, tu en aimeras d'autres, pour eux, non pour toi. C'est le véritable amour, et c'est celui-là qui donne la vie. »

Sous la hardiesse de cette affirmation, quelque doute se glissa peut-être ; car la voix, aux derniers mots, prit un accent mélancolique. Il y eut un nouveau bruissement d'étoffes ; les ombres se projetèrent encore du côté d'Émile, puis glissèrent en s'éloignant, et le silence régna de nouveau dans les genêts.

Le jeune homme restait frappé de ce qu'il venait d'entendre. La poésie de cette heure, le charme de la voix, la hauteur de la pensée, la simplicité des paroles, tout l'avait ému dans cet épisode, qu'il ne pouvait pas même appeler une apparition. Il se leva en regardant au-dessus des genêts avec précaution ; mais il ne vit personne. Du côté où les deux inconnues s'étaient éloignées, une haie bordait le champ. Pensif, Émile Keraudet retournait vers le moulin,



quand un cri perçant, parti de derrière la haie, le fit courir dans cette direction.

Un groupe alors s'offrit à ses yeux troublés, dans lequel il ne vit distinctement au premier abord que la personne malade qu'il était venu visiter, c'est-à-dire la femme du meunier. Elle était évanouie; une jeune femme tremblante la soutenait dans ses bras; une petite fille, qui criait tout en courant, s'était heurtée contre les jambes du docteur. Mais ces deux étrangères, il les vit à peine. Toute curiosité à leur égard avait fait place aux préoccupations du médecin devant un être en danger. Il s'assura que la pauvre femme était seulement évanouie, versa entre ses lèvres quelques gouttes d'un cordial qu'il avait sur lui, et dit à la personne qui se trouvait là :

« Courez au moulin, madame, et faites-vous entendre de l'homme qui le fait mouvoir. Montez, s'il le faut, l'échelle; il nous faut quelqu'un. »

En même temps, il enleva dans ses bras la malade et marcha vers le moulin, précédé par la jeune femme, qui d'une course rapide atteignit bientôt la tourelle. Quant au docteur, il entra dans la maison, déposa la meunière sur son lit, et palpa le pouls en considérant avec attention cette pâle figure exténuée où tout exprimait l'épuisement, le lent retrait des forces vitales.

Quelques minutes après, la jeune femme rentrait, accompagnée de sa petite fille, qui se pressait contre



elle, et dont les yeux grands ouverts témoignaient de cet ébahissement que font éprouver aux enfants les accidents sérieux de la vie, et dans lequel domine surtout la curiosité.

« L'homme vient, dit la jeune dame.

— Il devrait être ici en même temps que vous, dit le docteur; mais je réponds qu'il en a pour quelques minutes encore. Les choses avant les personnes. Ils sont tous ainsi. »

Il chercha du regard autour de lui.

« Que vous faut-il, monsieur? demanda l'inconnue.

— Du vinaigre; mais je ne sais...

— J'ai sur moi de l'ammoniaque, dit-elle en tirant de sa poche un flacon.

— Ah! vous craignez les serpents? Bien! donnez! »

Il versa l'ammoniaque, l'étendit d'eau, et la jeune femme en frotta les tempes de la malade, tandis que le docteur frictionnait fortement d'un linge chaud la plante des pieds. Le meunier entra enfin.

« Est-ce que tu n'as plus besoin de ta femme, Jean Cargou? s'écria impétueusement le docteur, que tu ne lui as point donné d'aide pour son ménage, comme je te l'avais demandé, et que tu la laisses s'évanouir de faiblesse au milieu des champs? Peut-être bien que si tu voulais la soigner un peu, ça ne te coûterait pas plus qu'un enterrement et qu'une autre noce.



— La, la, monsieur Emile Keraudet, vous parlez bien dur. Vous savez pourtant que le pauvre monde ne fait pas tout ce qu'il veut.

— Je t'ai déjà dit que tu calcules mal et que la plus claire épargne est de conserver ses forces. Ta femme, si ça continue, n'en a pas pour plus de trois mois. Voyons, elle reprend couleur. N'y a-t-il pas du bouillon ou du vin, ici ?

— Je m'étais bien pensé de lui en acheter, dit le mari en se grattant l'oreille sous son chapeau.

— Mais tu ne l'as pas fait. Ah ! malheureux !... cours chez moi tout de suite, et demande à ma mère ce qu'elle aura de bouillon et deux bouteilles de bordeaux.

— J'y vas. Vous êtes tout de même bien bon, monsieur Émile

— Parbleu ! il faut l'être doublement avec vous, qui ne vous aidez en rien. »

En achevant cette phrase d'un ton brusque, les yeux du docteur s'arrêtèrent sur la personne qui remplissait près de lui l'office d'infirmière, et il se sentit confus tout à coup d'avoir ainsi parlé devant elle. Car il s'apercevait enfin qu'il avait devant lui le type le plus pur de la distinction native, unie à l'élégance mondaine la plus raffinée. Dans cette pauvre demeure, au chevet de ce lit grossier, l'effet en était plus grand encore. Cette femme était



belle; mais, en dépit de ses grands yeux bleus, aux cils et aux sourcils noirs, en dépit de sa nuageuse chevelure, d'un blond lumineux, et de la finesse achevée de tous ses traits, ce qui frappait surtout en elle était une noblesse exquise. Vêtue d'une robe de mousseline violette sans ornements, coiffée d'un chapeau de paille de riz autour duquel flottait un voile de même nuance que la robe, elle donnait à tant de simplicité des grâces royales.

Cette petite main, qui bassinait les tempes de la pauvre femme, avait des doigts transparents, en fuseaux, aux ongles longs et rosés. A la taille mince et souple de cette jeune femme, à ses traits purs et candides, on ne lui eût attribué au plus qu'une vingtaine d'années, sans l'âge de sa petite fille, qui devait avoir de cinq à six ans. En cherchant celle-ci du regard, le docteur la vit sur le seuil, dans un rayon de soleil, s'occupant à considérer les poulets de la meunière, qui picoraient à ses pieds. Gracieuse et blanche comme sa mère, elle était encore plus frêle et plus délicate, fille évidemment d'un sang noble, mais appauvri.

« Madame, balbutia le jeune docteur ébloui, veuillez m'excuser...

— Pourquoi, monsieur, demanda-t-elle de ce timbre harmonieux qui avait déjà frappé l'oreille d'Émile sous les genêts.

— Des soins que je vous impose.



— Mais ils n'ont rien que de volontaire et de très-naturel, dit-elle. J'ai été saisie d'une grande frayeur en rencontrant cette pauvre femme évanouie. Quel bonheur, monsieur, que vous vous soyez trouvé là ! »

En ce moment, la meunière, qui avait rouvert les yeux, essaya de parler; mais le docteur lui imposa silence. Une femme du hameau voisin venait d'entrer. Il la pria de déshabiller la malade et sortit de la chaumière avec la belle inconnue.

« Si je vous ai bien compris, monsieur, dit celle-ci, vous n'attribuez la maladie de Jeanne qu'à l'épuisement des forces et au manque de soins. Cette famille cependant n'est pas dans la misère. Le mari serait-il donc un avare ? »

— Non, madame, c'est tout bonnement un paysan, c'est-à-dire un de ces hommes dont la loi suprême est, je ne dirai pas l'épargne (car, tant par inertie que par ignorance, ils dilapident effroyablement), mais l'horreur de toute dépense qui n'a pas pour but un gain immédiat. Celui-ci est honnête, humain, autant qu'ils savent l'être, et s'afflige de la maladie de sa femme. Il irait même, pour la guérir et la remettre en état de vaquer à ses travaux, jusqu'à employer quelques francs à l'achat d'une drogue merveilleuse qui dût rendre instantanément la santé. Mais quant à soutenir la dépense continuelle d'un régime fortifiant, quant à décharger de tout



labeur cette pauvre créature, qui pourtant a bien gagné sa retraite, il ne le fera jamais.

— On a donc raison, dit tristement la jeune femme, d'accuser les paysans de dureté de cœur?

— On a grand tort, au contraire, et ceux qui les jugent ainsi parlent trop légèrement. Quand on les accuse de préférer à leur femme une paire de bœufs, on oublie d'ajouter qu'ils la préfèrent pareillement à eux-mêmes. Supposez le meunier dans la situation de sa femme, il se refusera aussi bien tout soin et se laissera mourir plutôt que de toucher au bien de ses enfants, que dis-je, au bien de ses collatéraux même, s'il n'avait pas d'autres héritiers. Car ce n'est point un dévouement raisonné, mais le culte d'une idole. C'est l'instinct de la race, fruit d'une longue misère.

Obligé depuis tant de siècles de disputer le produit de son travail contre les pillages, les exactions, le bon plaisir, sol battu de tous les fléaux, arène sans cesse foulée par tous les lutteurs historiques, le paysan, de même que le juif, a voué toute son âme à l'amour du gain, à la conservation de ce bien si péniblement amassé. Il a cela dans le sang. Doué, d'ailleurs, de la plus profonde ignorance, il ne raisonne pas. Aussi confond-il le moyen avec le but, et met-il la chose au-dessus de l'homme.

— Il n'est pas le seul, d'ailleurs, dit la jeune femme. Que de riches en font autant!



— Assurément, et surtout les parvenus. Car il faut une certaine habitude des richesses pour les mépriser ; la classe bourgeoise, qui se plaît à blâmer l'avidité des paysans, a précisément, en général, le même défaut.

— Je vois, monsieur, reprit l'inconnue en souriant, que vous ne haïriez pas la noblesse de parti pris.

— Non, madame, répondit le docteur, un peu surpris de cette question. Je puis estimer les qualités qu'elle possède, tout en blâmant ses préjugés.

— On en a peut-être aussi dans la bourgeoisie, dit la jeune femme avec un nouveau sourire, et j'y pensais au moment de vous dire mon nom. Je suis la fille du baron de Beaudroit, M<sup>me</sup> de Carzet. Depuis deux mois que nous habtons la Ravine, nous avons beaucoup entendu parler du docteur Émile Keraudet, et mon père et moi nous avons, monsieur, le plus grand désir de vous connaître. Il nous serait précieux de pouvoir vous consulter sur les gens de ce pays, de mieux comprendre par vous les conditions générales de leur existence. Nous ne sommes pas venus dans cette campagne seulement pour y passer la saison d'été, mais pour nous y fixer très-probablement, et le meilleur moyen d'occuper ici nos loisirs sera d'y faire quelque bien. »

Émile Keraudet s'inclina.



« Je suis à votre disposition, madame. Ici, comme ailleurs, la charité ne manque pas d'objet.

— Mais il faut distinguer, choisir.

— Sans doute, et malheureusement le mendiant éclôt sous l'aumône comme la vermine au soleil.

— Vous êtes, monsieur, de ceux qui condamnent l'aumône?

— Je la condamne... théoriquement.

— Et vous la faites, objecta M<sup>me</sup> de Carzet avec un charmant sourire.

— Madame, c'est une inconséquence égoïste, c'est pour m'empêcher de souffrir. Et puis, bien qu'il soit évident que ce sont les causes de la misère qu'il faut combattre, il y a, malgré tout, une sorte de cruauté à en négliger les effets quand ils sont produits. Cependant, en pareil cas, le plus souvent, nous n'apaisons notre sensibilité nerveuse qu'aux dépens de la sensibilité morale.

— Comment cela?

— Combien de fois ceux qu'on oblige ne forcent-ils pas de les mépriser!

— Ah!... c'est vrai! » dit la jeune femme, dont les traits exprimèrent une impression pénible; et, comme envahie par de tristes souvenirs, elle pencha la tête, et ses yeux se fixèrent devant elle rêveurs.

Comme elle ne regardait point du côté d'Émile Keraudet, il pouvait, lui, la regarder à son aise :



ainsi posée sur la cime du coteau, dans un nuage de gaze violette, et baignée des rayons du soleil couchant, en même temps que des effluves plus divines de la bienfaisance attristée, cette jeune femme était ravissante comme une de ces créations que l'imagination des poètes donne pour modèle à la réalité. En la contemplant, les yeux d'Émile s'emplirent d'une admiration qui allait jusqu'à l'éblouissement. Ceux de M<sup>me</sup> de Carzet, détachés de la pensée qui les avait un moment fixés, considéraient maintenant le paysage splendide qui se déroulait devant eux.

Du haut de cette colline, on domine le cours de la Loire, sur une étendue de dix à onze lieues, de Saint-Étienne de Montluc à son embouchure dans l'océan. L'écart du Sillon de Bretagne met de ce côté deux lieues de prairies entre le coteau et le fleuve, qui se montre au loin sous la forme d'une large bande étincelante ou jaunie, tandis que les coteaux de la rive opposée n'apparaissent qu'enveloppés de ce voile bleuâtre dont l'éloignement revêt les objets.

Le soleil, s'abaissant à l'horizon, faisait alors succéder à l'illumination générale du jour toutes les munificences particulières qu'il dispense à cette heure en souverain capricieux, tantôt sur les humbles, tantôt sur les superbes de son royaume; ici, baignant de flots d'or les herbes folles, échevelées d'allégresse; là, transfigurant la cime des



grands chênes; illuminant au loin le mât d'une barque de pêche, plus près le clocher de l'église, les toits du village, et, sur le coteau, le vernis reluisant des bois; ici, mirant sa face éblouissante dans l'étroite lucarne d'une pauvre demeure, et là-bas faisant de tel point du fleuve comme une immense cuve d'or en fusion.

Une partie des prairies, au pied des collines, était déjà dans l'ombre, tandis que sur l'autre de grandes nappes de lumière, qui semblaient ramper, se retiraient lentement. Ça et là, dans le réseau des canaux qui drainent ces prairies, on voyait des feux éclater, d'autres feux s'éteindre, et les silhouettes des arbres se dessiner, de plus en plus allongées, sur le sol. Au milieu de la Loire, un point noir, surmonté d'une trace fumeuse, glissait, et, derrière une flottille de bateaux à l'ancre, Paimbœuf, réunissant en un seul foyer tous les rayons de ses vitres embrasées, flamboyait. Enfin, à l'extrémité de l'horizon, sur la droite, entre deux pointes qui forment, à l'entrée de l'Océan, comme une porte ouverte sur l'immensité, un des grands transatlantiques, sortant de Saint-Nazaire, détachait sa mâture élégante sur l'embrasement du ciel, et semblait nager dans une mer de feux.

A ces splendeurs s'ajoutait la grâce du paysage rural qui entourait immédiatement nos contemplateurs, et dont l'ensemble harmonieux emprunte sa



physionomie à d'indescriptibles détails. C'est le bois, la maison, l'arbre, le pâturage, pareils de noms, mais toujours particuliers et divers; une fumée qui s'élève, un champ qui ondoie, le troupeau lent et rêveur, l'enfant qui jette aux échos ses cris, la charrette pesante, chargée d'herbes dont elle secoue les parfums dans l'air; la femme qui passe, portant l'aliment des travailleurs; le faucheur avec sa faux, pittoresquement dressée au-dessus de sa tête; le mulet chargé de blé qui monte le coteau; voix, mugissements, cris, chants, harmonies, haleines, formes, parfums, couleurs...

« Tout cela est admirablement beau, monsieur, dit, ou exhala plutôt, la jeune femme en tournant vers son interlocuteur un visage ému.

— C'est le coucher de soleil le plus splendide que jamais j'aie contemplé, » répondit Émile Kéraudet, sans se rendre compte à lui-même de toute la portée de cette opinion, bien qu'il ajoutât immédiatement :

« Et cependant je viens souvent ici, car c'est un des plus beaux points de vue des environs.

— J'y viens souvent aussi, reprit M<sup>me</sup> de Carzet, et chaque fois ce sont des beautés différentes. La vue que nous avons de la Ravine est charmante, mais bornée en comparaison. Comme on est mieux ici qu'au milieu des murs de Paris! dit-elle en jetant sur le paysage un nouveau regard charmé. Tant de beauté, c'est déjà presque du bonheur! »



Elle prit sa fille par la main et se tourna du côté de la Ravine :

« Je reviendrai voir votre malade, monsieur, et s'il ne lui faut que du repos et des aliments fortifiants, vous pouvez la remettre à mes soins.

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, » balbutia le jeune docteur d'un air contrarié dont M<sup>me</sup> de Carzet fut surprise. Il ajouta :

« Ce sont de braves gens, et je viens... assez souvent... les voir. »

Elle saluait, quand il reprit, en homme qui s'accroche à tout pour renouer une conversation :

« Vous avez donc, madame, reconnu vous-même les inconvénients de l'aumône ?

— Oui, répondit-elle, plus d'une fois ma compassion a été trompée, et cependant je n'ai pu comprendre encore comment de mauvais sentiments peuvent être produits par de bonnes actions. »

Elle dit cela d'un air si touchant que le cœur du jeune homme en fut profondément remué. Ce fut par un effort qu'il ramena sa pensée au sujet précis de l'entretien et répliqua pour retenir encore la jeune femme :

« C'est que tout mal est fait de lâcheté comme toute maladie est faiblesse de quelque organe. Et, sur ce point, la thérapeutique morale est à refaire dans le même sens où l'on a refait la nôtre. Ce n'est plus de calmants et de débilitants qu'il s'agit, mais de toniques. »



M<sup>me</sup> de Carzet sourit.

« Et quelle serait, monsieur, votre panacée ? »

— L'instruction, madame. Pour l'homme, en toutes choses, savoir c'est pouvoir. »

Elle attacha sur lui de grands yeux rêveurs, sous lesquels il faillit perdre contenance, et dit ensuite :

« Je crois, monsieur, que vous avez raison. Mais comment aborder une œuvre aussi vaste ? »

— Ah ! madame, répliqua-t-il, vous douteriez de votre pouvoir !... »

Peut-être n'était-ce plus à l'instruction populaire que songeait le docteur Émile en faisant cette réponse peu catégorique, ou ce sujet le passionnait fort, car ses yeux brillèrent et une rougeur colora son visage. Ou bien, était-ce le reflet du couchant qui empourprait les nuages au-dessus de leurs têtes ? car une lueur rose passa également sur le beau visage de la jeune femme. Elle salua de nouveau et cette fois s'éloigna décidément, emmenant sa fille par la main. La Ravine, jolie maison de campagne bâtie sur le bord d'une gorge, n'est qu'à un kilomètre de distance du moulin à vent.

Après avoir de son côté fait quelques pas dans la direction du moulin, Émile Keraudet se retourna comme pour contempler encore le soleil couchant, et ses regards, obliquant sur la direction de son corps, se portèrent frauduleusement sur le chemin



où M<sup>me</sup> de Carzet s'était engagée. Mais une haie de chênes touffus cachait déjà les deux promeneuses. Un soupir s'échappa de la poitrine du jeune docteur, et ses yeux se reportèrent sur le paysage qui tout à l'heure l'avait si fort enchanté; mais, bien que ces minutes écoulées eussent produit des splendeurs nouvelles, il se trouva que le même charme n'y était plus. Tout à l'heure, Émile eût voulu éterniser sa contemplation; maintenant, il éprouvait une sourde impatience qui le poussait à changer de place. Tout rêveur, presque triste, il retourna près de sa malade.

Elle avait repris des forces et voulut raconter longuement tout ce qui s'était passé; mais après quelques questions brèves, le docteur lui imposa silence, de peur qu'elle ne se fatiguât. Toutefois, elle s'informa encore de M<sup>me</sup> de Carzet, et le docteur voulut bien répondre qu'elle était partie. Alors la bonne femme se répandit en doléances, « car elle ne lui avait pas même dit bonjour, l'ayant à peine reconnue dans sa faiblesse. Et pourtant, c'était une dame si charmante, si bonne, si obligeante et point fière, et Jeanne se la rappelait encore toute petite, quand on lui disait : « Mademoiselle Antoinette » et qu'elle avait une robe blanche et de beaux bras nus. Et c'était l'enfant la plus aimable qu'on eût jamais vue. »

A quoi pensait le docteur, quand, au lieu d'arrêter



ce torrent de paroles, il lui donna une nouvelle activité par cette question :

« Ah ! vous l'avez connue lorsqu'elle était enfant ? »

— Oui, monsieur, j'ai servi quelque temps à la Ravine, chez madame sa mère, et je n'ai eu que de rappeler cela à M<sup>lle</sup> Antoinette, je veux dire M<sup>me</sup> de Carzet, un jour que je l'ai rencontrée sur notre coteau, pour qu'elle soit devenue tout aimable pour moi. Et comme elle dit toujours qu'il n'y a pas de plus belle vue que celle du moulin, j'en suis bien aise ; non pas pour la vue, car il y a si longtemps que je la connais que ça ne me fait plus rien, mais à cause de la jeune dame et de sa petite, que j'aime tant à voir. Et après l'accident d'aujourd'hui, je suis bien sûre qu'elles vont arriver demain, vers quatre heures, et non point les mains vides sûrement ; car il n'y a personne plus honnête au pauvre monde. Quel dommage qu'elle soit veuve ! si jeune que cela ! »

Ce fut probablement cette réflexion absurde qui décida le docteur à se lever et à renouveler à Jeanne l'injonction du silence, en ajoutant qu'il reviendrait le lendemain.

Il prit à travers la plaine, dans la direction d'un village dont on apercevait de loin les toits entourés d'arbres.

Le pas du jeune homme était vif, ardent, et son visage animé révélait une grande activité intérieure.



On y voyait passer des expressions diverses; plus d'une fois il sourit; des gestes lui échappèrent, et on l'eût dit engagé dans une conversation émouvante, bien qu'il n'eût à ses côtés aucun interlocuteur.

A mi-chemin, cependant, il s'arrêta court et comme étonné lui-même de la rapidité de sa marche; il passa la main sur son front et respira largement. En vérité, rien ne le pressait d'arriver là-bas. Non, c'était plutôt quelque chose qui le poussait; et ce qui l'oppressait n'était pas tant la rapidité de sa marche qu'une agitation tumultueuse d'impressions, de désirs, de sentiments, qui se pressaient en lui, instinctifs et confus, mais grondeurs, ardents, emportés, comme une populace que vient subitement d'agiter un grave incident.

Que s'était-il donc passé? Rien pourtant que de bien simple. Une visite à une malade, et la rencontre d'une Parisienne. Mais dans cette monotone existence de la campagne tout prend les proportions d'un événement.

Il n'y avait rien de plus calme à l'ordinaire que la vie du docteur Émile. Un malheur subit, la mort de son père, l'ayant rappelé de Paris, où, sa thèse passée, il s'oubliait depuis tantôt trois années, il vivait près de sa mère et n'avait quitté Savenay que pour quelques excursions à Nantes et dans la Bretagne. Ce n'était pas qu'il ne songeât bien souvent à cette existence d'artiste flâneur et de philosophe



sous les toits, qu'autrefois il avait menée dans la grande ville bruyante et studieuse. Il n'y songeait même qu'en soupirant.

Vingt fois il avait formé le projet de retourner à Paris, de s'y établir, d'y passer au moins l'hiver, puisque sa fortune le rendait indépendant de sa clientèle. Il se disait en murmurant qu'on ne pouvait, après tout, quand on se sentait des ailes, se nouer à la patte les liens de la famille et des habitudes provinciales; que cette vie monotone l'énervait, l'engourdissait, le vieillissait avant l'âge; que, ne pouvant supporter les commérages de petite ville, ni les préjugés de province, il ne pouvait non plus vivre uniquement de solitude et de rêverie; qu'enfin, parmi les jeunes beautés de la localité offertes à ses vœux, nulle n'ayant excité son enthousiasme, le mariage, s'il s'y décidait en de pareilles conditions, ne serait pour lui qu'un plus profond assoupissement, et le bonnet de coton destiné à couronner le plat édifice de sa vie.

Sur toutes ces réflexions, il se décidait parfois à partir le lendemain. Seulement, dès que ses yeux rencontraient le doux visage de sa mère, où le bonheur maternel avait remplacé les pleurs du veuvage, il sentait sa résolution s'évanouir, et remettait la chose à plus tard. Se plaçant alors à un autre point de vue, il se rappelait tant de mécomptes, de trahisons, de dégoûts qu'il avait éprouvés dans ce Paris,



où souvent les passions, et surtout les bassesses, dépouillent toute pudeur. Il se rappelait combien dans ces foules il avait trouvé parfois la solitude amère et profonde ; il comparait ce foyer banal, tarifié, mal entretenu par des mercenaires pillards, ce milieu où rien ne se donne, où tout se vend, et surtout l'amour, à son logis si ouaté de confort, si intime, si large et si chaudement vivifié par une pure tendresse.

Après tout, s'il ne pouvait plonger son esprit dans les eaux jaillissantes des libres discussions, des nouvelles théories, des étincelants paradoxes, s'il ne respirait pas de cette respiration haletante de la grande cité, les journaux, les revues, les livres nouveaux le faisaient participer de loin à la vie générale du monde entier, et de toutes ces passions et de toutes ces fièvres ne lui apportaient que le résultat le plus calme et le plus sain... Tout cela considéré, il soupirait encore ; c'était précisément un peu de fièvre qui lui manquait.

Mais il y avait toujours tel de ses malades, bientôt remplacé par un autre, qui avait besoin de lui et qu'il ne pouvait en conscience abandonner. Son exploitation rurale aussi l'occupait beaucoup ; il y faisait nombre d'expériences dont profitaient ses voisins, et qui répandaient quelques notions scientifiques dans ces campagnes arriérées. Émile Keraudet, enfin, se trouvait attaché à son foyer natal, non-seu-



lement par les liens de la tendresse et de l'habitude, mais parce qu'il s'y voyait utile; grande joie secrète au cœur de l'homme et qui lui apporte cette confiance en lui-même, ce respect de soi dont il a besoin pour se sentir à sa place dans la vie; sorte de lest nécessaire à l'équilibre moral, et dont les moins nobles sentent le vide, s'ils n'en éprouvent pas le désir.

Aimé, respecté, recueillant sur son passage l'élan d'une reconnaissance naïve, le jeune docteur, en somme, sous cet enlacement de petits soins, de tendresses, de considération flatteuse et de saines occupations, se laissait enraciner à la vie de province; et le malaise secret qu'il éprouvait souvent et qui répondait aux lacunes d'une existence morale et intellectuelle incomplète, s'il éclatait parfois en impatiences, en boutades, ou se traduisait en sombres rêveries, ne faisait que tendre ses liens sans les rompre.

Ce jour-là, étaient-ce les parfums mondains que la belle Parisienne avait secoués sur lui qui enivraient le docteur Émile? Ses regrets, ses désirs en avaient-ils reçu plus de vivacité? Mais il ne pensait point à Paris. Ce qui l'éblouissait encore intérieurement, c'était le souvenir de cette illumination du coteau pendant son entretien avec M<sup>me</sup> de Carzet. Et ce qu'il revoyait le mieux de tout le tableau, c'était elle, au premier plan, dans son nuage de gaze violette, pure,



divine et transfigurée par les rayons qui la pénétraient. Il se rappelait toutes les paroles qu'elle avait dites, et celles-là surtout qu'il avait entendues sous les genêts, avant de la voir.

« Assurément, se disait-il, ce n'est point une femme ordinaire qui entend ainsi l'amour et l'ose définir à son enfant ! Quelle chaste créature ! et quel noble cœur ! »

Il pensait encore à tout ce qu'en avait dit la meunière. En effet, quelle adorable petite fille elle devait être autrefois ! Elle avait donc toujours été bonne ? ... Elle se nommait Antoinette ... Elle était veuve ...

« Eh bien qu'est-ce que tout cela me fait ? » dit-il en s'interrompant lui-même.

Et, haussant les épaules, il se remit en marche. Arrivé au village, il visita ses malades et se livra forcément à d'autres préoccupations. Cependant une jeune fille lui dit : « Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Kéraudet ? Vous est-il arrivé quelque chose aujourd'hui ? »

— Non, » dit-il.

Mais en s'en allant il dut convenir avec lui-même qu'en effet quelque chose lui était arrivé. Il y avait en lui toute la surexcitation, toute la secousse que produit dans l'esprit un grand événement.

« Voilà ce que c'est que de vivre à la campagne, se dit-il avec dépit. La moindre nouveauté qui frappe vos yeux vous paraît phénoménale. Vous êtes



bouleversé du moindre incident. C'est comme ces eaux dormantes, où le choc le plus léger s'étend en cercles immenses. Il faut décidément que j'aille passer à Paris l'hiver prochain.

« Elle a dû me trouver bien rouillé, » pensa-t-il alors ; et pour vérifier cette supposition fâcheuse, il se rappela de nouveau toutes les paroles, toutes les expressions de visage, tous les gestes de M<sup>me</sup> de Carzet, et s'efforça même de scruter toutes les pensées inédites que son silence avait pu recouvrir. Marchant d'un pas ralenti, la tête baissée, il s'absorbait dans ces contemplations depuis près d'une heure, quand une voix l'éveilla.

« Espérez un peu, Monsieur, » disait-on.

Et il vit alors un paysan qui, pour lui livrer passage, rangeait sa herse attelée de deux chevaux et barrant tout le chemin.

*Espérez*, dans le langage du pays cela veut dire : Attendez. Rapprochement naïf de deux situations de l'esprit, qui souvent, en effet, se confondent. Opinion opposée à celle de l'amant de Philis, mais plus consolante, et qui semble imprégnée d'une foi touchante en la vie.

Émile était tout près de Savenay. Un beau clair de lune relevait les lueurs mourantes du jour. En se voyant dans ce lieu si tard, sans avoir eu conscience du temps ni du chemin parcourus, le jeune



docteur eut un vif mouvement d'humeur; dans le rapide coup d'œil qu'il avait jeté sur lui-même en reprenant possession du for intérieur, il s'était vu complètement envahi par M<sup>me</sup> de Carzet. Elle remplissait son cœur, elle absorbait sa pensée.

« Suis-je fou? s'écria-t-il. Oh! non, je ne l'entends pas ainsi, et ma raison fera justice de mon imagination à jeun qui délire.

« Une belle idée, reprit-il en haussant les épaules et en frappant du pied, que de m'aller préoccuper d'une femme d'un tel monde, riche et belle à souhait, rassasiée d'hommages! Elle est bonne, bienfaisante... soit, cela lui sied à ravir. Elle fera volontiers de la philanthropie, voire même du socialisme, en paroles, peut-être en action, pourvu que cela ne l'engage elle-même à rien qui soit en dehors de ses préjugés, ou de ses habitudes de caste. On connaît ces philosophes amateurs, si faciles en théorie, dont les complaisances d'esprit vous charment, dont la largeur de vues éblouit, dont les hardiesses vous ravissent, mais qui se dérobent aux liens de la réalisation par des ruses de Protée. — Après tout, elle n'avait dit rien de bien sérieux et n'avait montré qu'une bonne volonté... vague. Les Parisiennes causent de tout à l'occasion, sans que cela tire à conséquence, et cette jolie femme, rencontrant un médecin qui a la réputation d'être ami des pauvres, ne pouvait lui parler d'autre chose que



de misère et de bienfaisance. Maintenant elle parle chiffons à sa femme de chambre. »

Mais ici la conscience du docteur protesta. Elle était sincère et ne posait pas, cette jeune femme, quand, se croyant bien seule avec son enfant, sous les genêts, elle avait donné de l'amour une définition si pure, supérieure assurément à celle du bon Dieu.

Eh bien !..... quoi ?..... était-ce une raison pour ne plus penser qu'à cela, comme si c'était le moins du monde l'affaire du docteur Émile Keraudet la manière dont la baronne ou marquise de Carzet comprenait l'amour ? Cette femme avait une grande valeur, soit ; mais elle n'en était sans doute que plus fière et plus hautaine. Et tenez, vraiment, n'était-ce pas avec une royale impertinence, impertinence, oui, certainement, qu'elle l'avait invité, lui jeune homme, que l'on ne tenait point d'habitude pour indifférent, à les venir voir ? Une autre femme eût éprouvé quelque embarras d'une pareille invitation et, plutôt, en eût laissé le soin à son père. Mais elle n'avait pas même paru songer à cela. N'était-ce pas dire : « J'habite une sphère où vos vœux ne peuvent atteindre ; vous n'êtes point un homme pour moi. »

O race incorrigible et que nul enseignement ne peut guérir de la lèpre d'orgueil infuse dans son sang ! Il n'y a que de telles femmes pour être arrogantes avec tant de grâce et d'apparente candeur !



Mais il n'était pas d'humeur à se laisser prendre à de tels appeaux ; il n'entendait pas aider le baron et sa fille à se poser en bienfaiteurs du canton, à ressaisir moralement ce rôle de suzerains qui, par le tribut de toutes les bénédictions, remettrait dans leurs mains toutes les influences. Probablement c'est ce qu'on voulait de lui. Cette pensée lui inspira de la colère, une colère d'autant plus vive, que le docteur s'aperçut de nouveau que, soit dans l'admiration, soit dans le dénigrement, confiance ou soupçon, il n'avait pas cessé de s'occuper de la belle jeune femme.

Si bien qu'il passa près de M<sup>lle</sup> Chaussat, qui prenait le frais assise à sa porte, sans la voir, et ne la salua point. Le capitaine, à ce moment, sortait de chez lui pour venir s'asseoir près de sa voisine.

« Eh bien ! s'écria d'un ton aigre la vieille fille, vous n'avez pas tort, capitaine, de prétendre que M. Émile Keraudet méprise les gens. Il vient de passer tout près de moi, là, me rasant presque, et il ne m'a pas saluée.

— Impossible ! s'écria Montchablond avec une galante indignation.

— C'est comme je vous le dis, et cependant on ne saurait croire qu'il ne m'a pas vue ; car enfin je suis plus grosse qu'une souris, et ce clair de lune est comme un plein jour.

— C'est exorbitant ! s'écria le capitaine en frap-



pant de sa grosse canne sur le sol. On ne sait plus où va la jeunesse, ma parole d'honneur. Ma foi, il est heureux que je ne me sois pas trouvé là, car je ne connais qu'une chose, moi, c'est le respect dû aux dames, et je ne répondrais pas que, ma canne étant dans ma main, que... dame! c'eût été une démangeaison violente, oui, mademoiselle Chaussat, violente.

— Voulez-vous bien vous taire, capitaine! je ne me pardonnerais jamais un pareil malheur.

— Eh! mademoiselle Chaussat, vous méritez bien qu'un galant homme fasse quelque chose de pareil pour vous. »

Cette réponse chevaleresque émut la voisine du vieux guerrier au point qu'elle ne put que balbutier avec un profond attendrissement :

« Ah! capitaine! »

Et nous croyons même, sans toutefois pouvoir l'affirmer, car, malgré l'assertion de M<sup>lle</sup> Chaussat, le clair de lune, si beau qu'il fût, ne rendait pas les nuances à l'égal du jour, nous croyons même qu'une rougeur colora ses joues, fleuries depuis cinquante-cinq printemps.

Après un moment de silence, elle reprit :

« J'en reviens à ce que vous me disiez ce matin, capitaine, peut-être ce jeune homme a-t-il des préoccupations...

— Cela doit être, mademoiselle, cela doit être.



La jeunesse est l'âge des passions. Eh! eh! je l'ai su dans mon temps aussi. Non-seulement il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce jeune homme eût une intrigue, mais il serait étonnant qu'il n'en eût pas.

— Je saurai ce qui en est, » dit la vieille fille.

Pareilles promesses chez M<sup>lle</sup> Chaussat n'étaient pas vaines, car, si elle ne parvenait pas toujours à savoir précisément ce qui en était, elle croyait le savoir du moins, ce qui revient au même pour toute personne convaincue. Et si, comme le prétendent certains philosophes, les choses n'ont d'existence que selon l'esprit qui les conçoit, il pouvait se faire, par suite, que ce qui était ne fût pas, et que ce qui n'était pas fût : car le public savenaisien, habitué à recevoir ses informations des lèvres de cette digne personne, donnait généralement force de croyance à ses jugements.



## II

La première chose que fit le docteur Émile fut de s'interroger sur l'emploi de sa journée. « Je crois, se dit-il à lui-même en affectant le ton insouciant, — absolument comme il eût pu faire vis-à-vis d'un autre, — je crois que j'ai promis de retourner au moulin. »

Et là-dessus, tant son impartialité était grande, il se fit une objection : « La meunière, après tout, n'était pas bien malade. — Mais il avait promis. Ces gens l'attendraient. — Oui, mais s'il allait encore y rencontrer M<sup>me</sup> de Carzet ! Il n'avait pas le temps de causer tous les jours avec de belles désœuvrées. — Soit ; mais, puisque c'était le soir, à quatre heures, que cette jeune femme se rendait au moulin, il pouvait y aller plus tôt, et même dans la matinée. »

Ce conseil fort simple, que sa raison lui fournit sans malice, et seulement parce qu'on l'interrogeait, parut déplaire au docteur, et, voyant ainsi tourner l'entretien, il le rompit ; car il n'avait pu s'empêcher de convenir en effet qu'il pouvait bien aller au



moulin dans la matinée. Les circonstances toutefois en décidèrent autrement, et le docteur Émile ne les gêna point, au contraire. Il se laissa prendre par tout ce qui voulut l'occuper, et vers midi, se trouvant à court de ressources, il se jeta dans un fauteuil, en s'écriant que pour sortir il faisait bien chaud.

« Pas du tout, répondit M<sup>me</sup> Keraudet; il s'est élevé un vent frais, et le temps est moins chaud qu'hier.

— Voilà une *Revue* du mois dernier que je n'ai pas lue, dit le jeune homme avec dépit. Je n'ai pas un moment à moi.. »

Il ouvrit la *Revue* et s'y absorba, ainsi qu'en ses journaux, jusqu'à trois heures, et alors il se leva en disant : « Il faut toujours que je sorte ; c'est fatigant ! »

Par extraordinaire, il s'arrêta devant la glace, arrangea sa cravate, passa la main dans ses cheveux... Finalement, et après quelque hésitation, il monta dans sa chambre et changea d'habit.

Tout cela prit du temps. En regardant à sa montre, Émile partit de mauvaise humeur. Il passa comme une flèche devant la fenêtre de M<sup>lle</sup> Chaussat, et, bien que cette fois il n'oubliât pas de saluer, il n'entendit point la phrase dont l'aimable personne accompagna son bonjour :

« Vous paraissez bien pressé, monsieur Keraudet ? »

En sorte qu'il ne répondit pas, et que M<sup>lle</sup> Chaussat, remarquant en outre qu'il n'avait pas son habit



de tous les jours, se répéta, avec une conviction profonde, *qu'il y avait quelque chose là-dessous*.

Il était juste quatre heures quand Émile Keraudet arriva près du moulin, et si haletant et si échauffé qu'il s'arrêta à l'ombre d'une haie pour se remettre un peu. Ses regards, attachés pendant ce temps sur la maisonnette, ne découvrirent point à l'entour la forme gracieuse, qu'il craignait de voir s'en allant déjà.

Comme la veille, la maison était vide, et il trouva la malade occupée à sarcler dans le jardin.

« Vous ne voulez donc pas vous reposer? lui cria-t-il.

— Eh! mon cher monsieur, que voulez-vous? l'ouvrage commande.

— Tenez, on ne peut pas raisonner avec vous, » dit le jeune médecin.

Et cependant il s'assit près de Jeanne sur le petit mur en pierres sèches qui séparait le jardin du champ de genêts, et laissa la bonne femme lui raconter longuement toutes ses misères :

« On les croyait riches, parce qu'ils avaient ce pauvre moulin et leur maisonnette; mais, hélas! tout cela n'était point à eux, puisqu'ils avaient été forcés d'emprunter sur hypothèque, et qu'il fallait servir l'intérêt sur le maigre gain des moutures. Car ils avaient eu bien des malheurs, à commencer par une fille qu'ils avaient perdue, et ensuite un garçon de



quinze ans, tout élevé, qui gagnait déjà. Ils n'avaient pourtant rien fait au bon Dieu, du moins à leur idée. Et pourtant, maintenant que leur autre fille était mariée, et qu'ils n'avaient plus que leur seul garçon pour les soulager un peu, ne voilà-t-il pas qu'il était menacé de la conscription ! Si bien qu'elle n'avait pas d'autre souci, et que le serrement de cœur l'en réveillait toutes les nuits. Aussi ne songeait-elle que d'user sa pauvre vie à mettre sou sur sou, dans l'idée qu'elle avait de pouvoir peut-être l'exempter. Et comme aussi bien, s'il venait à tomber au sort et être forcé de partir, elle en mourrait, ce n'était pas tant la peine de se ménager à ne rien faire.

— Il ne tombera pas au sort, et vous l'aurez privé de sa mère, dit le docteur.

— Vous croyez, monsieur Émile ? Ah ! si je savais ! Mais on croit à la male heure toujours plus qu'à autre chose. La jeune dame est comme vous, elle veut me donner une servante ; mais ce n'est pas le tout que de la payer, il faut la nourrir, et...

— Quelle dame ? demanda Émile hypocritement.

— M<sup>me</sup> de Carzet. Elle est venue ce matin. »

Le docteur se leva d'un bond :

« Voyons, soignez-vous, reposez-vous, ou je ne reviendrai plus. »

Il partit sur ces mots, laissant la bonne femme out effarée de sa brusquerie et murmurant :



« Je ne lui ai pourtant point dit de mal. »

Il faut dire qu'Émile était revenu à des sentiments plus bienveillants vis-à-vis de M<sup>me</sup> de Carzet. En se rappelant ses traits, son attitude, la douceur de sa voix, l'expression modeste et pure de toute sa personne, il était devenu certain qu'elle était bien ce qu'elle paraissait être, simple et vraie, et s'était proposé de lui recommander certains de ses plus pauvres clients. Mais actuellement, il se sentait porté à des jugements tout contraires, et cette action de M<sup>me</sup> de Carzet d'être venue le matin, quand elle devait ne venir que le soir, paraissait au jeune docteur l'indice d'un caractère..... fâcheux, d'une sorte de duplicité odieuse. Il reprit intérieurement sa thèse contre les femmes de l'aristocratie et contre les Parisiennes, et il en arriva, dans son dépit, à des conséquences si outrées que sa raison éveillée l'arrêta court. Encore une fois, il se fit pitié à lui-même, et, se jetant sur le bord d'un champ, à l'ombre d'un châtaignier, il s'examina sérieusement, trouva le danger réel, et se promit d'éviter M<sup>me</sup> de Carzet désormais, et de ne point faire de visite à la Ravine.

Effrayé de l'empire qu'une seule entrevue avait pu donner à cette femme sur son imagination, Émile Keraudet pensa même à faire un voyage. Malheureusement, ses devoirs de médecin le lui défendaient plus que jamais : il avait deux malades en danger. Il pensa aussi qu'une impression si vive et si sou-



daine n'était qu'une effervescence du cerveau et tenait aux épargnes trop accumulées d'amour et d'idéal qu'il avait faites dans sa petite ville.

« Il faut décidément me marier, se dit-il, puisque je deviens inflammable à ce point de m'embraser pour la moindre étincelle que jette un œil bleu ou noir. »

Sur ce mot, il pensa que les yeux de M<sup>me</sup> de Carzet réalisaient l'alliance du bleu et du noir d'une manière étrange, à ne pouvoir distinguer quel élément y régnait en maître, de l'onde ou de la flamme, du sourire ou de l'éclair. Et voyant qu'il ne pouvait se débarrasser de cette obsession, il courut chez ses malades, leur prodigua ses soins avec une bonté, une effusion, plus vives que jamais, fit des courses folles, et, rentrant chez lui harassé, il s'entoura de sa mère, de ses serviteurs, de ses livres, en se promettant, — car la préoccupation était là, toujours présente, — qu'il fuirait toute occasion de revoir cette femme.

Émile comptait sans ce pouvoir que les uns nomment fatalité, d'autres hasard, d'autres Providence, et que nous désignerions plutôt sous le nom d'affinité. J'entends ce quelque chose qui déjoue nos plans, déroute nos visées et semble promener capricieusement à travers nos trames des mains invisibles; ce fétu qui, posé en travers de notre chemin, rompt la direction de nos pas; cet incident futile, en



apparence, qui par ses conséquences va décider de toute notre vie ; cette rencontre, ce hasard prétendu, ce rien, qui deviennent la base de tout un ordre nouveau. Quand les corps inertes s'attirent par leurs attractions secrètes, comment ne pas croire que de pareilles attractions émanent des êtres sensibles et intelligents, trop subtiles pour être perçues par nos sens, échappant au creuset de notre raison, comme tant d'autres au creuset chimique, mais puissantes comme des lois, lois de nature et de vie, dont nous pouvons traverser l'action, mais non supprimer l'influence ? L'analogie, dans ce monde un et complexe, membre de l'univers, est la clef des portes invisibles. Et de plus en plus, dans nos théories et dans nos croyances, la *loi* doit remplacer les ordonnances aveugles ou arbitraires du bonhomme Destin.

— Autre fatalité. — Soit. Mais la nature, la justice, l'amour, ne sont point des maîtres étrangers pour l'homme. D'ailleurs, souverains constitutionnels, et même fidèles, ils n'agissent que sous le sceau de notre consentement. Toutes les démocraties, religieuses et sociales, existent en promesse dans la science, qui, si elle ne résout pas l'éternelle question de la cause première, la recule sans cesse, et nous rend de plus en plus les possesseurs libres de notre monde élargi.

Huit jours s'écoulèrent entre la résolution d'Émile et l'incident qui la renversa. Il avait passé ce temps



à lutter assez courageusement contre l'obsession dont il se sentait saisi, et qui, latente, mais obstinée, tapie en lui-même, profitait du moindre oubli pour lui représenter une délicieuse image et le bercer de rêves, auxquels il n'avait pas toujours le courage de s'arracher. Il tenait bon dans sa décision de ne point aller à la Ravine, mais ce n'était pas sans combats. Après l'invitation de M<sup>me</sup> de Carzet, cette abstention était peu polie, et le docteur était trop bien élevé pour n'en pas beaucoup souffrir.

Un jour que, revenant d'une de ses courses, il traversait la petite ville, il vit, stationnant à la porte d'un des notables de l'endroit, une calèche tenue par un cocher en livrée. Aucun Savenaisien jusque-là n'ayant inauguré un tel luxe, Émile pensa que ce ne pouvaient être que le baron de Beaudroit et sa fille qui faisaient des visites. Mais, en ce cas, M<sup>me</sup> Keraudet et son fils ne pouvaient manquer d'être sur la liste, et cette idée causa un grand trouble au jeune docteur. Sur information prise dans la rue, que l'événement agitait, ses prévisions furent confirmées et il rentra chez lui fort ému. Sans doute il aurait pu ne pas rentrer; mais il se dit qu'il devait prévenir sa mère, précaution exagérée, car M<sup>me</sup> Keraudet était la ménagère la plus irréprochable sous le rapport de la tenue, et, sauf la différence de la laine noire à la soie de même couleur, sa mise était la même en tout temps. Elle se borna donc à essuyer



plus soigneusement le verre de ses lunettes et à remplacer des manchettes fort propres par des manchettes éblouissantes de blancheur. Mais en revanche, elle critiqua vivement la toilette de son fils et lui ordonna de se *faire beau*.

« C'est inutile, dit Émile, je te laisse le soin de recevoir ces aristocratiques visiteurs, et je fais atteler pour m'en aller à Couëron.

— Tu ne parles pas sérieusement, s'écria la bonne dame, qui ne croyait pas si bien dire. J'ai besoin de toi. Si ce n'était que le baron encore... j'ai dansé avec lui dans ma jeunesse, au temps où l'on s'amusa à Savenay; mais pour cette jeune et belle dame, je ne saurais que lui dire. Mes vieilleries ne l'intéresseraient guère, tandis que toi tu lui parleras de Paris. »

Émile était trop bon fils pour ne pas céder à la volonté de sa mère, il ne se fit prier que pour constater à ses propres yeux sa résistance; puis il alla se faire non pas *beau*, comme l'avait demandé M<sup>me</sup> Keraudet, mais séduisant, ma foi, tant qu'il put. Il n'avait certainement pas la prétention de plaire à M<sup>me</sup> de Carzet, mais il est permis de tenir à ne pas déplaire, et il y tenait tant que sa toilette fut longue et minutieuse. Une fois prêt, l'attente lui devint insupportable. Il allait et venait, haussant les épaules, grondeur; sa mère l'accusa d'être devenu sauvage. Cependant, au bout d'une heure, il échappait



à Émile de dire avec dépit que, s'ils ne venaient pas, ce serait fort inconvenant.

La porte extérieure s'ouvrit enfin, et l'on vit s'avancer dans la cour, sous des flots de soie grise et de tulle blanc, l'apparition attendue. M<sup>me</sup> de Carzet donnait le bras à un homme de cinquante à soixante ans, grand, de belle tournure, d'allure franche et délibérée, que M<sup>me</sup> Keraudet reconnut, sans trop de peine, pour son danseur d'il y avait trente ans. Elle reçut ses hôtes avec l'affabilité simple qui lui était habituelle. Émile fut d'abord un peu froid ; mais il était difficile de l'être avec le baron de Beaudroit.

« Docteur, j'avais un désir extrême de vous voir. Il faudra être bon pour nous, et dans vos courses faire souvent halte à la Ravine. Avec mes cheveux blancs je suis resté jeune de cœur, et j'aime les jeunes gens, les vrais, bien entendu. Mais de ceux-ci on n'en trouve plus guère. La mode n'y est plus. Maintenant, ces messieurs de vingt-cinq ans ne vous parlent, dans un jargon impossible, que de plaisirs de convention, de spéculations folles, ou d'épouvantables petits calculs. Ça n'a que des vues, et plus de passion. C'est grimé, desséché ; ça sonne creux à frapper dessus. C'est à faire croire à la fin du monde. Moi qui ne puis parvenir à oublier mes vingt ans, ces garçons-là m'épouvantent. Quant à vous, monsieur, je sais quel noble emploi vous faites de votre jeunesse. C'est fort beau, et cela nous a vive-



ment touchés, ma fille et moi. Nous sommes venus nous établir ici avec l'intention d'y être bons à quelque chose; car nous sommes tout à la fois pleins d'ennuis et d'illusions. Le monde fatigue M<sup>me</sup> de Carzet; il la contrarie dans son goût d'une vie sérieuse; il refuse d'admettre qu'au bout de deux ans de veuvage une jeune femme ne lui revienne pas tout entière, et ses obsessions sont telles qu'on n'y peut échapper que par la fuite. Ici, cependant, le pays est charmant; mais on ne peut pas toujours se promener. Il nous faut donc des occupations. Nous n'avons qu'un enfant à élever à nous deux; ce n'est pas assez pour des vaillants de notre force. Vous nous conseillerez un peu, n'est-ce pas?

— Je m'efforcerai, monsieur, dit Émile en s'inclinant, de mériter l'honneur que vous me faites. Quels sont vos projets?

— Mais... le bien, dit le baron.

— C'est l'intention avouée de tout le monde, observa Émile en souriant.

— Ah! docteur, votre ironie frappe justement; nous n'apportons, je l'avoue, que des aperçus et une grande bonne volonté. Nous avons étudié les questions sociales entre les roulades de la Patti et le dernier roman en vogue, entre une exposition de tableaux et une séance de l'Académie. Nous avons beaucoup entendu, peu retenu, et l'expérience en toutes choses nous manque. Nous possédons encore



quelques théories ; mais vis-à-vis de nos fermiers, en présence d'un mendiant, devant cette question que je vois posée au bord de tous les champs, au seuil de toutes les chaumières, et que nos baux écrits ne résolvent point, je me sens fort ignorant, et je vois surgir à la réflexion des complexités de toutes sortes où mon peu de science se perd. »

Émile fut touché de cet aveu franc du vieux gentilhomme. La conversation devint générale ; on passa en revue tous les embarras, toutes les misères, tous les préjugés du paysan. M. de Beudroit rêvait de fonder un concours agricole, des prix, une ferme modèle. On examina tous les spécifiques proposés contre cette maladie chronique : l'esprit de routine et l'incurie des travailleurs agricoles. M<sup>me</sup> de Carzet, frappée surtout de la grossièreté du langage des jeunes filles et de leur mauvaise tenue chez elles, songeait à décerner des prix de couture, dans une fête qui eût rappelé celle des rosières. M<sup>me</sup> Keraudet répondait à tout cela par des objections qui exprimaient à la fois beaucoup de complaisance pour les idées de ses hôtes et fort peu d'espérances à l'égard de leur réalisation.

« Il y a sans doute, disait-elle, de bonnes natures chez les paysans ; mais elles sont peu communes, et rien n'est plus difficile que de persuader ces gens-là. Ils vous écoutent le plus poliment du monde, approuvent à chaque mot, abondent largement dans



votre sens, et puis s'en retournent chez eux faire comme auparavant : car vis-à-vis de tout ce qui est nouveau, et vis-à-vis de nous-mêmes, ils sont remplis de défiance. »

Émile, qui depuis un moment se taisait, partit sur ce mot :

« Défiants ! eh ! sans doute ! Ils ne nous comprennent pas, et nous le leur rendons bien. Or, pour que la persuasion soit possible, il faut une pénétration préalable. Les paysans nous jugent peu pratiques, et ils ont raison ; en outre, où nous risquons un peu ils risquent tout. Enfin, tant que le fait ne leur a pas apporté sa preuve, trop ignorants des choses de l'esprit pour bâtir d'éléments irréalisés leur conviction, ils s'abstiennent par frayeur de l'inconnu. Au fond, ce que nous leur reprochons est de ne pas nous croire sur parole. Eh bien ! une telle prétention de notre part est follement despotique, et rien ne me donne plus d'espoir en l'avenir de nos paysans que le refus obstiné qu'ils nous opposent, car c'est haute sagesse et pressentiment d'indépendance. Qui s'abstient, ignorant, choisira bien, éclairé. Pour nous, qui tournons embarrassés autour du problème de l'amélioration des classes laborieuses, nous l'attaquons de tous les côtés, excepté du seul par où il peut être résolu. Le nœud gordien, ici desserré, se resserre ailleurs ; faut le trancher.

— Comment ? » demanda le baron.



Mais, avant qu'Émile eût repris la parole, la jeune femme se hâta de dire :

« Ce nœud, c'est l'ignorance.

— En effet, madame, dit Émile radieux.

— Je *devine*, reprit-elle en souriant, ce que vous m'avez dit l'autre jour, et à quoi j'ai beaucoup pensé depuis, que le seul remède, la *panacée*, est l'instruction. En effet, elle donne à chaque être toute la force qu'il peut posséder et le pouvoir de s'affranchir lui-même. Elle nous décharge tous de cet écrasant fardeau, l'aumône, qui réduit si vite à l'impuissance le bienfaiteur, et à la lâcheté l'obligé. Vous le voyez, monsieur, nous sommes d'accord maintenant. »

Émile rougit d'orgueil et de plaisir :

« Oui, répondit-il vivement pour cacher son trouble, plus je considère l'état des choses, et plus je rapporte tous nos maux à une seule cause, l'ignorance du peuple; plus je reconnais que toutes les réformes sont illusoires, sans une seule, qui doit les précéder et qui les renferme toutes, l'instruction du peuple. Et si j'étais d'un sénat quelconque, je ferais de cette question mon *delenda Cartago*. Malheureusement, les sénats détruisent quelquefois des Carthages, ils n'en édifient jamais.

— Il y a partout, dit le baron, des écoles primaires...

— Insuffisantes au premier chef, monsieur, et



par le nombre, et surtout par le programme et l'exécution. Croirez-vous avoir fait un ouvrier si vous mettez dans la main du premier venu un outil dont il ignore l'usage? Et pensez-vous avoir instruit le peuple, par cela seul que vous lui avez appris à lire et à compter? Non; le maladroit se blesse avec l'instrument qu'il ne connaît pas; le peuple s'empoisonne l'esprit par la lecture des crimes et des romans à deux sous, ou se le fausse par les petits livres que lui tendent à bon marché les amis de l'obscurantisme, de l'obéissance et de la misère.

« Instruire le peuple, c'est lui montrer ce qu'il est et ce qu'il doit être, d'où vient le monde et où il va; c'est lui raconter sa propre histoire, et non l'ébahir par celle de ses exploiters; ce serait lui apprendre la nature, au milieu de laquelle il vit, et cependant qu'il ignore; sortir l'école enfin des parchemins et des tombes pour l'établir dans la vie, son objet direct, évident, indéniable, délaissé pourtant. Car, si nous sommes courbés sous le poids de nos archives et de nos dissertations, à l'égard du bon sens et de la simplicité, nous sommes encore dans l'enfance. Au rebours de tout ce qu'on a rêvé jusqu'ici, c'est par le compliqué, le circuit et l'embrouillé que l'esprit humain commence. Le simple, aussi bien que l'âge d'or, n'est pas en arrière, mais en avant. Donc, simplifier l'enseignement, le rendre utile à l'homme, applicable à la vie; faire toucher du doigt à ce pauvre



paysan, qui ne s'en doute, à quoi cela peut être bon de savoir ; ouvrir à la clarté de ce jour et de ce siècle ses yeux encore aveuglés par les ténèbres du moyen âge, voilà ce qu'il faudrait faire avant toutes choses, sans perdre le temps à tâtonner autour de réformes insuffisantes et superficielles. Car le peuple, instruit, changerait en forces actives, généreuses, cette force énorme d'inertie que maintenant il oppose au progrès. Et quelles que soient actuellement ses misères morales, je vous affirme que jamais terrain plus fécond n'aura récompensé les efforts de la culture mieux que ne le ferait cette bonne et riche nature du paysan français, si attaché au sol, si fin malgré tout dans son ignorance, et si patient dans sa misère. Les classiques instituteurs qu'on lui fabrique dans nos Sorbonnes le déclarent stupide ; je le crois bien : son instinct l'éloigne des puérilités abstraites et vides qu'on lui enseigne. Il veut des applications, non des mots. Posez sous ses yeux le grand livre de la vie et de la nature ; il n'épellera plus si longtemps, et bientôt vous le verrez en tourner avidement les pages. »

Tandis que le jeune docteur parlait ainsi, M<sup>me</sup> de Carzet, les yeux attachés sur lui, l'écoutait avec l'expression d'un naïf et pur enthousiasme.

« Cher monsieur, dit le baron, tout ce que vous me dites est juste et vrai, mais cette œuvre immense est toute à créer ; pour réformer et agrandir l'in-



struction publique tout entière, que peuvent des efforts individuels ?

— Il faut cependant qu'ils puissent tout, car l'État, quoi qu'il semble, ne fera rien. Et pourquoi le lui demander ? Il faut être juste. Avant, pendant, comme depuis Louis XIV, l'État, c'est *lui*, ce sont *eux* ; ce n'est pas *nous*. Or, demanderez-vous à un traitant qu'il renonce à ses bénéfices et travaille à abolir sa charge ? Folie ! Vous obtiendrez donc de pompeuses paroles, des réformes apparentes, mais creuses ou perfides, des remaniements insignifiants, une fantasmagorie de fausses mesures, point de faits sérieux. Rappelez-vous que l'ignorance et l'obéissance, sœurs jumelles, sont les bases de toute monarchie comme de toute théocratie, et reconnaissez que pour sortir du cercle vicieux où l'avènement même de la puissance populaire nous a renfermés, il n'y a d'autre ressource que l'initiative et les efforts des gens éclairés, travaillant sur autant de points à la fois qu'il se pourra faire, et suppléant à la force du nombre par la persévérance et le dévouement.

— Eh bien ! s'écria M<sup>me</sup> de Carzet, ce qui peut être fait, nous devons le faire. Mon cher père, ouvrons à la Ravine une école d'adultes, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur, dit le baron ; mais qui sera l'instituteur ou l'institutrice ?

— Moi ! répondit-elle avec des yeux brillants de résolution.



— Vous, madame ?

— Cela vous étonne, monsieur ? Ne me jugez-vous point assez persévérante ? Vous verrez. »

Elle souriait et ses yeux étaient humides. Tout ébloui des rayons et des rosées qui illuminaient ce charmant visage, Émile ne put répondre. Le baron s'en chargea ; son ardeur ne le cédait guère à celle de sa fille. Il bâtit en un instant les plans les plus vastes. On vint à bout de préciser cependant. Il fut convenu qu'hommes et femmes, garçons et filles, seraient également convoqués. La femme de chambre de M<sup>me</sup> de Carzet, personne intelligente et sérieuse, apprendrait à lire aux plus ignorants et enseignerait la couture aux jeunes filles. Le docteur ferait un cours d'hygiène, d'anatomie et de zoologie. Le baron enseignerait la physique, la botanique et l'économie agricole, — qu'il se hâterait d'apprendre. M<sup>me</sup> de Carzet prenait à sa charge l'histoire, la géographie et la poésie, en y joignant, au cours des lectures, un peu de morale. Programme large, mais où chacun des professeurs entendait se mettre complètement à la portée de son auditoire, en ne lui parlant que de choses visibles, tangibles, ou susceptibles du moins de l'intéresser par leurs rapports avec ses propres besoins, ses intérêts et ses sentiments.

Les heures s'étaient écoulées dans cet entretien si animé, dont les interlocuteurs, après s'être abordés



en étrangers, se trouvaient unis tout à coup par le lien le plus fort de tous, peut-être, une œuvre commune, inspirée par l'enthousiasme du devoir. Désormais, ils étaient amis. Une même émotion donnait à leur parole des accents affectueux, confiants. Avant de se séparer, on se promena dans les jardins des Planettes : c'était le nom du domaine d'Émile Keraudet. Pendant cette promenade, M. de Beaudroit s'était emparé du jeune docteur, tandis qu'à l'encontre des prévisions de la bonne dame Keraudet, une conversation doucement animée s'établissait entre les deux femmes. M<sup>me</sup> de Carzet, désirant s'instruire des détails de la vie rurale, écoutait avec intérêt tout ce que la mère d'Émile racontait avec complaisance de ses expériences, de ses procédés, et, en Parisienne dont la délicatesse n'était pas sans révolte à l'égard de la malpropreté proverbiale des fermes bretonnes, elle exprimait son admiration de l'ordre qui régnait aux Planettes. Cette maison de campagne, en effet, à demi ferme, à demi *logis* de maître, offrait avec des airs rustiques un confortable charmant. Le pittoresque, sans prétention, régnait au jardin, où l'on avait laissé la nature donner ses ordres, tout en la secondant heureusement. Les grands carrés disparaissaient sous la plantureuse abondance des légumes et des fruits, et la poésie, sous forme de fleurs, n'y était point oubliée.



« Je n'aurais jamais cru, dit après le départ de ses hôtes M<sup>me</sup> Keraudet, qu'une dame du grand monde pût ressembler à cela. Elle s'intéresse à tout, et l'on voit bien que ce n'est pas seulement par politesse. Au lieu de ces grands airs auxquels je m'attendais, elle était là, près de moi, comme une écolière, et vraiment il n'y a qu'à dire, elle comprend à l'instant même. C'est une bien charmante femme, et je dois avouer qu'elle m'a gagné le cœur tout entier par un mot qu'elle m'a dit sur toi : « Que vous  
« êtes heureuse, madame, d'avoir un tel fils ! Avec  
« une haute intelligence, il est profondément bon ;  
« on voit cela tout de suite. » Je l'aurais presque embrassée ; car elle est si peu entichée de son rang qu'on ne voit en elle qu'une bonne personne. Tu sais que je n'aime point à me déranger et que je m'excuse vis-à-vis de tout le monde sur mes occupations. Eh bien ! cependant, j'ai promis de l'aller voir, et je remplirai cette promesse de bien bon cœur. »

Si prudent que soit un homme, que peut-il contre la fatalité s'imposant à lui sous forme de convenances sociales, d'intérêt public, de devoir, de sympathie, d'influence maternelle, quand elle ne lui laisse le choix qu'entre passer pour grossier, ou devenir ridicule ? Le baron de Beudroit avait quitté Émile en lui faisant promettre de venir, dès le lendemain, à la Ravine, achever l'élaboration de leurs



plans. Émile avait promis. De bonne foi, pouvait-il dire : « Veuillez m'excuser, monsieur ; je crains d'aimer votre fille. » Aussi ne le dit-il point.

D'ailleurs, il faut avouer qu'il n'en avait point envie. Complice du sort, il pressentait le péril, mais fermait volontairement les yeux. Il éprouvait une joie secrète d'être ainsi contraint. Jamais il ne s'était senti si fort, si digne, si plein d'ardeur noble et généreuse. A l'ordinaire, il ne s'épanchait guère dans son entourage, par difficulté d'être compris. Si excellente que fût sa mère, elle était, comme la plupart des vieilles gens, peu disposée à s'intéresser aux choses nouvelles ; vis-à-vis de ses autres commensaux, il avait été facile au docteur Émile de se faire aimer ; mais pour se faire comprendre, il sentait tout un monde de préjugés entre sa parole et l'oreille de ses auditeurs, et cela, par une paresse trop naturelle, lui liait la langue. Du reste, il n'avait jamais si bien senti que ce jour-là tout ce qu'il avait dit au baron et à sa fille. Toutes ses réflexions précédentes amassées avaient fourni matière à cette inspiration ; mais c'était des yeux noirs de M<sup>me</sup> de Carzet, de ces beaux yeux si naïvement attachés sur lui, qu'était parti le rayon, la langue de feu qui avait ouvert ses lèvres.

Elle l'avait pris au mot à l'instant. Sa pensée à lui était devenue sur-le-champ la volonté de cette belle et généreuse créature. C'était comme un lien qui les



unissait. Hier, presque inconnus l'un à l'autre ; demain, frères, coopérateurs. Il était tout éperdu de tant de bonheur, d'un succès si grand, et mille craintes, de nouveau, l'agitèrent. Mais engagé comme il l'était, il ne voulut pas les entendre ; il les fit taire et partit le lendemain pour la Ravine, un peu plus tôt qu'il n'était convenable strictement.

On l'attendait, et il retrouva ses hôtes de la veille encore plus simples dans leur intimité. Le baron lui serra la main énergiquement ; M<sup>me</sup> de Carzet présenta la sienne au jeune homme avec la cordialité d'une amie. On reprit aussitôt la conversation au point où elle avait été laissée, et M. de Beaudroit consulta le docteur sur plusieurs lettres qu'il écrivait à Paris à l'effet de se procurer livres, planches, cartes, modèles, appareils. Il paraissait heureux comme un enfant à qui l'on vient de fournir une occupation agréable et nouvelle. Il imaginait et proposait mille moyens de mise en scène et d'évidence dans la démonstration, qui devaient rendre l'étude attrayante et merveilleuse pour son public enfant.

A ne consulter que l'ardeur des fondateurs de l'école, on eût rempli d'excellentes leçons les sept jours de la semaine. Émile se rappela le premier qu'on ne pouvait disposer que du dimanche, surtout dans cette saison d'été, où les travaux de la campagne prennent toutes les heures, de l'aube à la nuit.



« Nous avons aussi les soirées, dit M<sup>me</sup> de Carzet.

— Sans doute, madame; mais il ne faut pas oublier que le travail du jour pèse sur leurs paupières, et qu'ils doivent se lever à l'aube. En outre, pour plusieurs, la route de la Ravine au hameau peut être longue. Ne croyez pas que la misère lâche facilement ceux qu'elle possède. Chaque ordre de choses, dans le mal comme dans le bien, a ses lois combinées pour l'éterniser.

— Un seul jour par semaine est cependant trop peu, reprit-elle. Quand nous n'obtiendrions qu'une heure tous les soirs...

— Ce sera difficile.

— Qu'importe? Essayons, commençons, faisons quelque chose. Une bonne parole tient si peu de place! et une bonne parole peut féconder un esprit. Si peu que nous obtenions, ce sera un point de départ qui rendra plus faciles de nouveaux efforts.

— Vous êtes un apôtre, madame, » dit Émile.

M<sup>me</sup> de Carzet sourit.

« Je suis une femme oisive et lasse de l'être. On nous apprend à ne vivre que de sots plaisirs et seulement pour nous-mêmes. Je veux bien faire, et apprendre à ma fille à faire du bien. »

Émile partit ébloui; mais vers le milieu du chemin, il lui vint un doute. N'avait-il point affaire à ces esprits ardents, mais légers, que toute nouveauté



passionne, et dont l'enthousiasme est vite épuisé? Cette jeune femme si belle, et jusque-là si gâtée sans doute, n'allait-elle point être rebutée bien vite par la tâche qu'elle embrassait? Le baron n'était-il point de ces grands seigneurs qui aiment, par caprice, à se rendre populaires, mais ne recherchent dans une telle situation que ses bénéfices, et sont offensés de la moindre familiarité? Émile Keraudet, homme instruit et riche, avait été reçu en égal; mais il ne lui avait pas échappé que le baron traitait ses domestiques avec une bonté vraiment écrasante, et que toutes ses allures étaient fort aristocratiques. Il craignit donc une déception et rentra chez lui un peu froid.

« Il est allé rendre la visite dès le lendemain, souffla M<sup>lle</sup> Chaussat à l'oreille du capitaine. Est-ce assez plat? Il paraît que la noblesse est la société qu'il fallait à ce monsieur. Je ne l'aurais pas cru si vaniteux que cela.

— Je vous l'avais bien dit, répliqua le capitaine. Je connais les jeunes gens. Mais le baron et sa fille se moqueront de lui. Je connais les nobles. Attendez et nous verrons. »

Peu de jours après, M<sup>me</sup> de Carzet commença son enseignement en réunissant le soir, de huit à dix heures, les trois ou quatre familles les plus proches. Elle fit les premiers soirs une lecture attrayante, qu'elle accompagna d'explications. C'était un abrégé de *Robinson Crusoé*. Si vieux qu'il fût, le livre se



trouva nouveau et passionna l'auditoire. Et puis, l'aimable lectrice donna tant de détails à ce propos sur l'Angleterre, dont elle montrait la carte étalée sur le mur; elle dit tant de bonnes choses sur la vocation des enfants, qu'il faut éprouver, mais satisfaire; elle fit à ce propos tant de jolies digressions, que son public sortit fort éveillé, très-bavard, et souhaitant la soirée suivante. A cette seconde soirée, il vint de nouveaux auditeurs, la permission étant donnée d'avance. Bientôt, on afflua. Dans son désir d'être utile, M<sup>me</sup> de Carzet avait trouvé l'accent qui convenait à ces esprits simples, un peu faussés déjà cependant par le voisinage d'une grande ville et le va-et-vient des étrangers, influences sous lesquelles se développent invariablement le goût du luxe, les prétentions personnelles, et l'avidité. C'est par là seulement que la civilisation se présente d'abord aux ignorants et aux pauvres. Cette fois, on la leur présentait par le côté vraiment grand et supérieur. Elle les toucha davantage.

En quelque condition qu'il soit, l'esprit humain ne reste point stagnant sans souffrir. Ces esprits rustiques, alanguis par leur inactivité, mais heureux d'en secouer la torpeur, s'éveillaient, devant les horizons nouveaux qui leur étaient présentés, à une curiosité d'autant plus vive qu'on ne leur demandait point d'effort. Ils n'avaient qu'à ouvrir l'oreille et les yeux, chose agréable et facile. On refuse souvent



d'apprendre, mais on ne refuse pas plus de savoir qu'on ne refuse de jouir; car savoir est une des plus vives jouissances de l'homme. Tout le talent de l'instituteur consiste donc à exciter chez l'élève le goût de la science, assez pour que l'effort nécessaire à sa conquête ne soit plus que l'élan qui nous porte, à travers l'obstacle, vers l'objet de notre désir.

Le *Robinson* achevé, ce fut la biographie de Colomb, le plus merveilleux des romans et la plus touchante des histoires. Sur un énorme globe, que tous vinrent examiner tour à tour, était la route immense et aventureuse, tracée en rouge sur les flots de l'Océan, et la lecture, toujours mêlée d'explications, le fut bientôt des exclamations de l'auditoire enhardi et de questions et de réponses qui établissaient une communication complète entre la lectrice et ses élèves. Après cette heure d'émerveillement devant le monde inconnu, la seconde heure fut consacrée aux exercices de lecture, d'écriture et de calcul, dont le but et l'importance, présents dès lors aux yeux de tous, rendaient l'écolier plus ardent, la tâche plus légère. Comme il ne se trouvait là, à proprement parler, ni maîtres ni élèves, mais des gens de bonne volonté, attirés par le désir d'apprendre, ceux qui savaient lire, d'eux-mêmes, se firent moniteurs, et la mutualité la plus large s'exerça.

Enfin, le dimanche, eurent lieu les deux cours pro-



fessés par le docteur et par le baron : économie agricole, hygiène et sciences naturelles. M<sup>me</sup> de Carzet et sa femme de chambre donnaient ensuite aux jeunes filles et aux femmes une leçon de couture, pendant laquelle tout le monde disait son mot sur divers sujets, au hasard de la causerie. C'étaient, le plus souvent, des réflexions et propos sur ce qui venait d'être enseigné, des explications nouvelles, et, partant de là, mille digressions vagabondes. Ces entretiens, qu'animaient d'un côté le désir sincère d'être utile, de l'autre une ardente et naïve curiosité, étaient peut-être les leçons les plus fécondes. Ils mêlaient fraternellement, tout surpris de se comprendre, ces deux éléments sociaux, qui, dans les relations ordinaires, se côtoient et se heurtent sans se connaître, l'homme instruit et le paysan.

Ces réunions devinrent promptement la grande nouvelle du pays. Dans la vie monotone des gens de la campagne, remplie seulement de soins matériels et de commérages, toute nouveauté fait grand bruit. Que des barons se fissent maîtres d'école, déjà, c'était bien assez pour ébahir ; mais quand il se rapporta que cet *escholage* parlait de choses vraies, utiles *au monde* (1), et *plaisantes* (2) comme pas un conte, on accourut de loin pour voir. Quelques ex-

(1) Aux gens.

(2) Qui plaisent, et non pas risibles, comme l'usage a fait prévaloir par corruption.



périences de physique mirent le comble à l'enthousiasme. L'auditoire augmenta sans cesse, et la plupart des curieux devinrent écoliers assidus.

La réputation de richesse et de bienfaisance que déjà possédaient M. de Beaudroit et sa fille écarta d'ailleurs de leur entreprise ces difficultés, cet esprit hostile, ces étonnements railleurs, qui eussent constitué le fruit le plus immédiat et le plus sûr d'une tentative de ce genre faite par des initiateurs obscurs et pauvres. Il est nécessaire aussi de mentionner ce détail que M. de Beaudroit, plein de magnificence nobiliaire à côté de sa démocratie, imagina d'offrir chaque soir un réveillon, composé de pâtés, de gâteaux et de vin blanc. Les satisfactions de l'estomac ainsi jointes à celles de l'esprit, et créant cette harmonie de forces qui produit l'expansion et la joie, le rendez-vous scolaire devint une véritable fête, au retour de laquelle, sur tout le parcours des groupes, des chants joyeux réveillaient les échos endormis des coteaux et des ravins. Si les saveurs du souper accrurent les attraites de l'étude, la chose se peut soutenir. Mais, en dehors de telles considérations, il eût fallu voir, pendant la lecture, l'extrême attention de tous ces visages, vieux ou jeunes, mûrs ou enfantins, et les impressions qui passaient, comme des ombres ou des clartés à la surface d'une eau profonde, sur ces physionomies naïves ; et, à tel moment, le feu des regards, l'épanouis-



sement des sourires, l'éclat de rire qui, gagnant de proche en proche, courait tout autour du cercle, ou le murmure et les soupirs de poitrines oppressées, tantôt par le ressentiment ou par la pitié, tantôt par l'admiration.

« J'ai commencé par devoir et je continue avec passion, disait à Émile M<sup>me</sup> de Carzet. Toutes les émotions que je suscite chez ce public aux impressions neuves me reviennent plus saisissantes, et il n'est point de grand artiste qui pût me faire sentir l'art, la nature et la vie humaine aussi bien que le font ces écoliers naïfs. Que nous sommes fous de calomnier le peuple, parce que, relégué dans les bas fonds de la vie matérielle, il paraît, au premier abord, grossier, vulgaire, égoïste ! Que peut-on demander à celui qui n'a rien reçu ? Parqué dans les ténèbres, où aurait-il allumé son flambeau ? Mais quand je le vois, aux paroles que je lui transmets, s'éveiller aux idées grandes, aux sentiments généreux, s'émerveiller, palpiter, grandir, il me semble à moi que je fais œuvre divine, j'éprouve les saisissements et les joies d'un Prométhée, et sens un transport plein de confusion à porter ainsi le feu sacré dans mes faibles mains »

Émile pensa qu'un intermédiaire plus céleste ne pouvait être choisi ; mais il n'osa le dire. Il respectait trop M<sup>me</sup> de Carzet pour la louer, et plus il vivait près d'elle, plus son estime devenait profond



pour ce caractère doux, sincère et réfléchi, que dominait par-dessus tout la recherche ardente, un peu timorée, du devoir. Émile, qui lui cherchait un défaut, tout incapable qu'il fût de le trouver, avait pressenti pourtant par instants une exaltation portée un peu loin peut-être, une ardeur de dévouement pour le dévouement lui-même, qui pouvait errer et tomber dans le romanesque. Mais il ne l'en trouvait que plus divine. Calme auprès d'elle, à force de respect, Émile s'était rassuré. Chaste, bonne et pure, elle ne devait en effet tout d'abord inspirer qu'un amour pieux et fraternel. A peine si le jeune homme osait fixer un regard sur elle; mais il n'avait qu'elle dans la pensée, et c'était par un violent effort qu'il s'abstenait de se rendre à la Ravine plus de deux fois par semaine, sans compter le dimanche, où il y dînait, après les cours achevés.

Cette intimité, qui déjà excitait au plus haut point les soupçons de M<sup>lle</sup> Chaussat, comment le jeune docteur, d'abord si prudent, n'en était-il pas effrayé? Il y a dans tout sentiment vrai une expansion telle qu'elle isole comme une atmosphère du reste du monde celui qui l'éprouve, et ferme l'accès aux aperceptions extérieures. C'est pourquoi les spectateurs désintéressés, dont la vue n'est obscurcie par aucun nuage, comprennent toujours ces naïfs secrets avant ceux qui les renferment.

Au milieu de leurs préoccupations scolaires et



bienfaisantes, l'intimité d'Émile Keraudet et de la jeune veuve fit d'immenses progrès. Afin d'établir entre eux l'entente nécessaire à leur œuvre, ne fallait-il pas s'interroger, se répondre, révéler ses idées, confier ses sentiments, joie profonde, quand de telles investigations n'amènent guère que des rencontres. Il fallut même correspondre, et nous devons avouer que le but fut quelquefois négligé pour les moyens, que le détail dépassa l'ensemble, et que, si l'entente et l'accord sont nécessaires à des coopérateurs, on joignit à ce nécessaire une étonnante richesse de superflu.

Peut-être, à les voir, le jeune homme et la jeune femme, s'égarer avec tant d'attrait dans les doux sentiers de la causerie intime, un sceptique, négateur de tout sentiment désintéressé, les eût-il accusés de ne chercher dans leurs projets bienfaisants qu'un prétexte à d'amoureux entretiens.

Il n'en était point ainsi dans leur pensée, et si les instincts de l'amour et de la jeunesse avaient pris part à l'inspiration de leur dessein, ce n'avait été qu'à voix basse, et si discrètement qu'ils n'avaient point été entendus. Mais d'eux-mêmes, en toutes choses, ces instincts éternels viennent mettre la main à tout ce que crée la raison humaine. Celle-ci, oubliant toujours de combien d'éléments multiples se compose la vie, coule silencieusement en bronze, ou sculpte de marbre sa création; mais à cette forme



immobile et roide les génies de la nature ajoutent chairs, couleurs, parfums, magnétisme, poésies, ciel bleu, fleurettes et gazon, larmes et sourires, tout ce que le grand forgeron sut mettre sur le bouclier d'Achille et tout ce que déposèrent les Grâces dans la ceinture de Vénus. C'était par une magie semblable qu'Émile et M<sup>me</sup> de Carzet, sans trop le vouloir, brodaient d'émotions secrètes, de furtifs bonheurs, d'éblouissements et de charmes leur philosophie. Si les extatiques d'autrefois, les amants farouches du pur idéal céleste s'y trompèrent, combien n'était-ce pas plus facile à ces deux jeunes gens, qui prétendaient simplement réaliser un peu de cet idéal sur la terre ? Dans cette entreprise naturelle et juste, l'amour était auxiliaire, non point ennemi. Aussi ne s'en défièrent-ils pas. Émile seul, doué de plus d'expérience, y engagea sans doute un peu de sa bonne foi ; mais quant à M<sup>me</sup> de Carzet, fièrement et chastement imprudente, elle s'embellissait chaque jour de rayonnements et de sourires, sans savoir pourquoi.

Émile, jeune comme elle, plus instruit que le baron, plus décidé dans ses jugements, lui devint bientôt un compagnon presque indispensable, et elle s'habitua à le consulter en tout. M<sup>me</sup> de Carzet, malgré l'énergie qu'elle déployait lorsqu'elle était sûre de bien agir, avait, lorsqu'il s'agissait de former ses décisions, les mille inquiétudes qui agitent les consciences délicates et timorées. Aussi languis-



sante dans la rêverie que vive dans l'action, il y avait en elle de ces contrastes qui frappent l'imagination des hommes et les ravissent. Souvent un peu triste, abattue, elle était bien alors, que cela tînt à sa nature ou à la lassitude d'épreuves déjà souffertes, cette femme que rêvent la plupart des hommes, lierre par la grâce et par le besoin d'appui. Cependant, Émile était encore vis-à-vis d'elle dans cette période où l'amour se nourrit et se satisfait d'admiration. Heureux de la confiance qu'elle lui témoignait, de ses attentions affectueuses, il lui eût semblé trop audacieux de prétendre lui-même inspirer de l'amour, de l'enthousiasme à une créature si charmante et si supérieure. Même, de la part d'un autre, de telles visées lui eussent paru dignes des plus grands châtiments et des plus écrasants mépris. Et si tout au fond de son âme couvait à cet égard une indulgence latente en faveur d'un seul audacieux, il ne voulait point encore se l'avouer à lui-même. Aussi jouissait-il, en retour, de la béatitude promise aux humbles par l'Évangile, et naturellement acquise à ceux qui désirent peu.

Cependant, il y avait un moment où cette béatitude se changeait en angoisse, où la conscience élevait sa voix plus clairement, où la réalité, de ses angles, perçait le rêve, c'est quand, partant pour la Ravine, ou au retour, Émile Keraudet passait entre les fenêtres du capitaine et de M<sup>lle</sup> Chaus-



sat. Un bain d'eau glacée lui eût fait éprouver une sensation analogue. C'est qu'il était sûr d'être toujours assailli par quelques propos de ce genre :

« Comme vous sortez de bonne heure, et comme vous rentrez tard à présent ! monsieur Keraudet. On ne vous voit plus que de ce côté. J'ai cru d'abord qu'il y avait une épidémie ; mais il paraît que c'est vous qui inspirez les bonnes œuvres de la belle Parisienne. Hé ! dites-moi donc... »

Cette phrase, que rendait traînante la voix de M<sup>lle</sup> Chaussat, n'avait d'autre but que de retenir le docteur, qui venait de saluer déjà pour la seconde fois et voulait continuer son chemin.

« Dites-moi donc, est-ce qu'elle ne ferait pas mieux de fonder un hôpital ? Les pauvres, mon cher monsieur, ça a surtout besoin d'être soignés dans ses maladies. On ne les soulage point en leur apprenant à lire, et ils s'en passent bien facilement.

— Sans aucun doute, dit M. Montchablond, l'instruction ce n'est que de l'agrément, et ce qu'il faut à ces gens-là c'est le nécessaire. On peut même dire que rien n'est plus dangereux pour le peuple que l'instruction. Elle corrompt ses mœurs, le rend sot et vaniteux. Un soldat n'a pas besoin d'en savoir aussi long que son colonel, et ce qu'on peut faire de mieux c'est de laisser chacun à sa classe et à son état.

— Ces observations, répondit le docteur, me sem-



blent profondes ; j'en ferai part certainement à M<sup>me</sup> de Carzet. »

Et, saluant une troisième fois, il s'enfuit.

« Hum ! grommela le capitaine, est-ce qu'il entend se moquer de nous ? observations profondes ! Certainement. Ces jeunes gens croient toujours avoir tout inventé !

— Hé ! hé ! capitaine, ce ne serait pas une sotte invention que d'épouser la belle veuve.

— Allons donc ! une femme titrée ! elle ne voudrait pas descendre jusqu'à lui. S'en amuser, je ne dis pas, ou même... hum !... On en dit tant de ces femmes-là !

— Capitaine, vous êtes toujours fort méchant. Il ne faut pas accueillir les mauvaises pensées. Je ne dis pas que M<sup>me</sup> de Carzet ne fasse pas preuve d'une certaine légèreté en recevant presque tous les jours ce jeune homme ; mais il vaut mieux croire le bien que le mal. Je dis seulement que les de Beaudroit agissent de la façon la plus inconvenante au sujet de l'observation du saint jour. On passerait encore les leçons de lecture et d'écriture ; mais coudre le dimanche ! se peut-il voir rien de plus irréligieux ? C'est un grave péché contre les commandements de la sainte Église , et cela suffirait à donner une bien mauvaise opinion des principes de cette jeune femme.

— Quant à moi, je ne connais que la canonnade, et



fort peu le droit canon, répliqua le capitaine avec un gros rire; mais mon opinion est que pour se faire ainsi maître d'école, il faut que ces barons aient la tête fêlée. Qui est-ce qui a jamais vu pareille chose? Et du moment que cela ne se fait pas, pourquoi le font-ils? Je me défie des gens qui agissent différemment que les autres, mademoiselle Chaussat; cela dérange toujours quelque chose, et ces brouillons-là devraient être bannis de tout bon gouvernement. »



## III

Les deux honorables personnes dont nous venons de surprendre l'entretien étaient des représentants de l'opinion trop fidèles pour que leur avis ne fût pas partagé par tous les bourgeois de la petite ville, et même par cette partie saine du populaire qui s'inspirait de leurs jugements. Déjà, bien que les visites faites par le baron et sa fille eussent rempli d'aise ceux qui les avaient reçues, et eussent alimenté leurs conversations pour plus de quinze jours, on avait cependant à cet égard beaucoup glosé, les uns trouvant que les choix avaient été trop larges, et les autres trop restreints. Cependant, on s'était hâté de rendre ces visites et de pénétrer dans l'intérieur des nobles Parisiens. Malheureusement on n'avait guère trouvé à la Ravine d'autre luxe que celui des bois et des prairies. La maison elle-même, propre, agréable et jolie, n'avait que des meubles simples et déjà vieux, qui étaient bien au-dessous de l'ameublement de M<sup>me</sup> une telle, et même de telle autre, qui se piquaient d'élégance et avaient



accepté la noble tâche de maintenir Savenay au niveau de la civilisation.

On était donc revenu désappointé, et les bruits les plus défavorables au crédit du baron circulèrent. Sans ses libéralités envers les pauvres, il eût passé pour un homme ruiné, venu à la campagne dans un but d'économie. Au moins, y eut-il diminution notable du respect et de l'intérêt que leur présence avait excités. Mais ce fut bien autre chose quand on apprit l'ouverture de l'école. On n'y pouvait croire. Cela parut du plus mauvais goût et de la plus plate excentricité. On tournait tout autour sans y rien comprendre. En effet, mettre des idées dans sa vie, cela paraît aussi peu naturel dans le monde que peu vraisemblable dans les romans, aux yeux des mêmes juges. Il eût pris fantaisie au baron d'établir des courses, de donner une fête champêtre, de couronner des rosières; M<sup>me</sup> de Carzet eût balayé d'une queue de plusieurs mètres de soie les rues de la petite ville; elle eût paru en bottes, en jupes courtes et dans ces costumes ébouriffants qu'on portait sur les plages voisines, les critiques eussent été bénignes; car ce sont là des excentricités de gens riches et distingués; mais ouvrir une école, c'était du dernier vulgaire, cela ne ressemblait à rien. Cela *ne se faisait pas*. Aussi les noms des propriétaires de la Ravine furent-ils désormais prononcés avec une moue de mépris. Enfin, l'inconvenance de tenir



classe le dimanche et de faire manquer vêpres aux écoliers ajouta de pieux motifs au blâme général. Il y eut au prône de foudroyantes allusions, et les clameurs devinrent telles que l'autorité pria M. de Beaudroit de se mettre en règle. M. de Beaudroit n'eut pas de peine à obtenir du ministère une lettre aimable d'autorisation. Quant à M<sup>me</sup> de Carzet, assez naïve pour s'étonner de pareils obstacles, elle demandait comment il se pouvait faire qu'on voulût s'opposer au bien.

Du reste, dans son orgueil de Parisienne, l'opinion de la petite ville lui importait peu, et elle se félicitait naïvement de ne recevoir d'autres visites assidues que celles du docteur. Il y a encore beaucoup d'habitants des grandes villes qui s'imaginent qu'à la campagne tout est permis. C'est exactement le contraire. Loin d'outrer l'indépendance de ses allures, il est nécessaire de les restreindre, si l'on ne se soucie de livrer en pâture à l'oisiveté morale et intellectuelle des indigènes sa personne et sa réputation.

Quant au docteur Émile, qui savait la vérité sur ce point, il se promettait chaque jour de rendre plus rares ses visites à la Ravine; mais c'était toujours dans un avenir prochain que cette réforme devait avoir lieu; en attendant, il y avait encore tant de choses à élucider, à combiner, à établir en commun, que ce n'était vraiment pas sa faute. Il éprouvait



aussi un plaisir extrême à assister le soir aux lectures faites par M<sup>me</sup> de Carzet, et bien souvent, parti sous prétexte d'aller visiter ses champs, il se rapprochait insensiblement de la Ravine et se rendait à l'école, entrant doucement et se glissant dans la foule. Il était si heureux de la voir et de l'entendre quand, faisant passer dans les inflexions de sa voix toutes les impressions de son âme, elle les communiquait à son auditoire ! quand, s'interrompant afin d'expliquer un passage, ou de provoquer les épanchements et les questions, elle promenait ses grands yeux sur cette foule attentive, devinait par les physionomies les pensées, illuminait l'idée par un mot heureux et faisait de tous ces fronts jaillir l'étincelle !

Un soir qu'il venait d'entrer et de se placer au fond de la salle, en face d'elle, leurs yeux se rencontrèrent. La voix de la jeune femme s'altéra tout à coup ; une rougeur colora son visage, et pendant le reste de la leçon elle montra de l'embarras. Émile se retirait, la classe achevée, quand il entendit derrière lui ce pas léger et ce doux bruissement de robe qu'il connaissait bien. Une petite main enlaça le bras du jeune homme, et il se sentit tout enveloppé du parfum qu'elle mettait dans sa chevelure et de l'atmosphère chaste et enivrante dont elle marchait entourée.

« Monsieur, lui dit-elle d'un ton demi-plaisant



et demi-confus, je ne veux plus vous avoir à mes lectures. Vous m'intimidez.

— Quoi ! est-il possible ? » répondit-il ; et vraiment, éperdu comme il l'était, il ne pouvait se croire tant de pouvoir.

« Oui, reprit-elle, je ne sais pourquoi, mais cela est ainsi. Au commencement, j'étais toute à mes écoliers et ne m'inquiétais pas si vous étiez là. Mais à présent, mon Dieu, serait-ce donc que mon zèle s'affaisse ? Enfin, monsieur votre présence me trouble ; je me sens devant un juge redoutable et n'ose plus dire les naïvetés qui vont à mon auditoire. Ma pensée n'est plus avec eux, mais avec vous. Vous rompez le fil électrique qui m'unit à mon public. Vous le voyez, vous êtes un agent de désordre, et vous méritez bien votre bannissement. »

Déjà, ce calme charmant où se berçait Émile et où les impressions de l'amour se confondaient avec celles de l'amitié n'existait plus. Il se sentait étreint des pieds à la tête par quelque chose d'immense qui venait de fondre sur lui. Son cœur vibrait sous la voix de M<sup>me</sup> de Carzet comme un clavier sous la main d'un maître ; ce bras de la jeune femme posé sur le sien lui ôtait la respiration, et les idées les plus contraires ébranlaient son cerveau, comme des coups de vent une voile. Un instant il osa se croire aimé, devant cet aveu naïf d'un trouble qu'elle ne s'expliquait pas à elle-même. Il osa bien plus : il



l'accusa de coquetterie ; car pouvait-elle, à vingt-cinq ans, si belle, être si naïve et avoir conservé au milieu des hommages du monde un tel charme d'innocence ? Ou bien aimait-elle donc pour la première fois ? Non, un bonheur si grand était impossible ! Et cependant il n'en sentait pas moins qu'il lui était nécessaire, qu'il le lui fallait à tout prix.

Ils s'étaient arrêtés, au bout du corridor, sur le perron qui, du côté du jardin, forme la première marche des terrasses étagées, comme autant de grands escaliers, du seuil de la maison au fond du ravin. Un beau clair de lune, baignant de sa lueur tout le paysage, éclairait le visage de la jeune femme, où se montrait encore, sous les sourires, la pudeur de son embarras. Elle tournait vers lui la tête, étonnée de son silence.

« Comment pouvez-vous avoir peur de moi ? balbutia-t-il d'une voix altérée.

— Je ne sais, répondit M<sup>me</sup> de Carzet, rêveuse, en roulant autour de ses jolis doigts les vrilles d'une clématite. Je redoute votre critique, apparemment.

— Ah ! c'est trop injuste ! » reprit-il en mettant dans son accent tout le sentiment de l'injustice qui lui était faite, mais sans protester plus éloquemment ; car en ce moment il n'avait plus d'esprit du tout le docteur Émile.

« Ainsi donc, monsieur, vous ne viendrez pas demain.



— Vous me défendez de revenir ?

— Pendant la lecture seulement.

— Ah ! savez-vous combien cette défense est cruelle ? s'écria-t-il. Une heure pendant laquelle je pourrais vous voir et vous entendre ! Ah ! je vous en supplie, ne me la refusez pas ! »

Il la vit rougir, hésiter ; un flot de passion le souleva, et, saisissant la main de la jeune femme, il y appliqua fortement ses lèvres. Un silence, plein de stupeur des deux côtés, suivit cette action ; puis M<sup>me</sup> de Carzet retira vivement sa main, en laissant échapper une exclamation si vive, si stridente, qu'on eût dit un cri de terreur. Émile, autant que sa propre émotion le lui permit, la vit tremblante. En ce moment, le baron parut au bout d'une allée ; la jeune femme descendit vivement les marches et courut à lui. Émile bientôt les rejoignit. La conversation fut un peu traînante ; le baron presque seul en faisant les frais, et tout en causant il observait tour à tour d'un regard perçant ses deux interlocuteurs, dont la préoccupation était mal dissimulée. Au bout de quelques instants, M<sup>me</sup> de Carzet se retira ; bientôt après, le jeune docteur voulut prendre congé de son hôte : mais le baron, fort en train de causer, l'accompagna jusqu'au bout de l'allée des bois.

« Combien je vous remercie, lui dit-il, de l'œuvre excellente que vous nous avez suggérée ! A mon



âge, quand l'âme ne s'est pas animalisée par le bien-être et par l'égoïsme, il reste si peu de croyances vivantes, et même d'affections, qu'on est trop heureux de trouver une occupation qui satisfasse à la fois nos besoins d'activité, notre conscience et notre raison. Se replier sur soi-même est s'affaïsser; ne plus vivre que de soi, c'est épuiser lentement ses forces. Je ne me sens point près de mourir; on naissait vigoureux de mon temps, et je suis capable d'en avoir pour vingt ans encore et de mourir en pleine activité, surtout si je puis fonder quelque chose; car agir entretient la vie. Mais s'occuper uniquement pour passer le temps, quel leurre et quelle misère! Tour à tour je me suis fait mélomane, peintre et collectionneur, mais par désœuvrement et sans passion; aussi ma distraction me pesait-elle comme une tâche.

« Il faut vous l'avouer, j'ai pris en dégoût la société actuelle. Elle manque d'élévation, d'énergie; sous ses dehors hypocrites, il n'y a rien que poursuite de la richesse à tout prix, et sensualité. Otez des questions publiques la foi, la passion, la lutte des idées, il ne reste plus que prétentions personnelles et vaniteuses, insipide et plat tournoi. Par suite, les dehors même deviennent bas, vulgaires. La rue et l'atelier envahissent les salons; c'est de la démocratie comme je ne l'aime point. Je souffrais trop en outre à voir mon fils, le continuateur de ma



race, l'héritier de mon nom, sombrer dans ce naufrage de tous les orgueils, de toutes les noblesses. En fuyant Paris, je ne m'abusais point et m'attendais à trouver ici l'ennui. L'aumône, il y a longtemps que je la tiens pour un plaisir stérile, souvent amer.

« Mais nous voici, Dieu merci, ou plutôt merci à vous, à la tête d'une œuvre féconde, pleine d'avenir. J'ai besoin d'avenir, docteur, comme un enfant, tout vieux que je suis; il m'en faut bien plus, même. Car l'avenir, les enfants le portent en eux; ils en sont pétris; tandis qu'il nous faut, vieillards, le trouver en dehors de nous.

— Je suis bien heureux, dit Émile, de vous avoir présenté cette idée qui passionne également M<sup>me</sup> de Carzet.

— Oh! ma fille est une de ces natures d'élite qui ne se plaisent qu'aux choses généreuses. Elle vit dans la préoccupation du devoir, comme d'autres dans celle du plaisir ou de l'intérêt. Je ne crains en elle que l'excès à cet égard. Mais elle aussi avait besoin d'une fonction à remplir, d'un intérêt dans la vie. Une veuve de vingt-cinq ans a beau adorer sa fille, et même son vieux père, il y a encore en elle des réservoirs d'amour qui débordent. Que mon fils n'a-t-il un peu du caractère d'Antoinette!... Mais nos mœurs perdent les hommes. . en écrasant les femmes. Faisons de l'éducation, monsieur Keraudet; il en est vraiment besoin. »



Émile, en admirant ce vieillard si jeune encore, lui reconnaissait amplement le droit de gémir sur la décadence du temps présent. Il y a certainement des époques de génération plus ou moins favorables dans la race humaine. M. de Beaudroit était de ces hommes qui firent l'histoire de 1830, ses luttes, ses batailles, ses élans, ses fugues, ses rénovations, et dont il reste parmi nous maints types vigoureux. Arrivés en ce monde pendant les premières années de ce siècle, quand la grande République venait de mourir égorgée et que l'Empire n'avait pas encore énervé les âmes, ils naquirent imprégnés des protestations paternelles, de regrets sublimes et d'espoirs confus. Aussi cherchèrent-ils dans l'idée leur route, et leur vie dans la passion.

Sans avoir tout à fait quitté les rangs de sa caste, M. de Beaudroit avait conclu avec la liberté de fréquentes alliances, et dans tout ce mouvement et dans toutes ces luttes, au milieu de ces spectacles, il était devenu penseur. Sa taille droite et haute, son front large, son œil perçant, marquaient l'énergie et la santé. Son sourire avait un grand charme. Il adorait la discussion, l'échange des idées, entrant en campagne à tout propos, un peu subtil parfois, toujours sincère.

Ses opinions n'étaient bien conformes à aucun programme et ne résultaient que de l'application de son sens moral et de son esprit à l'examen des faits



et des idées. Cependant il tenait beaucoup à passer pour démocrate, et, dans ce désir, il lui arrivait souvent d'exagérer un peu en paroles ses convictions. Sommé de passer de la théorie à l'acte, s'il croyait juste d'agir, il n'hésitait point; mais il fallait peut-être qu'il en fût sommé. Sa raison marchait en avant de lui.

Tout démocrate que se disait le baron, il n'en était pas moins gentilhomme des pieds à la tête, dans ses habitudes, ses manières, ses goûts. Il faisait fi des titres, mais ne pouvait supporter qu'en lui parlant on oubliât le sien; entre ses serviteurs et lui, bien qu'il fût bon, facile, généreux, la distance était marquée par quelque chose d'infranchissable, qui n'est précisément ni la froideur, ni le mépris, qui n'exclut pas la bonté, mais ne laisse pas plus de place à l'humaine fraternité que l'enfer n'en laissait à l'espérance. En somme, tout en professant l'égalité, pour respirer à l'aise il avait besoin de cette atmosphère de respect et de déférence pour sa personne, dans laquelle il avait toujours vécu. Toute familiarité de la part des gens du peuple lui était insupportable, et quant à eux, sa cordialité les glaçait. — Toutes ces contradictions, ce n'était pas sans crainte qu'Émile les avait constatées.

Pour lui, du moins, il se voyait traité complètement en égal, et sentait bien que le baron n'était pas homme à ne pas placer au-dessus de tout l'intelli-



gence. Il ne quittait jamais Émile sans l'engager à revenir, et la chaude étreinte de sa large main ajoutait à ses paroles une éloquence tout intime. Seulement, cela pouvait-il aller plus loin que des relations d'amitié?

Resté seul, ce ne fut dans l'esprit d'Émile qu'ardentes questions se posant toutes à la fois. Il s'était trahi vis-à-vis de M<sup>me</sup> de Carzet, et comment devait-il interpréter sa retraite, cette sorte d'effroi qu'elle avait montré?

De toutes les forces de sa mémoire et de sa pensée, il rappelait la scène, en scrutait toutes les expressions, et inclinait à l'explication la moins favorable.

Mais aussi pourquoi avait-il osé s'approcher, l'imprudent, de cette adorable femme? Comment osait-il espérer son amour? Comment pouvait-il songer, cet humble docteur de campagne, à se faire accepter pour gendre par un gentilhomme, démocrate d'esprit, il est vrai, mais non d'habitudes? Ah! son imprudence avait été grande en n'obéissant pas aux premières impressions qui l'avaient averti de fuir le danger! Il avait cédé à l'attraction si puissante qui l'entraînait dans ce cercle, et maintenant il n'en sortirait plus que broyé, le cœur en lambeaux.

Et pourrait-il même en sortir? A l'idée de la quitter, toute sa volonté se révoltait; il eût préféré mourir. Plus il se cherchait lui-même en faisant appel à son courage, à sa fierté, plus il se sentait possédé



par elle. Il ne s'appartenait plus et ressentait les sensations d'un homme qui se voit, à son réveil, entouré de liens.

Émile passa trois jours à se dire qu'il ne devait plus retourner à la Ravine ; mais au bout de ce temps il en reprit le chemin. L'accueil du baron fut aussi affectueux qu'à l'ordinaire ; mais M<sup>me</sup> de Carzet rougit à sa vue et se montra manifestement plus froide. Le pauvre Émile fut aussi lâche que tout autre amant : il se fit humble, petit, inaperçu, muet. Comment se défier de si peu de prétentions ? La jeune veuve redevint plus libre et plus gaie. Mais à mesure, la colère grondait au cœur du jeune homme, car il y avait là une contradiction monstrueuse, épouvantable : cette femme ne consentait à être adorable et bonne qu'à condition de ne pas être adorée. Une telle conduite n'était-elle pas la condamnation des désirs d'Émile ? Quelle autre réponse pouvait il attendre, puisqu'on s'effrayait de son amour ?

Au bout de quelque temps la scène du perron parut oubliée et la confiance rétablie entre eux. Quelquefois, lorsque M<sup>me</sup> de Carzet avait ou croyait avoir besoin d'explication, ils préparaient ensemble la lecture du soir. Elle avait une manière de comprendre qui vivifiait tout et ravissait Émile. Elle était de ces commentateurs dont la riche imagination prête mille intentions et ajoute mille beautés à



l'œuvre dont ils s'occupent, et les idées émises par le jeune docteur étaient saisies par elle de telle sorte, qu'il les retrouvait avec surprise plus fécondes et plus larges que d'abord il n'avait pensé.

Malgré ces bonheurs, l'existence d'Émile devint, intérieurement, la plus tourmentée qu'on pût rêver. Il espéra et désespéra vingt fois le jour. Toutes ses pensées, toute sa vie se concentra dans une interrogation ardente. Il n'avait l'esprit occupé qu'à tirer induction des paroles, des gestes d'Antoinette ou de son père, des détails les plus insignifiants. Son âme devint comme un champ de joutes où le doute et la foi, l'ivresse et le désespoir se livraient de continuels assauts. Sa santé s'altéra, son humeur s'aigrit. Il perdit toute sa verve, et l'expression autrefois douce et sereine de ses traits fit place à une sombre mélancolie. Chez lui, il négligeait ses travaux, se livrait à de soudaines colères; ses serviteurs ne le reconnaissaient plus.

Depuis longtemps la bonne M<sup>me</sup> Keraudet avait deviné le secret de son fils. Elle le lui fit confesser et l'encouragea. Pour elle, dans son amour et dans son orgueil de mère, elle ne partageait point les craintes d'Émile, et il lui paraissait impossible que M<sup>me</sup> de Carzet se refusât à l'aimer.

« Je les ai bien jugés, disait-elle; ce sont de bonnes gens et des gens d'esprit. Sois seulement patient, aimable et persévérant, et tout ira bien. »



Ce fut elle qui l'empêcha de rendre ses visites trop fréquentes, lorsqu'il s'y laissait aller sous l'influence d'une intimité nouvelle.

« Car, dit-elle, tu les engages ainsi vis-à-vis du monde, et ton devoir en ce cas serait de te déclarer. Mais il ne faut rien brusquer et attendre qu'on t'aime davantage. Un second mariage est toujours plus difficile qu'un premier, et l'on y réfléchit beaucoup, surtout lorsqu'il y a un enfant. Heureusement on n'a pas de raison de se défier de toi, et l'on t'aimera. »

Mais la passion n'admet pas d'atermoiements et d'hésitations. Oui ou non, tout ou rien, sont les seuls termes qu'elle comprenne. Elle a quelque chose de l'infini, car la notion du temps n'existe pas pour elle; de l'absolu, car elle n'admet pas les restrictions. Au bout de trois mois, il semblait à Émile qu'il aimait depuis des années, tant la multiplicité des sensations étendait pour lui la durée des jours; il se sentait prêt à tout pour elle, et dans ses élans d'amour le monde étroit des attentes, des réserves, des demi-mesures, disparaissait à ses yeux.

Plus M<sup>me</sup> de Carzet devenait calme et sereine, plus il devenait irrité. A la voir occupée de sa classe, de ses études, des excursions de botaniste qu'elle faisait avec sa fille, même à l'affectueuse douceur de son accueil, il l'accusait d'insensibilité, de mollesse de cœur, d'indifférence. Et quand il la voyait, eni-



vrée de la vie nouvelle qu'elle menait au sein de cette belle nature, au milieu d'occupations fécondes et fortifiantes, rayonner et sourire, il se sentait furieux ; car alors elle semblait vraiment ne pas se douter qu'il y eût au monde, pour quelqu'un de ses amis, le moindre prétexte de ne pas se trouver tout à fait heureux.

Que lui-même fût pour quelque chose dans le bonheur de la jeune femme, il ne s'avisa pas d'y songer. Il avait déjà passé l'ère des émotions douces. Une plaisanterie lui semblait odieuse, et quand M<sup>me</sup> de Carzet l'accusait quelquefois de devenir rêveur comme un savant, il était indigné d'une aussi scandaleuse méprise. Parfois, il eût volontiers licencié l'école pour voir si, à force d'isolement, d'ennui peut-être, M<sup>me</sup> de Carzet daignerait s'apercevoir qu'il y avait sur terre un autre amour que celui des ignorants et des pauvres, et à ses pieds, dans le cœur d'un homme, tout un monde nouveau d'émotions ardentes. Il aimait enfin avec toute la fougue d'égoïsme que mettent généralement les hommes dans l'amour, et semblait n'avoir vécu si tranquille pendant trois années que pour fournir à cette passion des forces plus vives.

Suivant ce qui s'était passé dans la journée, sur un mot, sur un regard, parfois il partait le cœur plein, nageant dans l'harmonie des forces et des poésies universelles, grand à toucher le ciel du front,



à remplir la voûte céleste de son regard et de sa pensée ; — tantôt il se traînait sans force, découragé, fou, maudissant la vie, invoquant la mort.

Malgré les conseils de sa mère, Émile se dit enfin qu'il devait connaître son sort ; qu'un tel état ne pouvait être supporté longtemps sans aboutir au dérangement de l'esprit ou de la santé ; que M<sup>me</sup> de Carzet l'aimait ou ne l'aimait pas, et que la plus simple prudence lui ordonnait de le savoir au plus tôt.

Il s'animait dans cette résolution, un jour, tout en descendant le coteau avec M<sup>me</sup> de Carzet et Marthe ; mais si, lorsqu'il était seul, il se promettait facilement le courage d'une explication avec la jeune veuve, en sa présence il trouvait toujours mille motifs d'attendre encore. Ce jour-là, Marthe le gênait.

C'était de l'ingratitude. Le moyen généralement employé pour faire entendre aux mères qu'on est leur esclave est de se faire celui de leurs enfants. Émile n'avait point manqué à la tradition, et Marthe n'avait point manqué d'accepter son rôle, qu'elle remplissait à merveille ; car, tout en abusant de sa proie, comme il était juste, elle favorisait à chaque instant le rapprochement de sa mère et de son ami, et les forçait à ces familiarités auxquelles l'enfant communique de son innocence. Elle allait de l'un à l'autre, doux trait d'union, colombe messa-



gère des baisers qu'Émile reprenait sur son front et de mille tendresses inavouées.

Marthe, ce jour-là, semblait plus préoccupée qu'à l'ordinaire d'user de son pouvoir ; elle avait refusé de marcher, et, portée dans les bras d'Émile, elle demandait sans cesse telle ou telle chose, et particulièrement, car la lune ne brillait pas, tout ce qui se trouvait à la pointe des arbres, ou en d'autres lieux inaccessibles. Sa mère la grondait. Émile l'excusait et persistait à garder son léger fardeau ; car lorsqu'il tenait l'enfant dans ses bras il se sentait plus près du cœur de la jeune mère.

Ils étaient descendus jusqu'au fond du ravin et marchaient le long du ruisseau, dans les prairies encaissées entre les coteaux boisés. La lumière et l'ombre, dans cette profondeur, offraient d'admirables contrastes ; les reliefs enluminés éclataient au bord des plis sombres ; tout le haut des bois étincelait de soleil, et le ciel, s'allongeant au-dessus de leurs têtes en bande azurée, semée de nuages blancs et fauves, paraissait plus haut.

« Oh ! mon ami, vois ces jolies fleurs là-bas. Je les veux ! »

— Cela ne se peut pas, dit M<sup>me</sup> de Carzet. Il faudrait retourner au pont et faire beaucoup de chemin.

— C'est égal, reprit l'enfant, je les veux ! je les veux ! »



Et elle tendait les bras. Émile mesura du regard la longueur et les sinuosités de la prairie, derrière lui.

« Monsieur Keraudet, puisque ma fille dit : je veux, je dirai : je ne veux pas, reprit M<sup>me</sup> de Carzet, qui, pour plus d'autorité, posa le bout de ses doigts roses sur le bras d'Émile. Vous obéissez beaucoup trop à cette enfant.

— Alors, dites-moi de vous obéir à vous, à vous seule, et donnez-moi beaucoup d'ordres, dit-il d'un accent qui fit monter au front de la jeune femme une vive rougeur.

— Je ne saurais m'arroger de tels droits, » répondit-elle ensuite, en donnant à sa voix d'autant plus de froideur que son visage accusait plus d'émotion.

Émile recula de quelques pas, prit son élan et franchit d'un bond le ruisseau, assez large en cet endroit pour qu'il y eût quelque péril à ce tour de force. Il n'avait pas encore touché terre qu'un cri perçant, poussé par M<sup>me</sup> de Carzet, retentit, et, en se retournant il la vit s'affaïsser, toute pâle, sur le gazon. Cela le transporta de joie, avec autant de soudaineté qu'il s'était senti, une minute avant, transporté de colère. Il arracha une touffe de myosotis, reprit son élan, et vint tomber aux pieds de la jeune femme, dont il saisit et pressa fortement la main.

« Ah ! pardon, pardon, chère... chère madame ; je vous ai fait peur. Pardon ! et merci ! »



Les yeux d'Emile brillaient d'un tel éclat que M<sup>me</sup> de Carzet détourna les siens ; la voix du jeune homme, quoique haletante, avait aussi une bien expressive éloquence ! La jeune femme voulut répondre ; elle voulait aussi retirer sa main... Elle ne put que fondre en larmes.

« Oh ! s'écria-t-il, ai-je pu vous effrayer à ce point ? Je suis bien coupable !... Hélas oui, bien coupable, car je ne puis m'empêcher d'être heureux !... Et pourtant je ne veux pas,... je ne puis supporter que vous pleuriez. Calmez-vous. Ah ! si vous saviez quelle puissance vous avez sur moi !... »

— Monsieur, interrompit M<sup>me</sup> de Carzet, qui dompta son émotion par un violent effort et dont le visage devint sévère, tout ceci ne vaut pas la peine... et c'est moi qui vous prie de calmer votre exaltation... et de ne plus faire de telles imprudences. Quant à moi, je suis depuis quelque temps ridiculement nerveuse, voilà tout. »

Elle se releva sans vouloir accepter la main d'Emile, et remit négligemment toutes les fleurs à Marthe.

Émile fut accablé de ce dédain. « Elle ne m'aime pas ! » — Ce mot, qu'à l'instant il se dit, resta dans son oreille, y tintant comme un glas, à chaque pas qui le rapprochait de la Ravine, où il reconduisit M<sup>me</sup> de Carzet. Pendant le retour, le babil de Marthe seul rompit le silence ; la jeune mère essaya bien



de soutenir la conversation; mais elle n'obtint de son compagnon morne et atterré que des monosyllabes distraits. Elle-même finit par garder le silence, et peut-être ses traits n'exprimaient-ils pas une tristesse moins profonde. Ne trouvant pas le baron à la maison, Émile prit congé brusquement et partit désespéré.

La bonne M<sup>me</sup> Keraudet, qui du premier coup d'œil vit sa peine, essaya de nouveau de le consoler par toutes sortes de bonnes raisons, lui reprochant son trop d'impatience.

« M<sup>me</sup> de Carzet a des scrupules, disait-elle; cela se conçoit. Mais plus elle t'aimera, moins elle en aura; il faudrait donc te montrer aimable, et attendre plus tranquillement.

« Tu ne sais pas que c'est le meilleur temps, lorsque les cœurs s'entendent à demi-mot, ou du moins en ont bonne envie. On le regrette plus tard, quand la parole a rompu ce joli charme et que les réalités ne laissent plus sujet de rêver. Mais les hommes, toujours trop pressés, raccourcissent ainsi leur bonheur. »

Elle parlait de souvenir, la bonne dame, et le souvenir, qui n'a rien de mieux à faire, aime à errer, d'un pas ralenti, dans les sentiers écartés; mais la passion ne voit que le but, dévore l'espace, et tous les conseils de sa mère ne pouvaient empêcher Émile de s'épuiser en efforts pour atteindre d'un coup l'ho-



rizon. Il passa dans les perplexités une telle nuit qu'il résolut d'en finir avec ces tortures. Avouons d'ailleurs qu'il n'avait rien de ce stoïcisme que donnent les épreuves.

La vie l'avait gâté par toutes sortes de tendresses, et, choyé par sa mère depuis l'enfance, doublement servi par un caractère facile et par une vive intelligence, il n'avait point pris l'habitude de vaincre l'obstacle et n'avait pu s'empêcher, à l'exemple de tout le monde, de regarder comme dignes de très-grande considération son bien-être et son bonheur. Pris dans les serres de cet amour, et se sentant emporté par lui peut-être à l'abîme, il éprouvait le besoin de se défendre, et, s'il n'était pas trop tard, de rompre ses liens à temps pour n'être pas complètement brisé de sa chute.

Il se promit donc solennellement de provoquer une prompt solution, et cela dès la première fois qu'il retournerait à la Ravine. Ce serment fait, la force de le tenir lui manqua, et il passa plusieurs jours sans aller voir M. de Beaudroit et sa fille. S'il en souffrit, au moins espérait-il qu'on s'étonnerait de son absence et que M<sup>me</sup> de Carzet se repentirait de sa froideur. Le cinquième jour, il allait sortir, quand il vit entrer le baron.

« On ne vous voit plus, dit celui-ci. Je vous dois, il est vrai, plus d'une visite; mais je suis venu chargé fort expressément de savoir de vos nouvelles. »



Elle était donc inquiète ? Le jeune docteur eut un mouvement de joie et se décida tout d'abord à sonder le baron. Après quelques instants de réflexion, pendant lesquels il parut écouter son hôte :

« Savez-vous, dit-il en prenant un livre sur son bureau, à quoi je pensais en lisant ceci ?

— Quel est ce livre ?

— *La France sous Louis XIV*. C'est l'œuvre consciencieuse d'un historien moderne qui s'est appliqué à faire connaître, non le relief extérieur des triomphes et des splendeurs du grand roi : batailles, ambassades, fêtes, galanteries ; mais l'inhumaine, l'odieuse, l'épouvantable misère du peuple à cette époque, bien moins grande que criminelle. Il y a là des pages touchant les exactions de la monarchie et la barbarie des seigneurs, que je voudrais lire dans notre école. Ne pensez-vous pas que pour mieux faire sentir au peuple la nécessité de l'instruction, et lui faire chérir l'indépendance, il serait bon de lui exposer le spectacle de l'abjection et de la souffrance où l'a tenu longtemps l'ignorance de ses droits ? Car l'enthousiasme du bien n'existe point sans la haine du mal, et pour les attacher aux biens qu'ils possèdent, pour leur inspirer le désir de nouveaux progrès, il serait efficace de leur apprendre combien le passé doit être haï.

— Eh mon Dieu ! s'écria le vieux gentilhomme en se levant et en marchant dans la chambre, en ces



temps-là l'ignorance était la même pour tout le monde, et les seigneurs croyaient aussi naïvement que les paysans à la divinité de leurs droits.

« Ils n'étaient pas d'ailleurs tous cruels et méchants, et beaucoup furent ce qu'ils devaient être c'est-à-dire les protecteurs de leurs vassaux. Et puis, à quoi bon ces récriminations et ces haines contre un système qui n'est plus ? Ces gens-là maintenant dorment tranquillement dans leur tombe, et ce qu'ils ont fait de mal, ils l'ont payé chèrement. Ne vaut-il pas mieux oublier de funestes souvenirs et fonder dans l'union de toutes les bonnes volontés les inégalités qui existent encore ?

— C'est parce que ces inégalités sont encore profondes, surtout c'est parce que ces bonnes volontés sont rares, qu'il y faut, reprit Émile, un agent plus âpre et plus ardent. Confier aux privilégiés le rachat des déshérités, folie ! Si la Révolution déjà n'avait pas fait entendre les grondements de son tonnerre, pense-t-on qu'aurait eu lieu la nuit du 4 août ?

— Sur quel jacobin avez-vous marché aujourd'hui ? s'écria M. de Beaudroit avec impatience.

— Ah baron ! quel ton de grand seigneur vis-à-vis des républicains !

— J'avoue que je n'ai pas encore mis ma main dans celle de M. de Robespierre. Ai-je tort ? ai-je raison ? Que diable ! mon cher ami, je suis né trente ans avant vous ; il faut un peu d'indulgence. Et puis



ma grand'mère a eu le cou coupé par les jacobins, et l'on m'a appris pour cela, tout petit, à leur en vouloir. Rancunes personnelles, je ne dis pas, et qui ne prouvent rien ; mais...

— Personne plus que moi, monsieur, ne respecte vos intentions et n'admire vos actes en faveur du peuple.

— Je n'entends nullement être admiré, dit le baron en se rasseyant, car j'agis dans mon intérêt, aussi bien que dans celui des autres. Vous avez mis des armes entre les mains d'un enfant ; je tâche de faire de cet enfant un homme, afin d'éviter les accidents que par étourderie ou sottise il pourrait commettre. C'est affaire de simple bon sens ; car je ne suis ni de ces ambitieux qui aiment à jouer à casse-cou, ni de ces coquins qui pêchent en eau trouble. Il y a longtemps que j'ai compris que notre intérêt et notre devoir étaient une même chose, et si j'agis en conséquence, cela ne mérite point de couronnes. Ma fille est jeune ; elle a de l'enthousiasme et du dévouement, elle, c'est différent.

— Vous m'expliquez, dit le jeune homme, dont la voix s'altéra un peu, certaines contradictions.

— Lesquelles ?

— Un orgueil de caste qui se fait sentir malgré vous.

— Ah par exemple ! dit le baron surpris de l'accusation. Et où prenez-vous cela ?



— Convenez que la familiarité de nos paysans vous blesse, qu'ils doivent, pour vous plaire, descendre au ton de vos serviteurs, et que si quelqu'un d'eux vous tend la main, vous donnez la vôtre avec répugnance.

— Mais c'est qu'ils ont les mains sales, docteur, et des verrues, et... que diable ! on peut avoir de la démocratie sans perdre l'amour de la propreté ! Ah ! vous croyez... quel perfide observateur vous faites, docteur ! vous ne passez donc rien aux vieilles gens ? Et quoi encore ? Ne me supposez-vous point d'autres faiblesses ?

— Je ne puis, monsieur, me permettre de supposer....

— Si ! pourquoi pas ? Je voudrais éclaircir vos doutes. Voyons !

— Je sais qu'il est bien difficile de se dégager entièrement des habitudes de l'éducation. Malgré toute la justice de votre caractère, malgré toute la justesse de votre esprit, il se pourrait que l'égalité des classes ne vous fût pas dans la pratique aussi agréable qu'elle vous semble juste dans la théorie.

— Parbleu ! c'est que l'égalité en puissance n'est pas l'égalité en fait. Quoi de plus simple ? Pouvez-vous demander qu'on recherche d'un pareil amour la stupidité et l'intelligence, la grossièreté et la grâce ? N'a-t-on plus le droit, tout en servant l'intérêt public, de choisir les siens ?



— Dans ces termes, sans doute. Mais généralement les habitudes de l'orgueil de caste poussent bien plus loin. On ne s'occupe pas seulement de la personne, mais de son origine, et par exemple dans les alliances.... »

Un vif sourire passa dans l'œil clair et intelligent du vieux gentilhomme.

« Eh bien ! dit-il ensuite négligemment, si j'ai gardé de ma caste certaines susceptibilités... épidermiques, je n'ai pas ces préjugés... quant aux alliances... et il me serait tout à fait indifférent de marier ma fille à un gentilhomme ou à un bourgeois, pourvu que ce fût à un homme assez distingué pour être digne d'elle. »

Il y eut un silence. L'émotion avait pris à la gorge le jeune docteur, qui n'avait pas espéré une déclaration si franche et si nette. Le baron reprit :

« Et si vous saviez combien il me serait difficile de le trouver cet homme-là parmi les nôtres ? N'ayant pu réussir dans cette entreprise insensée de forcer le fleuve à remonter vers sa source, ils ont boudé la vie, ils se sont immobilisés, et subissent le sort de tout ce qui stagne. Frappée à la tête en 89, la noblesse achève de se tuer par l'oisiveté. Nos jeunes hommes, énervés déjà de naissance par de trop longues alliances aristocratiques, usent le reste de leurs forces dans les plaisirs bas et ne peuvent plus donner la vie qu'à des êtres rachitiques. Mon



fil a dissipé la fortune de sa mère avec les plus sottes drôlesses; il est maintenant poitrinaire et plus vieux que moi. Parlez-lui d'honneur, de vertu; il plaisante et rit. Il joue, boit, fait courir, et paye les toilettes d'une ancienne ravaudeuse. Quand il ne pourra plus faire de dettes, il cherchera probablement à se marier, et s'il trouve quelque dot, je ne puis compter de sa part que sur des petits-fils imbéciles ou scrofuleux, nés pour offrir au monde le spectacle de l'abâtardissement d'une vaillante race, — car nos ancêtres étaient de ceux qui prirent la Sicile au XI<sup>e</sup> siècle, monsieur Keraudet, le saviez-vous? — Eh bien! ce n'est pas tout à fait un préjugé que les nobles filiations et les grands souvenirs; c'est le respect de l'histoire humaine. Cependant, quand le signe et la réalité sont en désaccord, je préfère la réalité, et je ne demanderais pas mieux que de voir ma fille me donner, par son mariage avec un plébéien nourri des forces vives de ce temps, de vigoureux rejetons, de vrais vivants, des petits-fils aux joues roses et rebondies, qui n'aient point l'air en naissant d'avoir oublié leur perruque, tant ils ressemblent à de vieux ancêtres, descendus de leurs portraits. Voilà ce que je rêve comme consolation de ma vieillesse. Voyons, suis-je si inconséquent?

— Vous êtes. ., s'écria Émile, qui, suffoqué de joie, saisit la main du baron.



— Un grand homme, n'est-ce pas? interrompit le vieillard en souriant avec une malice paternelle.

— Mieux que cela, répondit le jeune homme en s'efforçant de voiler sous un sourire l'attendrissement qui faisait monter des larmes à ses yeux, mieux que cela, car la justice et la bonté sont bien au-dessus du génie.

— La ! la ! quel enthousiasme ! » reprit le baron en riant.

Ils allaient s'expliquer ouvertement, sans doute, quand M<sup>me</sup> Keraudet entra. Et, bien qu'elle ne fût nullement étrangère à la question, cette sorte de timidité, ou plutôt de pudeur, qui sur de certains sujets retient l'émission de la pensée, arrêta tout épanchement nouveau. L'entretien continua cependant sur les préjugés nobiliaires, et le baron, se plaisant à montrer sa démocratie, les blâmait avec une vivacité encore plus grande que celle de ses deux interlocuteurs. Toutefois, comme s'il eût désiré une revanche, il se prit soudainement à porter ses coups d'un autre côté :

« Après tout, dit-il, nos revenants du XIX<sup>e</sup> siècle sont au moins conséquents dans leur illogisme, tandis que vis-à-vis de leurs principes les démocrates le sont rarement.

— Comment cela? demanda Émile.

— La force invincible du droit nouveau, sa supériorité sur toute vaine théorie, ce qui le fait tout-



puissant comme l'évidence et vrai comme la vérité, c'est qu'il a trouvé la pierre angulaire, jusque-là vainement cherchée, et contre laquelle véritablement rien ne prévaudra, c'est-à-dire l'être en lui-même, l'individu, base vivante, irréfutable, qui lorsqu'on la nie peut se lever et dire : Me voilà. Eh bien, cependant, vous avez... nous avons proclamé les droits de l'homme en oubliant seulement la moitié du genre humain, et sur vingt démocrates on n'en trouvera souvent pas un seul qui, ardent à s'affranchir lui-même, n'entende bien conserver la monarchie dans sa famille et y régir son royaume.

— Vous avez raison à l'égard du plus grand nombre, dit le jeune docteur ; mais pour tout homme délicat et juste qui admire et comprend la femme...

— Oh ! pour admirer et adorer, on ne s'en fait pas faute dans les livres et dans l'amour. Mais si l'on permettait aux femmes de réfléchir, il y a longtemps qu'elles auraient préféré à l'adoration le vrai respect.

— C'est vrai, dit M<sup>me</sup> Kéraudet, il y a là-dessus bien des idées fausses. Tous les hommes cependant ne pensent pas de même à cet égard, et mon fils en particulier...

— Mais c'est l'arbitraire et non plus le droit ; chose, même avec les meilleurs, dangereuse. Car, y a-t-il confiscation plus entière et plus absolue que



celle contenue dans la déclaration de tout homme, honnêtement épris, qui sollicite la main d'une femme? Épousez-moi, c'est-à dire : Madame, soyez à moi, âme, esprit, corps et volonté, passé, présent, avenir; remettez-moi vos biens, vos enfants, votre honneur, votre destinée. J'aurai sur toutes ces choses un pouvoir absolu; vous ne serez rien et je serai tout. Et pour que votre absorption en moi soit aussi complète que celle de l'Indou en Brahma, vous perdrez jusqu'à votre nom et n'en aurez d'autre que le mien.

— C'est la faute des lois, dit Émile abasourdi, et je ne vois malheureusement pas le moyen...

— Pardon! les lois permettent quelque adoucissement à ces rigueurs, observa le baron d'un ton persuasif, et entre autres à celle que j'ai citée la dernière. Un honnête homme, pénétré des principes d'égalité, peut ajouter à son nom celui de sa femme. Pour donner un exemple, je suppose que ma fille viendrait à se marier, mes petits-enfants pourraient ainsi légitimement porter le nom de Beaudroit.

— Il y a bien longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir à la Ravine, madame, » ajouta le baron en se levant et en s'inclinant devant M<sup>me</sup> Keraudet pour prendre congé.

Il continua de parler de tout autre chose, en se laissant reconduire jusqu'à la porte de la rue par son hôte, et leur dernier mot fut : « A demain. »



Émile, revenu près de sa mère, poussa un grand éclat de rire en la serrant dans ses bras.

« Quel original ! s'écria-t-il, et qui pouvait s'attendre à une proposition pareille, amenée par tant de détours ? Il faut convenir que les préjugés des hommes sont bien tenaces. Moi, m'affubler d'un nom de noblesse et faire souche de gentilshommes, pour plaire à ce démocrate baron ! »

Mais son cœur couvrait toutes ces railleries d'un grand cri de joie. « Il me l'accorde, se disait-il ; et maintenant mon sort dépend d'elle seule. » A cette pensée, l'angoisse le reprenait ; mais un élan d'amour lui rendait un peu de confiance. Il l'aimait tant ! Cette immense force d'amour qu'il sentait en lui était à ses yeux le seul trésor, la seule puissance qui pût compenser son indignité vis-à-vis des perfections et des charmes de son idole ; mais devinerait-elle combien elle était aimée ?



## IV.

Depuis quelque temps, les deux gardiens du passage, M<sup>lle</sup> Chaussat et le capitaine Montchablond, n'y comprenaient rien; ils ne voyaient plus passer le docteur se rendant à la Ravine. Est-ce qu'il n'y allait plus?

C'était chose à savoir; car sans doute il y avait là-dessous quelque bonne histoire, probablement une déclaration suivie d'un refus, et c'était bien fait; et M<sup>lle</sup> Chaussat s'en frottait les mains. Avant de l'affirmer, toutefois, mieux valait en être sûr. M<sup>lle</sup> Chaussat se mit en quête.

Émile partait, le cœur plein de trouble, de crainte et d'espoir, pour aller adresser à M<sup>me</sup> de Carzet cette question redoutable de laquelle, — il le croyait du moins, — dépendait sa vie, quand, au moment de s'engager dans la Grand'Rue, qui devait le conduire sous les fenêtres de M<sup>lle</sup> Chaussat et du capitaine, il rebroussa chemin brusquement et prit au milieu des champs un sentier qui, par d'assez longs détours, lui faisait éviter la ville. Ce n'était pas la première



fois qu'il usait de ce subterfuge. L'inquisition établie par les deux voisins à l'égard de ses faits et gestes lui était devenue insupportable. Il avait essayé vainement de la déjouer ; il avait eu beau passer d'un pas rapide et furtif, raser l'une ou l'autre des maisons, ou se tenir au milieu du chemin, à la plus grande distance de chacune d'elles, il n'échappait à Charybde que pour tomber dans Scylla ; et toujours quelque interprétation effrontée ou quelque insinuation perfide l'atteignait.

Ce jour-là surtout il se fit un plaisir, quelque peu superstitieux, d'échapper à leur surveillance, et se lança dans la campagne en tournant le bourg.

On était à la fin d'août. Les froments, déjà coupés, ne laissaient à quelques guérets qu'une rude enveloppe de chaume, tandis que le sarrasin, tout en fleurs, couvrait les plateaux de ses nappes blanches. Cette céréale est en Bretagne l'aliment national et populaire, comme sont en Orient le riz, en Italie la polenta, en Limousin la châtaigne. C'est la joie de l'âtre pauvre et affamé, le soir, quand sur un feu de genêts la *galetoire* se balance, et cuit, sans four ni boulanger, le pain quotidien. Ce petit blé lui-même, dans sa physionomie comme dans ses habitudes, est éminemment populaire. Bas de tige, maigrelet, tenace, ses racines, amies des sols pierreux et légers, se contentent de peu et n'en produisent pas moins des grains abondants, noirâtres,



triangulaires, nés d'une fleur blanche et modeste, au parfum sauvage et doux, qu'entourent de leurs bourdonnements les abeilles. Ce pauvre toutefois a son luxe. Il participe aux trésors dont la nature comble les petites mousses aussi bien que les grands chênes, et sur ses feuilles viennent se déposer successivement toutes les nuances de l'automne, du vert tendre au jaune le plus vif, du brun le plus sombre au rouge ardent. C'est de la floraison à la maturité que cette richesse de tons se déploie ; après que des sucres d'un sol granitique, et des baisers du soleil, la fleur a pétri son fruit, c'est alors que la feuille arbore les plus vives couleurs et que la tige se teint de pourpre, comme pour la fête de l'œuvre accomplie. Bientôt la moisson a lieu, et le blé noir, lié en javelles, arc-boutées deux à deux, reste exposé sur le champ pour sécher, opération souvent longue et difficile ; car c'est généralement en septembre, saison ingrate, que le sarrasin arrive à maturité. Pendant tout le temps du séchage, ces gerbes aux tons chauds et rougeâtres, qui, alignées comme de petites tentes, couvrent les champs, font dans le paysage l'effet le plus pittoresque.

Émile passait au milieu de ces champs fleuris, le cœur plein de son amour et roulant en son esprit la solution du problème d'où sa destinée dépendait. Bien des craintes l'agitaient ; mais le ciel était si splendide, tout ce qui l'entourait était si fécond, si



pur, si puissant, et respirait tant de vie, que l'air chaud et embaumé, tout en remplissant sa poitrine, lui portait en même temps l'espérance au cœur. Il allait rentrer dans le grand chemin pour le traverser, quand il lui sembla voir un peu plus haut, à travers la haie, un chapeau de femme dont la forme particulière lui rappela M<sup>lle</sup> Chaussat. Mais elle ne pouvait être si loin de Savenay, et d'ailleurs il ne s'en occupa guère. Il sauta dans le chemin, le suivit quelque temps, et l'abandonna bientôt, pour prendre dans les champs un chemin d'exploitation qui traversait le plateau, en se dirigeant vers la Ravine.

Il avait à peine franchi la haie qui séparait le champ du chemin, qu'un chien, en jappant, vint se jeter dans ses jambes, suivi d'une petite fille qui était Marthe. A quelques pas se trouvait M<sup>me</sup> de Carzet, occupée sur la lisière du blé à se composer un bouquet de feuilles, en groupant par gradation les nuances les plus fines et les plus chaudes.

Émile s'arrêta, saisi tout à la fois par la présence de M<sup>me</sup> de Carzet et par cette pensée : — était-elle donc venue à sa rencontre ?

Cependant elle semblait ne pas le voir, et ni les jappements du petit chien, ni la voix de Marthe saluant Émile d'un cri joyeux, ne lui avaient fait tourner la tête. Il fallut que l'enfant vînt lui dire : « Voici notre ami. » Alors elle se retourna et tendit la



main à Émile. Elle avait le teint fort animé, et sous son chapeau de paille ses yeux et ses joues éclataient, comme la fleur au milieu des blés.

Émile ne trouva rien à lui dire, sinon quelques mots sur le groupement artistique des nuances de son bouquet, et ils se mirent à suivre à petits pas la lisière du champ, le long de la haie, choisissant çà et là quelque feuille, brune ou empourprée. Marthe jouait avec le chien. Pour éviter un bond de son camarade, elle se jeta brusquement sur sa mère; la main de celle-ci laissa échapper son bouquet et les feuilles se dispersèrent.

« Oh! quel dommage! » s'écria la jeune femme avec l'accent du regret.

Émile et Marthe s'empressèrent de ramasser les feuilles éparses, et tandis qu'ils étaient occupés de ce soin et que le jeune chien, aux grands cris de la fillette, s'en mêlait aussi, M<sup>me</sup> de Carzet se jeta, comme accablée, à l'ombre de la haie, sur l'herbe. Sa robe, gracieusement étendue autour d'elle, ne laissait passer que le bout de deux petits souliers gris qu'on eût pu croire dérobés à Marthe. Elle arracha pensivement quelques mousses et se mit à les contempler. Bientôt, l'enfant vint jeter sur les genoux de sa mère une poignée de feuilles éclatantes; Émile apporta le reste de la récolte, et M<sup>me</sup> de Carzet recommença patiemment sa fantaisiste récréation.

Sous les rayons du grand décorateur de ce monde,



il y a des heures où tout apparaît plus grand, plus pur et plus idéal, de même que dans la vie, à certains jours, d'autres foyers de chaleur transfigurent et embrasent toutes choses. D'un humble rameau tout à l'heure dans l'ombre, le soleil fait un chef-d'œuvre de splendeur; comme de la scène la plus simple, de l'action la plus commune, la jeunesse fait un gracieux tableau, l'amour un poëme. Un genou en terre et la tête penchée, afin de mieux voir, sous les plis du voile et sous les ailes du large chapeau, le charmant visage de celle qu'il aimait, Émile restait plongé dans une adoration muette, mais pleine de pensées. Autour d'eux régnait le silence des chaudes heures du jour; l'enfant elle-même, alanguie, allait et venait sans bruit; des papillons bruns ou pourprés passaient; quelques mouches bourdonnaient en se posant sur les feuilles lustrées de l'aubépine; les mousses aux tons chauds et les herbes s'affaissaient mollement sous le poids de la jeune femme, et au-dessus de sa tête l'air bleu, lumineux, tremblait en la caressant.

M<sup>me</sup> de Carzet ne retrouvait plus la première ordonnance de son bouquet et créait sans cesse de nouvelles combinaisons, que, mécontente, elle détruisait aussitôt. Ses lèvres, entr'ouvertes par un vague sourire, laissaient échapper un souffle précipité, inégal; ses joues étaient vives, et ses yeux cherchaient vainement à cacher leurs feux sous l'ombre



de leurs cils et de leurs paupières. Elle disait ça et là quelques mots, auxquels Émile ne répondait que par des monosyllabes. Enfin, les mains de la jeune femme retombèrent oisives sur ses genoux.

« Je ne sais ce que j'ai, dit-elle, mais je ne parviens à rien de joli.

— Pardon, murmura Émile.

— Vous trouvez? non. Mais aussi vous ne dites rien. Conseillez-moi. »

Elle reprit quelques feuilles; il en choisit d'autres sur sa robe et les lui présentait à mesure, et elle les plaçait ainsi. Je crois qu'il n'y songeait guère, et pourtant le bouquet se trouva charmant.

« A la bonne heure, dit-elle, vous réussissez à tout, monsieur.

— Ah! dit-il, s'il était vrai!

— Qu'ambitionnez-vous donc? » demanda M<sup>me</sup> de Carzet.

Mais à peine eut-elle dit ces mots que, sans attendre une réponse, elle se leva, comme saisie d'une frayeur subite. Émile n'était pas moins ému.

« Marthe! » appela d'une voix altérée la jeune mère.

Des jappements se firent entendre dans le chemin, derrière la haie, et furent suivis d'aigres exclamations : « A bas! vilaine bête! à bas! oh! l'horrible chien! » N'était-ce pas la voix de M<sup>lle</sup> Chaussat? Par une ouverture qui était proche, Émile sauta



dans le chemin, et M<sup>me</sup> de Carzet regarda. Marthe, qui s'était ralliée près de sa mère, appelait Sapajou; mais l'espiègle enfant partit d'un éclat de rire en voyant le chien tout emmêlé dans le peloton de M<sup>lle</sup> Chaussat et qui usait de ses dents pour se débarrasser, au grand désespoir de la vieille fille.

Celle-ci eût bien voulu se charger elle-même de la besogne; mais elle avait l'air si irrité que Sapajou, craignant des voies de fait, lui montrait les dents aussitôt qu'elle s'approchait, et recommençait, dès qu'elle s'était retirée, à ronger la laine.

« L'horrible bête! l'odieuse bête! criait M<sup>lle</sup> Chaussat, que chaque coup de dent semblait atteindre. On devrait fusiller cela. »

Car cette digne personne employait parfois, par habitude de voisinage, des expressions militaires.

« Mille pardons, mademoiselle, dit sèchement Émile, Sapajou est une bête bien élevée et qui ne pouvait s'attendre à trouver là votre peloton. »

En même temps il acheva de briser la laine et de dégager le chien. Un peu déconcertée d'abord, M<sup>lle</sup> Chaussat répondit aigrement :

« Et pourquoi donc, mon cher monsieur, mon peloton ne devait-il pas se trouver là? Il me semble pourtant que les chemins sont pour tout le monde — excepté pour ceux qui ont des raisons de passer par des sentiers et de se cacher derrière les haies. »



Cette dernière insinuation avait été dite à voix plus basse, comme si l'auteur même en avait eu honte, ou plutôt par l'effet de cette lâcheté qui évite de s'attaquer aux personnes présentes, surtout quand ces personnes possèdent des prestiges, bien autrement puissants que l'honnêteté, pour commander le respect aux âmes viles.

M<sup>me</sup> de Carzet n'en perçut que l'accent et le murmure, et reçut l'impression d'une méchanceté sans en démêler le sens; mais Émile, plus proche, avait saisi les odieuses paroles, et le regard qu'il lança à la vieille fille, tout en la réjouissant du succès de sa malice, l'effraya. Ramassant à la hâte les débris de sa laine et saluant M<sup>me</sup> de Carzet, qui lui rendit froidement son salut, M<sup>lle</sup> Chaussat se hâta de s'éloigner, non sans avoir lancé de haineux regards à Sapajou.

Cette désagréable rencontre avait ramené de très-haut l'esprit de nos promeneurs, et tous deux se sentaient froissés de leur chute. Émile éprouvait une profonde irritation, non-seulement de l'espionnage dont il était l'objet, mais de voir M<sup>me</sup> de Carzet exposée, à cause de lui, à de sots et méchants propos. C'était un motif de plus pour hâter une explication qui, d'une façon ou de l'autre, devait les terminer; mais, arrivé à ce moment terrible où un mot allait décider de son bonheur ou de son malheur, le cœur étreint jusqu'à la souffrance, Émile



restait sans paroles. Quant à M<sup>me</sup> de Carzet, elle paraissait troublée.

Évidemment l'apparition de M<sup>lle</sup> Chaussat au milieu de leur idylle et l'air perfide et hostile de cette digne personne faisaient réfléchir la jeune femme au plus ou moins de convenance de ce tête-à-tête champêtre, qu'elle avait d'abord accepté comme étant aussi naturel qu'imprévu, mais qui pouvait passer aux yeux des gens du pays pour un délit prémédité.

Sous cette impression, elle hâtait le pas et semblait impatiente d'arriver à la Ravine. Chaque minute diminuait l'espace et le temps qui restaient à Émile pour s'expliquer. Il s'était, nous l'avons dit, promis d'avoir une explication le jour même, et l'incident qui venait d'avoir lieu l'y engageait encore. Marthe, sans cesse en avant ou en arrière, grâce au compagnon de jeu qu'elle s'était choisi ce jour-là, riait aux éclats des cabrioles de Sapajou et laissait en un complet tête-à-tête sa mère et son ami. Émile pouvait donc parler; mais qui sait la pudeur et la susceptibilité des sentiments vrais ne s'étonnera pas de son hésitation. Depuis un moment ils n'échangeaient que des mots insignifiants, uniquement pour remplir le silence, et M<sup>me</sup> de Carzet marchait toujours, de son beau pas rapide, comme si elle eût voulu fuir cette déclaration qui errait sur les lèvres d'Émile et qu'elle pressentait peut-être. Ce n'était point ainsi,



en courant, qu'il pouvait lui parler de cet amour si profond, si éternel, qu'elle lui avait inspiré, dans lequel il voulait fixer, immobiliser sa vie entière. Une sourde impatience le gagnait. Il eût voulu pouvoir arrêter sa robe aux buissons qu'elle effleurait; mais les buissons, les genêts épineux même, semblaient céder amoureusement aux ondulations gracieuses qu'imprimait à cette robe celle qui la portait.

Enfin, dans le chemin, qui de plus en plus se rétrécissait, une ronce vint à barrer le passage; Émile s'en saisit, non pour l'écarter, mais pour la tendre devant la jeune femme, en lui faisant remarquer la délicatesse des petites roses blanches portées par la guirlande épineuse.

« C'est vrai, dit M<sup>me</sup> de Carzet; ici, les plus humbles choses, et même les plus méprisées, ont une adorable beauté. Notre luxe à nous sent la pauvreté; cela se vend, s'achète, a son prix coté, c'est vulgaire; cela respire de toutes parts l'effort, la limite; au lieu que dans la nature, la beauté d'elle-même est inépuisable et abonde. C'est la vraie richesse.

— Ah! dit Émile en la regardant, il existe une beauté bien plus profonde, mille fois supérieure, et qui ouvre à l'âme des espaces mille fois plus grands! Toutes les magnificences de la terre ne valent pas les enchantements que renferme un seul regard, et cette grâce naïve des choses est bien peu en com-



paraison de la moindre parcelle d'amour et de volonté réfléchie.

— Sans doute, » répondit-elle en rougissant.

Et comme Émile, toujours devant elle, tenait le sentier, elle mit un pied dans le blé fleuri.

« En vérité, madame, s'écria-t-il en s'effaçant, pardon ! Je crois que je vous ai volé une minute, et vous fuyez avec tant de hâte !...

— Je fuis !... Vous n'y pensez pas, monsieur. Quelle raison aurais-je de fuir ?

— Je crains que ma rencontre ne vous ait été importune.

— Vous ne le croyez pas. »

C'était d'un ton de doux reproche qu'elle avait dit ces mots.

« Ah ! ce que je dois croire, dit Émile d'un accent profond, vous seule le savez, dites-le-moi. »

M<sup>me</sup> de Carzet pâlit :

« Marthe ! appela-t-elle. Marthe ! Où peut être cette enfant ?

— A deux pas, madame, répondit Émile avec amertume. Rassurez-vous. »

L'enfant accourait. La jeune mère la gronda sans savoir pourquoi, l'embrassa de même, et retint dans sa main la main de l'enfant. Au bout de quelques pas, jetant sur Émile un regard furtif, M<sup>me</sup> de Carzet le vit sombre. Elle rompit le silence en disant :



« Vous avez été fort occupé, monsieur, tous ces jours? »

C'était avouer qu'elle avait remarqué son absence et lui en demander le motif. Il en eut un tressaillement de joie; car il la laissait jouer de son âme comme d'un instrument qui fût à elle, et n'eût pu, d'ailleurs, l'en empêcher.

« Je les ai passés fort cruellement, dit-il.

— Vous avez été souffrant? » s'écria-t-elle en se rapprochant d'un pas et avec une sollicitude dont il fut si touché, qu'il prit la main de la jeune femme et la voulut serrer dans les siennes; mais elle la retira vivement d'un air sévère.

Il y eut un nouveau silence. M<sup>me</sup> de Carzet cueillit une fleur et la présenta au docteur, lui en demandant le nom. Après l'avoir examinée, il la nomma; elle tendit la main pour la reprendre.

« Vous y tenez? demanda-t-il.

— Moi? non.

— Alors, laissez-la-moi.

— Pourquoi?

— Je vous en prie.

— Quel enfantillage! Au reste, ajouta-t-elle un instant après, un peu ironiquement, je vous l'ai dit, je n'y tiens pas. »

Sous un regard d'Émile, plein d'une brûlante éloquence, elle baissa les yeux. Ce regard disait : « Vous voulez me faire mal, je le vois, faites, je suis



à vous. » Ils continuèrent de marcher en silence l'un près de l'autre. Émile, tout en déchiquetant de ses mains nerveuses la petite fleur, jetait des regards anxieux sur sa compagne. Elle avait toujours les yeux baissés; un voile d'embarras et de tristesse couvrait ses traits. Ces bontés, ces rigueurs, ces faveurs accordées et reprises, ces fluctuations constantes, était-ce coquetterie? Non; il suffisait de la voir pour rougir d'une pareille pensée, tant il y avait dans cette jeune et belle créature de sincérité visible. On eût dit plutôt qu'une vague inquiétude la dominait, que des sentiments contraires s'agitaient en elle.

A son tour, elle leva les yeux sur Émile, dont le visage exprimait une mortelle angoisse, et, par un mouvement rapide, cueillant une autre fleurette, elle la lui remit avec un charmant sourire.

Mais comme il la remerciait avec chaleur, le correctif revint :

« Puisque vous aimez tant les fleurs, » dit-elle.

Émile retrouva naturellement la réponse naïve :

« Ce ne sont pas les fleurs que j'aime.

— Ah! » dit-elle; et sous prétexte de rappeler Marthe, qui déjà les avait quittés, elle s'échappait; mais il la retint résolûment. Il en était arrivé à cette tension de l'esprit où le pire mal devient l'incertitude.

« J'aime tout, reprit-il, ou je n'aimerai plus rien.



Toute mon âme est près de se fondre dans une adoration infinie, ou de s'abîmer dans le désespoir. Choisissez pour moi. Je vous aime! je vous aime! vous le savez bien. Parlez! »

Il la vit toute tremblante, pâle.

« Oh! dit-elle douloureusement, pourquoi m'aimez-vous ainsi? Pourquoi voulez-vous nous séparer? J'aurais été si heureuse de vous avoir pour ami!

— Pour ami! pour ami! répéta-t-il, c'est impossible! Qui donc aimez-vous d'amour?

— Personne! s'écria-t-elle, étonnée d'un pareil soupçon. Oh! non; seulement, j'ai juré de rester fidèle à la mémoire de mon mari, et je tiendrai mon serment. J'ai à remplacer près de ma fille l'amour et les soins de son père, et je ne désorserai point cette tâche. Oh! pourquoi m'aimez-vous ainsi? J'étais si heureuse de vous connaître! Et maintenant, il faudra ne plus nous voir. »

Elle pleurait abondamment, et, si désolé que fût Émile, il reprit quelque espérance. Aussi osa-t-il insister, peindre avec feu son amour, représenter à cette jeune femme combien à son âge le vœu d'un perpétuel veuvage était insensé. Il eût presque dit coupable, et le pensait bien. Mais plus il était éloquent, pressant, plus M<sup>me</sup> de Carzet semblait effrayée.

« Non, jamais! disait-elle, jamais! C'est impossible. Vous vous trompez. Mon devoir est de me consacrer



à ma fille. Mais vous me causez un grand chagrin ! Je vous supplie de renoncer à cet amour, de vous consoler. Car je serais malheureuse, monsieur, oh ! bien malheureuse, de vous savoir malheureux à cause de moi ! »

Et voyant Marthe qui revenait vers eux, elle lui arracha ses mains, qu'il tenait, et, tout éplorée, courut au-devant de sa fille et l'entraîna, interdisant du geste à Émile de les suivre.

Émile resta quelque temps étourdi à la même place, regardant fuir dans le sentier la robe onduleuse de la jeune femme ; puis l'image chérie disparut, et il se dit qu'il ne la verrait plus, que c'en était fait de ces charmants entretiens, de cette adoration du cœur et des yeux, où il s'absorbait près d'elle ; qu'il lui faudrait vivre loin, désormais, de cette femme, qui s'en allait, emportant son cœur, sa vie, ses espoirs, ses élans, tout le meilleur de son être, tout ce qui le faisait grand, tout ce qui le rendait bon, tout ce qui eût pu le rendre heureux. Son courage l'abandonna ; il ne vit plus de la vie à ce moment que ses amertumes et ses faussetés, et se dit qu'il n'en voulait plus, qu'il ne la supporterait pas.

En vain autour de lui bourdonnait la fête des fleurs, des épanouissements de la terre. En vain le doux parfum du petit blé noir, son compatriote, essayait-il de lui rappeler les joies du foyer, les



poésies de l'enfance et tous les intimes bonheurs oubliés ; il n'entendait ni le chant affairé de l'abeille parlant de production, de richesse et de travail, ni la note monotone et sceptique du grillon, qui semble railler au nom de l'éternité les choses passagères. Il souffrait âprement. Il souffrait, et toutes ces splendeurs qui, une heure auparavant, aux pieds de son Ève, lui semblaient l'Éden, lui paraissaient maintenant menteuses, funèbres, empoisonnées.

Après ses abattements, la douleur lui fit sentir ses aiguillons, et il voulut, vaine illusion des souffrants, fuir ce lieu où la désolation était tombée sur sa tête. Il marcha une heure au hasard sur les pentes, dans les taillis, se laissant aller parfois sur le sol, puis se relevant sous une douleur plus âpre et plus vive. Comme il débouchait d'un bois dans un chemin et reconnaissait avec une sorte d'effroi qu'il était encore tout près de la Ravine, il se vit en face du baron.

« Eh bien ! s'écria celui-ci, quel air étonné, haggard ! Nous sommes en plein jour, mon cher docteur et vous abusez du droit de rêver ! »

— Pas de railleries ! monsieur, je suis perdu ! » répondit le jeune homme, et il s'enfuit, laissant le baron pétrifié.

Arrivé chez lui, le soir, Émile s'enferma, fuyant même les consolations de sa mère. Le bonheur, la vie facile, qu'il avait goûtés jusque-là, semblaient ne l'avoir préparé qu'à mieux souffrir. Jusque-là, il



n'avait surtout vécu qu'en savant et en curieux, n'attachant son cœur bien fortement à aucune chose, attendant; le premier lien puissant qu'il avait formé avec la vie, arraché, lui emportait l'âme. Il ne se voyait plus d'intérêt au monde. Il eût ardemment désiré mourir.

Le lendemain, après une nuit dont les orages se lisaient sur ses traits flétris, Émile vit rentrer dans sa chambre sa mère, accompagnée de M. de Beaudroit. Peut-être M<sup>me</sup> Kéraudet avait-elle redouté pour son hôte un rude accueil; mais, quand elle eut vu son fils baisser la tête douloureusement et abandonner sa main au baron, elle sortit.

« Mon jeune et cher ami, dit M. de Beaudroit, je suis venu vous exprimer mon vif chagrin. Ma fille, en vous refusant, m'a cruellement froissé : car je vous désirais pour gendre. Je croyais Antoinette plus sensible à votre amour; mais mon avis est que vous avez parlé trop tôt. Un cœur de vingt-six ans, doux et tendre comme le sien, est bien accessible à d'aussi bonnes raisons que les vôtres. Il eût fallu lui laisser le temps de se détacher peu à peu de ses folles résolutions... Cependant je ne suis pas chargé de vous donner des espérances. Antoinette, au contraire, m'a déclaré fermement sa volonté de rester veuve. Ces jeunes femmes, ça ne doute de rien. Ce que je puis vous dire pourtant, c'est qu'elle a voulu vainement me cacher ses larmes; c'est qu'elle est



au désespoir de la perte de votre amitié, qu'elle est inquiète de vous et se maudit de votre chagrin.

— Qu'elle veuille donc bien m'oublier, dit Émile. Je serais trop coupable d'ajouter un tourment à ses chagrins. Il est digne d'elle de rester fidèle à un souvenir sacré. J'ignorais qu'elle eût adoré son mari. »

En même temps une jalouse rougeur colorait ses joues.

« Voilà ce qui vous trompe, s'écria M. de Beaudroit, et ce qui la trompe elle-même. Ma fille n'a jamais aimé son mari qu'à la manière d'une femme honnête, et de bonne volonté, qui n'a rien de mieux à faire. Je l'ai bien vu, moi, qui de mon côté l'ai mariée aussi bêtement que les pères le font. M. de Carzet était un de ces viveurs de bonne compagnie qui pratiquent le respect d'eux-mêmes dans les exactes limites du décorum. Il avait une délicatesse de race, un bon goût natif, un esprit accommodant, point de principes ; parfaitement raisonnable et sachant toujours s'arrêter à temps. Il n'était ruiné de corps et d'âme qu'à moitié quand il me demanda ma fille. Comme il n'était ni bête, ni laid, ni joueur, ni trop débauché, qu'il avait des manières de gentilhomme et le respect des liens de famille, car il passait pour un bon fils, je le trouvai préférable à quantité d'autres. Il plut à Antoinette et sut gagner sa confiance. Me voyant désirer ce mariage,



et persuadée par l'exemple de toutes ses amies qu'il était nécessaire de se marier avant dix-huit ans, elle l'épousa. M. de Carzet fut pendant un an fort amoureux de sa femme ; je ne sais guère, en vérité, comment il eût pu faire autrement. Vint la naissance de Marthe, dont ma fille voulut absolument être la nourrice ; fidèle à l'égoïsme qui l'avait guidé toute sa vie, M. de Carzet reprit alors ses anciennes habitudes, négligea sa femme, eut des maîtresses. Antoinette elle-même n'en put douter. Elle fut digne, sévère, calme, comme on peut l'être quand la passion n'existe pas, et se renferma dans son rôle de mère. Un jour, on lui rapporta son mari blessé, non pas même en duel, mais dans une rixe après souper. Le mal, qui d'abord paraissait peu grave, le devint. Ce choc eut des suites funestes. M. de Carzet reçut pendant une année les soins dévoués de sa femme, et ne put guère manquer de lui en être reconnaissant.

« Or, vous le savez, les femmes (qu'on élève pour cela d'ailleurs) ont, ou se figurent avoir, une sensibilité stupide. Adorer le malheur est leur mot d'ordre, exagérer le sentiment est leur manie, et il faut bien convenir qu'il n'en saurait être guère autrement, puisqu'elles n'ont pour tout domaine d'action que l'imagination et la fantaisie. C'est donc tout simplement au repentir, non prouvé, de cet époux infidèle que ma fille sacrifie sa vie tout entière et



le bonheur d'être véritablement aimée. Peut-être même ce malheureux égoïste lui aura-t-il demandé un serment.

« Dans les premiers temps, ne voyant ma fille entourée que de prétendants à peu près semblables au mari perdu, je n'ai point combattu sa résolution. Je l'ai amenée volontiers à la campagne pour la soustraire à ces obsessions, et j'attendais encore pour la presser de faire un bon choix. J'ai désiré, je désire que ce choix tombe sur vous, et peut-être encore ne serait-il pas impossible... »

Émile secoua la tête avec un triste sourire.

« Elle m'a défendu de la revoir, dit-il.

— Je le sais; mais j'ai obtenu quelque chose à cet égard. « Ainsi, lui ai-je dit, voilà une rupture publique! « Après tant d'intimité, qui ne devinera que tu  
« as refusé le docteur? C'est donc non-seulement un  
« chagrin mortel que tu lui causes, mais l'amer désa-  
« grément d'un échec dans l'opinion. »

Émile haussa les épaules.

« Je suis persuadé que cela vous est égal, du moins pour le moment, reprit le baron. Mais Antoinette a de l'amour-propre pour ses amis. « Enfin, ai-je  
« ajouté, voici notre école du dimanche désorganisée :  
« car ni toi ni moi ne pouvons remplacer les leçons si  
« bien faites par le docteur, ni l'autorité que prête à  
« ces réunions la présence d'un homme profondément  
« aimé et respecté dans le pays. » Elle s'est rendue



à toutes ces raisons, et il a été convenu que vous seriez invité à revenir le dimanche. Et maintenant, mon ami, si vous m'en croyez, c'est à vous d'accepter ce retour et d'en profiter pour obtenir davantage... Eh bien ?

— Vous demandez, dit Émile, à un malade pris de fièvre chaude de marcher tranquillement, quand il ne peut que tomber ou courir ! Ou je ne sortirai pas de cette chambre, ou j'irai en Chine. Il m'est impossible de vous dire ce que je ferai, mais assurément rien de calme.

— Hélas ! dit le baron, la persévérance n'est point la vertu des jeunes gens de ce temps-ci. Je suis plus jeune que vous, moi, j'espère toujours. Lutter corps à corps avec la fortune, n'est-ce pas la vie ? Et c'est seulement ainsi qu'on gagne les places et emporte les batailles. Nous faisions ainsi autrefois. Mais il n'y a vraiment plus de jeunes que les gens de soixante ans. »

Il laissa Émile ébranlé, prêt à se rattacher à l'espérance offerte. Mais déjà s'était répandue la nouvelle du rendez-vous surpris par M<sup>lle</sup> Chaussat. Il n'était bruit à Savenay que de ce scandale. On répétait avec horreur que M<sup>me</sup> de Carzet et le docteur Émile Keraudet se donnaient des rendez-vous dans la campagne, afin d'échapper à la surveillance du baron, qui voyait de mauvais œil les visites trop fréquentes du docteur. On qualifiait énergiquement



la conduite de cette jeune femme, qui ne rougissait pas de rendre son enfant témoin de ses rendez-vous avec un amant. Une amie charitable vint en grande hâte instruire de tout cela M<sup>me</sup> Keraudet. Celle-ci demanda des explications à son fils. Émile vit la réputation de M<sup>me</sup> de Carzet compromise, et en fut au désespoir.

Il hésitait déjà vivement à commettre l'imprudence que lui conseillait le baron : car enfin, s'il échouait au bout d'une nouvelle attente, d'un nouvel espoir, il n'en serait probablement que plus misérable. Mais désormais c'était pour M<sup>me</sup> de Carzet elle-même qu'il ne pouvait risquer une pareille épreuve. S'il continuait de la voir, le moindre hasard, pareil à celui de leur rencontre du jour précédent, fortifierait les soupçons, propagerait ces odieux propos. Il devait donc cesser absolument ses visites, et, ne trouvant point le courage de vivre ainsi près d'elle sans la voir, il devait partir.

Faut-il l'avouer ? Mais à quoi servent sur ce point nos pruderies ? Peu de caractères échappent à la secrète influence des petites considérations qu'on dédaigne tout haut. Il n'est point d'être assez puissant pour vivre absolument en dehors de son milieu, ni assez grand pour que, dans son sommeil au moins, les Lilliputiens ne l'enlacent. Le nombre est toujours une puissance. Donc, parmi les motifs qui déterminèrent Émile, se peuvent compter l'indignation, la



colère et la mortification qu'il éprouva de voir ses sentiments exposés aux commentaires et aux quolibets de sa petite ville. Il y avait sur ce point dans sa conscience (comme dans celle de bien d'autres) une petite énigme à résoudre : il méprisait profondément l'opinion de tous ces gens-là, et n'en souffrait pas moins de l'idée d'être défait à leurs yeux.

Il écrivit au baron qu'après les réflexions les plus sérieuses, il jugeait que le devoir et la prudence lui ordonnaient de partir, non pour oublier, mais pour donner au moins à sa douleur la seule consolation qu'elle pût éprouver : le mystère et la solitude. M<sup>me</sup> de Carzet connaissait son amour, ses vues, son caractère, ses désirs ; il resterait le même et l'adorerait toujours. Il partait. Était-ce pour quinze jours, un mois, un an, il l'ignorait lui-même. Il savait seulement qu'il est des douleurs que les consolations aigrissent et que le mouvement rend peut-être plus supportables.

Quelques heures après, le docteur Émile embrassait sa mère tout en larmes et prenait le train pour Paris.

On pense que ce départ subit donna lieu à de nombreux commentaires, au coin de la Grand'Rue et ailleurs. On se moquait âprement de *ce pauvre* docteur qui, après avoir eu le mauvais goût de préférer une étrangère aux jeunes beautés du pays, s'était vu trompé dans son ambition. On assura que



la dernière visite du baron n'avait eu d'autre objet que d'adresser à M. Keraudet de vifs reproches et de lui interdire sa maison. On battit des mains à cette aventure, et mille quolibets, plus prompts que le train qui l'emportait, suivirent le jeune docteur dans sa fuite.

Le baron, après avoir lu la lettre d'Émile, avait haussé les épaules et s'était mis à marcher de long en large, de l'air le plus contrarié. Puis il avait tendu la lettre à sa fille, qui l'interrogeait du regard, et tout en continuant sa marche il ne cessa d'attacher sur elle un regard observateur. Il la vit pâlir ; elle garda la lettre dans ses mains plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour une seule lecture, et la remit enfin sur la table sans dire un mot.

« Que penses-tu de cette décision ? demanda M. de Beaudroit.

— Il cherche à se consoler, et fait bien, » dit-elle.

Sa voix était fort altérée : elle sortit au bout d'un instant, et le baron haussa les épaules plus que jamais.

Tout suivit à la Ravine le même train qu'auparavant, à l'exception du vide que laissaient dans les leçons du dimanche des cours faits autrefois par le docteur. M<sup>me</sup> de Carzet se montra la même dans ses bontés pour les gens du pays et dans ses soins pour l'école d'adultes, qui prit même pendant l'hiver un plus grand dé-



veloppement. Les observateurs remarquèrent chez la jeune veuve une teinte de tristesse; on assura que la fraîcheur de son teint avait subi une altération prononcée; peut-être même, en dépit de sa ponctualité, de ses efforts dévoués, les écoliers sentirent l'absence d'une certaine chaleur émue, effet non de la volonté, mais de quelque autre foyer plus ardent. Mais cet alanguissement venait peut-être, ainsi que l'assurait la jeune femme, des rigueurs de l'hiver qui avaient succédé aux feux de l'été. Car maintenant les arbres étaient dépouillés, les champs mornes, et les grandes prairies qui s'étendent jusqu'à la Loire n'étaient plus qu'un miroir de glace, où, dans les beaux jours, le soleil pâli réfléchissait ses rayons.

Tout l'hiver s'écoula sans que le docteur Émile reparût à Savenay. M<sup>me</sup> Keraudet, à toutes les questions qui lui étaient faites, répondait que le jeune docteur avait depuis longtemps le projet de voyager. On vit à la poste des lettres timbrées d'Italie, puis d'Allemagne. « Il paraît qu'il faut aller loin pour oublier une Parisienne, » disait-on dans les petites soirées de la bourgeoisie savenaisienne, et les demoiselles à marier affirmaient qu'elles seraient charmées si M. Keraudet ramenait une femme de ces pays-là.

On était au milieu de l'été. Les grappes du sarrasin, encore en bouton et rosées, allaient épanouir le blanc calice de leurs petites fleurs, et déjà les



abeilles tournaient en bourdonnant autour des champs parfumés, quand un beau jour on vit un grand mouvement se faire aux Planettes, et le bruit se répandit que le docteur était revenu.

Ce fut grand événement à la ville comme à la campagne, d'où les malades accoururent. Les propos, qui faute d'aliment s'étaient apaisés, recommencèrent. On examinait le docteur des pieds à la tête quand il passait dans la rue, et tout le monde reconnut qu'il avait maigri ; mais on lui trouvait en revanche le teint brun et l'air plus hardi, « plus suffisant, » dirent les demoiselles, qui décidément le détestaient. Irait-il ou n'irait-il pas à la Ravine ? Telle fut la grande question qui pendant huit jours tint les esprits en suspens. M<sup>lle</sup> Chaussat fit bonne garde, et le capitaine alla se promener sur tous les chemins qui pouvaient conduire à la Ravine, tout en jetant sur la campagne des regards vigilants et soupçonneux.

Au grand étonnement des curieux, ce fut le baron, ce père mécontent et farouche, qui vint le premier faire visite au jeune médecin.

« Êtes-vous guéri ? fut sa première question, après l'échange de poignées de main cordiales.

— Mon absence rendait ma mère malheureuse, répondit Émile. Bien des soins réclamaient ici ma présence. Je suis revenu... J'ignore pour combien de temps.



— Quand viendrez-vous nous voir ? » demanda le baron.

Émile rougit :

« Monsieur, je craindrais de déplaire à M<sup>me</sup> de Carzet.

— J'affirme que vous ne lui déplairez pas.

— Je suis heureux de l'apprendre, monsieur, mais... s'il faut vous l'avouer, j'ai subi l'épreuve la plus rude qu'un cœur d'homme puisse supporter sans mourir. Quand enfin, à force de courage et de volonté, je suis devenu plus calme, plus maître de moi-même, dois-je m'exposer à perdre, en un instant peut-être, le fruit de ces efforts et à redevenir aussi faible, aussi malheureux que déjà ? »

Le baron se leva, comme c'était son habitude quand l'impatience le prenait, et se promena de long en large en marchant très-fort.

« Vous êtes précisément, dit-il, de l'avis d'Antoinette, que votre sagesse a pleinement rassurée et qui prétend que vous avez pris le bon moyen pour guérir. Ma foi, c'est en effet une bien belle vertu que la prudence ; mais vous la volez à mes soixante ans.

— Je voudrais conserver un fils à ma mère, dit Émile rougissant et agité.

— Les bons fils font les bons pères et les bons époux, » dit le baron ; et, serrant la main d'Émile, il partit en disant : « Au revoir, docteur. »



Après son départ, un violent combat se livra dans l'âme d'Émile entre l'amour et la prudence. Retourner à la Ravine, n'était-ce pas renouer sa chaîne et la river peut-être à jamais. Mais, d'un autre côté, qu'avait-il gagné à son absence ? Il n'avait point cessé d'aimer Antoinette ; il n'avait obtenu que de s'habituer un peu à vivre d'amertume et de regrets.

Sa mère acheva de le décider à renouer quelques relations avec le baron et sa fille, non-seulement en essayant de lui communiquer l'espoir secret qu'elle avait elle-même vis-à-vis de la jeune femme, mais aussi en faisant intervenir dans ce drame de la destinée de son fils le chœur moderne, conduit par le capitaine et par M<sup>lle</sup> Chaussat :

« Eux qui ont, dit-elle, tant clabaudé sur ton départ, ce sera leur donner un beau démenti que de retourner à la Ravine comme auparavant. Ils n'y comprendront plus rien, et nous pourrons dire hardiment, et même ce sera la vérité, qu'ils ont menti en assurant que tu avais été refusé par le baron. »

Quelques jours après, Émile se présenta à la Ravine, à l'heure où M<sup>me</sup> de Carzet avait l'habitude de se promener avec sa fille. Le baron le reçut, et après l'avoir gardé quelque temps au salon, il l'emmena visiter ses champs, précisément du côté où se trouvaient Marthe et sa mère. On se rencontra, et Marthe sauva de part et d'autre beaucoup d'embarras en sautant la première au cou de son ami. Le premier



choc passé, M<sup>me</sup> de Carzet reçut Émile en voisin qu'on aurait vu de la veille. Cette froideur irrita profondément le jeune homme, qui, de son côté, fut glacial. Le baron était de mauvaise humeur. La petite Marthe seule fut aimable.

Toutefois, comme l'avait prévu M<sup>me</sup> Keraudet, cette visite fit sensation et déconcerta les commérages. On ne savait plus que penser, ni même que dire, surtout quand le docteur eut repris son cours du dimanche comme auparavant.

Ce cours, où assistaient M<sup>me</sup> de Carzet et le baron, eut bientôt un succès immense. Le jeune docteur parlait avec une éloquence véritable.

Au bout de quelques instants, après avoir commencé du ton le plus simple et le plus familier, il s'animait peu à peu, ses yeux lançaient des éclairs, sa voix devenait vibrante, et il lui venait à propos de tout, naturellement, des réflexions saisissantes.

Quand il parlait des petits enfants, des soins qu'il fallait donner à leur corps si frêle et à leur esprit si pur, toutes les mères pleuraient, et, en d'autres moments, il y avait même des jeunes filles qui pleuraient aussi, sans savoir pourquoi. La parole du jeune orateur, pleine de passion, communiquait à son auditoire une sorte de fièvre, et secouait sur lui comme une pluie d'étincelles, dont plus d'une âme s'embrasa. Il aimait assurément ce peuple pour lequel il parlait ainsi; mais il parlait devant elle, et



puisait, dans son cœur ému, aux sources de l'enthousiasme. Une assistance nombreuse, émerveillée, se pressait à ses leçons, et l'on disait hautement dans le pays qu'il n'avait pas son pareil en France pour bien parler, non, pas même à Nantes.

Mais quand, après la séance, toutes ces mains rudes et sincères cherchaient la main du professeur, et que mille remerciements, exaltés, naïfs, lui étaient adressés de toutes parts, il attendait vainement d'entendre sa voix à elle, de toucher sa petite main. Car elle se dérobaît toujours la première, et il ne la voyait plus.

Il est vrai qu'il refusait invariablement l'invitation à dîner du baron, et il rentrait pensif, ulcéré, se disant qu'elle était et serait toujours implacable. Dans les rencontres fort rares qu'ils avaient eues depuis le retour d'Émile, il avait essayé inutilement de pénétrer les pensées que recouvrait l'air doux, pensif, concentré de la jeune femme. Elle parlait à peine, et ses paupières, souvent abaissées, ne se relevaient qu'avec lenteur, comme si elle eût craint par ses regards de laisser voir dans son âme. Émile se disait qu'elle ne pouvait lui témoigner mieux, ni autrement, la contrainte qu'elle éprouvait de sa présence, et cela lui causait une irritation profonde. Il avait pris le parti de la fuir, et s'excitait avec une sorte de fureur et de haine à rompre avec ce fatal amour. Il ne se présentait donc plus guère à la Ravine que le di-



manche pour son cours, et le baron, à son tour froissé, ne l'invitait plus.

Ainsi se passèrent les mois d'août, de septembre, d'octobre. Émile sentit qu'il ne gagnait rien sur lui-même et perdait ses forces dans une pareille lutte. Il se dit qu'il fallait en finir de quelque manière; il s'indigna que sa destinée fût ainsi le jouet de la volonté d'une autre. Il caressa les résolutions les plus folles, depuis celle d'épouser M<sup>lle</sup> Bernereau jusqu'à celle de se tuer. Il osa se dire qu'après tout M<sup>me</sup> de Carzet ne pouvait renfermer à elle seule tout l'idéal et tout le bonheur de ce monde. Il se le dit. Mais il n'en crut rien. Toute la décision qu'il put prendre fut d'aller passer l'hiver à Paris.

Pendant son absence, la jeune veuve fit de fréquentes visites à M<sup>me</sup> Keraudet. Très-naturellement, on ne parlait que d'Émile; M<sup>me</sup> Keraudet n'était point ce qu'on appelle vulgairement une femme d'esprit, mais elle était mère et sut tout dire, sans offenser la jeune femme, qui n'écartait point l'entretien.

Émile revint aux premiers beaux jours, plus âpre, plus mécontent, plus irritable que jamais. Interrogé sur Paris, il ne sut trop que répondre, et l'on finit par découvrir qu'il n'avait guère visité que l'École de médecine, les bibliothèques et l'Institut. Il avait retrempé ses études, voilà tout, et c'était là toute la distraction que lui avaient fournie *les plaisirs de Paris*, où l'opinion publique le prétendait plongé.



Avec un peu moins de sauvagerie et d'humeur, il se serait aperçu que la voix de M<sup>me</sup> de Carzet en lui parlant était bien douce, et que son regard était bien rêveur. Depuis quelque temps, elle aussi devenait fantasque, irritable. On lui voyait parfois les yeux rouges, et sa tendresse pour sa fille semblait plus passionnée que jamais.

Un jour que les courses du docteur l'avaient conduit non loin du moulin à vent, il y dirigea ses pas et s'arrêta sur le sommet du coteau où pour la première fois, dans les magnificences du soleil couchant, il avait admiré l'idéale beauté de la jeune veuve. Il était environ trois heures. Une grande lumière, tamisée par les mousselines du ciel breton, éclairait toute la campagne, et, comme au jour dont Émile évoquait le souvenir, à l'entrée de la pleine mer, entre les deux pointes, un transatlantique en partance, toutes voiles enflées, apparaissait entre l'onde et le nuage. Au loin, la Loire étincelait.

Sur cette vaste et belle vallée, sur ces admirables coteaux, sur toute cette nature qui, dans sa puissance, exhalait une joie sereine, le regard du jeune homme errait amer, et rempli de ces interrogations ardentes, soupçonneuses, que l'être humain, quand il souffre, adresse à l'être éternel.

Tout à coup, une voix frêle, dont il reconnut aussitôt le timbre, parvint à son oreille. C'était la voix de Marthe, qui appelait Jeanne, et l'on eût dit que



cette voix venait d'en haut. Le cœur palpitant, car Marthe n'était jamais loin de sa mère, Emile se rapprocha du moulin. Il reconnut alors que la voix venait de la lucarne en haut de la tour, et, en même temps que Jeanne, il entra.

« Jeanne, cria Marthe du haut des échelles, c'est maman qui est peureuse, allez, car elle ne peut plus descendre à présent.

— C'est vrai, dit M<sup>me</sup> de Carzet, dont l'accent rieur semblait se moquer de son propre émoi, c'est vrai, Jeanne. Je suis montée là pour suivre Marthe, et maintenant, quand je regarde en bas, le vertige me prend et je sens que je tomberais. Comment faire? »

Et la jeune femme, à sa propre question, répondit par un frais éclat de rire.

« Espérez un peu, madame, dit la meunière; je ne suis pas de force à vous descendre; mais voici bien heureusement M. Keraudet, qui va vous tirer d'affaire. »

Émile montait déjà. Au nom de son ami, la petite battit des mains, et se plaçant à l'ouverture, près des échelles :

« Ah! mon ami, comme vous avez bien fait de venir! Étions-nous en peine! Mais c'est maman! car moi, je descendrais bien toute seule. »

Et tandis que la mère, tremblante, la retenait par sa robe, elle posa sur l'échelle ses petits pieds et



descendit de deux échelons au devant d'Émile, qui la saisit dans ses bras et la déposa bientôt dans ceux de Jeanne. Puis il remonta vivement près de M<sup>me</sup> de Carzet.

La jeune femme s'était reculée jusqu'au fond de la tourelle. Cette protection qui lui était offerte n'avait point diminué son effroi. Il semblait, au contraire, avoir augmenté. Elle ne riait plus, et ses traits et ses regards exprimaient le plus grand trouble.

« Madame, lui dit Émile, veuillez vous confier à moi, je vous prie. »

Mais, à ces paroles, prononcées du ton le plus humble et le plus respectueux, M<sup>me</sup> de Carzet, bien que déjà elle touchât au mur, fit un mouvement comme pour s'éloigner encore.

« Je vous remercie, monsieur. Descendez, Jeanne m'aidera.

— Jeanne, s'écria-t-il, est incapable de vous soutenir; elle vous l'a dit elle-même; vous tomberiez toutes les deux. Une pareille imprudence pourrait vous coûter la vie, madame, songez-y. »

En même temps il passa de l'échelle sur le plancher et s'approcha de M<sup>me</sup> de Carzet.

« Laissez-moi, dit-elle avec une véritable terreur en l'écartant de la main.

— N'ai-je donc plus votre estime? s'écria-t-il désespéré. Mais vous feriez une chute mortelle, et je



ne puis penser qu'à cela ! Confiez-vous à moi ; il le faut.

— Non, maintenant je pourrai descendre seule, » dit-elle en se rapprochant de l'échelle, tout en observant une courbe qui la tenait éloignée d'Émile.

Plein d'effroi pour elle, quoique tremblant en même temps de sa propre audace, Émile saisit le bras de la jeune femme.

« Pardonnez-moi ; mais je ne puis vous permettre cette imprudence.

— Laissez-moi ! » s'écria-t-elle de nouveau, avec une telle expression de détresse que, pétrifié de surprise et de chagrin, il cessa de la retenir.

Aussitôt elle se précipita sur l'échelle, et, avec un frémissement indicible, il la vit descendre seule. Au mouvement trop tardif qu'il fit pour l'arrêter, elle répondit :

« Je ne crains plus le vertige à présent. »

A l'expression de ses traits, on voyait en effet que ce vide, tout à l'heure tant redouté, elle s'y engouffrait comme dans un asile. Elle descendit sûrement et fut bientôt en bas, près de sa fille et de la meunière.

« Eh bien, notre ami, dit Marthe, ne venez-vous pas ? »

Émile ne fit pas de réponse. L'enfant appela de nouveau, et, surprise d'être si mal obéie pour la première fois, tandis que sa mère, au dehors, se remet-



tait de son émotion, elle grimpa de nouveau lestement et vit Émile debout, les yeux fixés et comme pétrifié. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Marthe fut saisie de ce spectacle. Les enfants ne comprennent pas la douleur sans cris. Elle n'osa parler et redescendit, toute préoccupée, près de sa mère. Et quand elles eurent quitté Jeanne, la petite, mystérieusement, raconta ce qu'elle avait vu. Une vive rougeur couvrit le visage de la jeune femme; elle parut hésiter, fit un pas comme pour retourner au moulin, et finit par continuer son chemin, lentement et la tête baissée.



## V

Il y avait trois jours que cette aventure s'était passée.

Le baron et sa fille se trouvaient dans le petit salon qui ouvre sur le chemin du bois. Antoinette brodait une tapisserie, du moins elle la tenait dans sa main; les yeux étaient ailleurs, l'esprit également, à en juger par l'air profondément soucieux et triste de la jeune femme. Le baron feuilletait un livre.

La porte vitrée s'ouvrit, et Marthe fit irruption dans la chambre. Elle tenait entre ses doigts un gros scarabée qui agitait désespérément toutes ses pattes, et, fière et embarrassée de sa conquête, la petite fille criait à la fois de joie et de peur. Tandis que le baron, sommé de déclarer le nom du prisonnier, interrogeait sa mémoire, la jeune mère attira l'enfant contre ses genoux et essuya son front humide. Marthe fit entendre une petite toux.

« Je ne sais ce qu'a Marthe, dit M<sup>me</sup> de Carzet. Voilà plusieurs fois qu'elle tousse depuis hier. » —



Et s'adressant à l'enfant et l'enlevant tout à fait dans ses bras : « Tu t'échauffes trop, ma chérie, à courir sans cesse comme cela. Je suis sûre que tu es malade.

— Il ne serait pas mal de le lui persuader, » observa M. de Beaudroit.

Sans tenir compte de l'épigramme, la jeune femme accabla de questions l'enfant, d'abord insoucieuse, mais qui, mise en demeure avec persistance de dire si elle n'avait point de mal à la gorge ou à la poitrine, réfléchit, et bientôt, avec de grands yeux inquiets et sérieux, déclara qu'elle avait mal à la gorge.

« Et à la poitrine, » ajouta-t-elle un instant après, avec la même conviction, en posant la main au-dessous de sa ceinture.

Mais M<sup>me</sup> de Carzet ne parut pas s'occuper de l'erreur contenue dans une telle indication.

« Vraiment, reprit-elle, cela m'inquiète. Je n'aime pas ces toux. A la campagne, un refroidissement se prend si vite ! et cela peut avoir des conséquences si graves !... »

Avec un peu d'embarras, elle ajouta :

« Il faudrait consulter M. Keraudet.

— Tu ferais mieux de le consulter pour toi-même, dit le baron.

— Pour moi ? Je ne suis pas malade.

— Alors c'est plus grave.



— Comment donc, père ? que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que depuis trois jours tu n'es plus la même. Tu ne m'entends pas quand je te parle, d'abord ; tu es impatiente, toi si douce, et, quoi que tu en dises, il y a de la fièvre dans tout cela, car tes mains sont brûlantes. »

M<sup>me</sup> de Carzet rougit.

Marthe, voyant qu'on ne s'occupait plus d'elle, se prit à tousser d'une façon un peu forcée.

« Vraiment cela devient inquiétant, » dit la jeune mère.

Le baron haussa les épaules.

« Sonnez Pauline et faites faire de la tisane, cela suffira tout à fait.

— Pauline est partie, dit l'enfant. Je ne veux pas de la tisane, je veux le docteur Émile.

— Pauline est partie ? Cù donc l'a-t-on envoyée ?

— Chez M<sup>me</sup> Keraudet, répondit la jeune femme en rougissant de nouveau. C'était pour...

— Oh ! je ne suis pas indiscret. Depuis quelque temps, tu ne peux te passer de M<sup>me</sup> Keraudet. Fort bien ! Je trouve ce choix excellent.

— Maman, dit Marthe d'un ton lamentable, la poitrine me fait mal. Je veux qu'on aille chercher le docteur.

— Demande à ton bon papa, répondit M<sup>me</sup> de Carzet.



— Je ne m'en mêle plus, dit le baron en se levant. Jusqu'ici je n'ai pas eu de succès. »

Il ouvrit la porte vitrée et prit du côté des bois. Marthe se mit à pleurer. M<sup>me</sup> de Carzet en avait envie. Elle sonna, ce fut Pauline qui se présenta.

« Ah ! vous voici de retour, Pauline ? »

— Avez-vous dit au docteur Émile de venir ? demanda l'enfant. Je suis malade.

— Le docteur est plus malade que vous, mademoiselle.

— Malade ! s'écria M<sup>me</sup> de Carzet.

— Oui, madame, il a eu ces deux jours une forte fièvre et n'est pas très-bien encore. M<sup>me</sup> Keraudet vous remercie bien des fraises que vous lui avez envoyées ; les siennes ne sont pas encore mûres.

— Ah ! bien. C'est tout ce qu'elle vous a dit ?

— Oui, madame ; seulement on voit que cette pauvre dame a bien du chagrin. Elle avait les yeux pleins de larmes. Il paraît que son fils n'aime plus ce pays, ou du moins il dit que l'air ne lui est pas bon et qu'il préfère vivre en Italie.

— Pauline, dit M<sup>me</sup> de Carzet après un instant de silence, dites qu'on attelle. Je vais aller voir M<sup>me</sup> Keraudet et savoir si le docteur ne pourrait pas soigner Marthe, qui n'est pas bien. »

Quand la femme de chambre fut sortie, M<sup>m</sup> de Carzet jeta des regards émus sur sa fille, qui, satis-



faite de voir qu'on s'occupait de sa maladie, s'était remise à jouer.

« Marthe, dit-elle en serrant l'enfant sur son cœur, tu aimes beaucoup le docteur Émile ?

— Oui, » dit l'enfant.

La jeune mère la couvrit de baisers et sortit.

Après la scène du moulin, la faible espérance que gardait Émile s'était anéantie, et la douleur la plus poignante l'avait accablé. Être fort amoureux et perdre l'esprit sont synonymes dans toutes les langues; il avait donc ainsi raisonné :

« C'est de l'horreur que je lui inspire. Mon amour l'offense. Et son refus est plus qu'une résolution, c'est un instinct. »

A l'horrible souffrance qu'il éprouva, il reconnut alors que tout ce qu'il avait dépensé de temps et d'énergie à se rendre maître de son amour avait été vain. Il avait seulement appris la patience, mais nullement la résignation. Cet amour était le même qu'au jour où il en avait fait l'aveu, et la douleur qu'il éprouvait maintenant était la plus grande qu'il eût encore éprouvée, parce qu'elle ne lui laissait plus d'espoir.

Il avait été malade en effet pendant deux jours, par l'effet d'une fièvre ardente. Elle venait de céder; et, s'étant levé, il s'était traîné fort pâle au jardin. Ce jour-là, c'était à la fin de mai, le soleil dardait de chauds rayons sur les plantes arrosées par une



abondante pluie, tombée le matin. Imprégnés à la fois de chaleur, de lumière et de rosée, les calices gonflés s'épanouissaient, les feuilles semblaient croître à l'œil, les oiseaux se livraient aux vocalises les plus folles, et des parfums, de toutes parts exhalés, se mêlaient dans l'air.

Émile alla s'asseoir sous la tonnelle, où de tous les parfums le plus suave, celui de la vigne en fleur, s'épanchait. Mais il restait insensible à ces harmonies et regrettait presque l'amour de sa mère, qui lui imposait ce fardeau insoutenable d'une vie sans joie et sans intérêt. Il cherchait à s'encourager en se disant qu'il pourrait du moins être utile; mais il avait beau faire : il se sentait trop jeune pour n'avoir pas besoin d'être heureux, et quand il se disait que beaucoup l'aimaient, son âme était déchirée de n'être point aimé précisément de celle qu'il chérissait d'un amour unique, exclusif.

Tandis qu'il songeait ainsi, il entendit non loin, dans l'allée, derrière le mur de pampres, un pas et un bruissement de robe dont tout son cœur frémit. Ce n'était point le pas grave et plus régulier de sa mère, et la robe de laine de la bonne M<sup>me</sup> Keraudet n'avait pas non plus de ces jeunes frémissements. Sûr déjà par le sens intime, il se retourna : c'était bien elle ! Elle ! Antoinette ! M<sup>me</sup> de Carzet !

Elle s'était arrêtée à l'entrée de la tonnelle et se détachait dans ce cadre avec toute sa grâce divine,



son petit chapeau de paille posé sur ses blonds cheveux, et un grand cachemire où elle s'enveloppait tout entière, comme si elle eût voulu s'y cacher. Ses yeux, baissés, s'abritaient également sous le voile de ses paupières. Pourquoi cette attitude craintive ? Pourquoi cette pudeur ? Pourquoi semblait-elle ainsi tremblante devant lui, elle si puissante, et qui tenait avant Dieu sa destinée ?

Il se crut presque halluciné. Mais il la vit s'approcher en rougissant et s'asseoir à côté de lui. Et comme il se levait, par respect, devant elle :

« Oh ! restez, dit-elle de sa douce voix. Restez assis, je vous prie. Vous avez été malade... je l'ai su... Pourquoi?... »

La voix lui manqua, elle baissa la tête, et puis tout à coup prit la main d'Émile, et, la serrant entre ses deux petites mains :

« Pourquoi, reprit-elle, ne pas nous avoir avertis de votre souffrance ? On ne garde pas ainsi le silence vis-à-vis de ses amis. J'étais depuis trois jours bien inquiète de vous. Ne l'avez-vous pas deviné ? »

Elle rougissait et pâlissait tour à tour.

« Que veut-elle ? se disait Émile. Vient-elle se jouer de ma passion ? »

Trop ému pour supporter plus longtemps le toucher de ces belles mains, il retira la sienne et dit avec amertume :



« Que vous êtes charitable et bonne, madame, de m'accorder tant de pitié !

— De la pitié ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, de la pitié !

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, madame ? Vous serait-il survenu quelque chagrin ? »

M<sup>me</sup> de Carzet ne répondit pas, et ses larmes continuèrent de couler, tandis que, pour dérober un peu son trouble, elle tournait la tête.

« Madame, dit Émile en s'animant malgré lui, pourquoi pleurez-vous ? Dites-le-moi, je vous en supplie, et s'il était encore possible que j'eusse le bonheur de vous être utile, disposez de mon dévouement. »

Elle semblait ne pouvoir répondre, tant son sein était oppressé, tant son émotion était vive. Ému lui-même au delà de toute mesure par les pleurs de cette femme qu'il adorait, Émile sentait la folie de son cœur lui venir aux lèvres, et craignant de l'offenser par de trop vives expressions :

« Ma mère a-t-elle été prévenue de votre visite, madame ? » demanda-t-il.

Cette parole sembla frapper au cœur la jeune femme. Elle pâlit ; ses larmes s'arrêtèrent subitement, ses mains retombèrent sur ses genoux.

« Ah ! dit-elle d'une voix brisée au bout d'un instant de silence, vous m'en voulez beaucoup, je le vois.



— Moi ! s'écria-t-il, moi ! je pourrais vous en vouloir !...

— Oui, je vous ai fâché, l'autre jour, au moulin... Ah ! si vous saviez?... »

Et penchant la tête, comme un enfant qui veut être pardonné, elle s'approcha si près que ses cheveux effleuraient l'épaule d'Émile.

En la voyant dans cette attitude, à la fois tendre et suppliante, il se crut fou et faillit le devenir :

« Si je savais ! répéta-t-il. Que dois-je savoir ? Ah ! madame, expliquez-vous.

— C'est pour cela que je suis venue, murmura-t-elle, et... et je n'ose pas... je ne puis, car... vous ne m'aidez pas du tout, Émile. »

En entendant son nom dit ainsi par elle, il fit un cri et jeta ses bras autour de la taille de la jeune femme. Alors, elle appuya tout à fait la tête sur l'épaule d'Émile, et, tout inondé de ses cheveux parfumés, il entendit ces mots, prononcés de la voix la plus douce et la plus tremblante :

« Ne comprenez-vous pas ? ou ne m'aimez-vous plus ? »

Comprendre ! non vraiment, il ne le pouvait ; car il se sentait pris d'une sorte de vertige intellectuel et les images tournoyaient dans son cerveau, sans qu'il les pût saisir et transformer en idées. Mais ne plus l'aimer ! Ah ! tout son cœur, tout son être protestait. N'était-ce pas la folie du bonheur même



que de la sentir ainsi dans ses bras, volontairement appuyée sur lui? Il la pressa contre son cœur, en délirant tout haut, sans entendre sa propre voix, et ne voyant, ne sentant, ne pensant qu'elle. Ce moment n'eut point de mesure.

C'est de l'exaltation du sentiment que vient la notion de l'éternité. Le vrai bonheur est calme autant qu'immense. Tandis qu'appuyée sur le cœur de son amant, elle s'abandonnait sans réserves, il l'adorait sans désir. Vivre hors du temps et de l'espace est moins impossible qu'on ne l' imagine; c'est un phénomène qu'accomplissent chaque jour les enthousiastes et les rêveurs.

Antoinette enfin releva la tête; elle n'était plus pâle, mais rosée comme l'aube, et souriait sous ses larmes. Émile se mit à ses pieds pour la mieux voir et pour l'adorer.

« Oh! disait-il, comme pour se convaincre que c'était bien vrai qu'il possédait cet impossible, vous m'aimez! vous m'aimez!

— Ah! je vous ai bien fait souffrir, dit-elle, j'ai été bien coupable! Mais je n'ai pas compris, je vous croyais résigné, guéri peut-être. Vous aviez fui; vous cherchiez, pensais-je, à vous consoler, et vous deviez par la distraction, par les voyages (hélas! je me le disais en pleurant), atteindre ce but. Car moi aussi, je vous aimais, Émile, et j'étais bien malheureuse. Mais je croyais devoir lutter contre mon



amour et contre le vôtre. Et cependant, contre le vôtre, j'eusse été bien faible, si j'avais su qu'il restait le même, que vous souffriez loin de moi.

— Eh quoi, s'écria-t-il, vous pouviez en douter?

— Qu'en savais-je? Vous étiez absent; à votre retour, je vous trouvais sombre et froid. Vos visites étaient rares; vous m'évitiez. Qui pouvait me dire si c'était de l'amour ou du ressentiment?

— Grand Dieu! Que pouvais-je faire? Après votre refus...

— Ah! sans doute, c'est de ce refus que vient tout le mal.

— Ne devais-je pas désirer de connaître ma destinée?

— Au risque de la perdre? Eh non! dit-elle en secouant sa tête charmante et en souriant, il ne fallait pas vous expliquer.

— Cependant ..

— Tenez, Émile, j'étais à la fois plus naïve que vous et plus rusée. Je me rappelle que j'avais une peur affreuse de cette déclaration que vous cherchiez à me faire, et j'aurais voulu pouvoir vous dire, vous supplier, de ne point me parler d'amour. Car moi, je n'étais pas prête, je ne vous aimais pas encore assez; ma résolution de ne pas me remarier tenait trop encore. Je dis non, et vous jugeâtes que vous deviez dès lors vous retirer. C'est en effet l'usage; nous traitons le sentiment comme une affaire :



« Voulez vous? ne voulez-vous pas? Voyez et jugez. »  
Mais le sentiment a son heure et ne dépend point des faits. Sans mon excellent père, qui vous aime profondément, nous étions à jamais séparés sur ce refus.

— Ainsi, je n'ai été malheureux que par ma faute?

— Oh! par la mienne aussi, dit-elle avec tendresse; car j'aurais dû comprendre tout de suite que mon devoir et mon bonheur étaient de vous rendre heureux. Mais vous avez fait, j'en conviens, tout ce qui était nécessaire pour nous séparer. Quand chaque jour, dans l'intimité de nos plans, de nos travaux, de nos causeries, vous pénétriez plus avant dans mon cœur, et me deveniez tout à fait indispensable, quand je me laissais aller sans défiance et avec bonheur à ce sentiment nouveau, aussitôt vous vous êtes hâté de m'avertir, de me montrer où j'allais sans y prendre garde, et dans cette eau dormante et paisible des commencements de notre amour, vous avez jeté une grosse pierre en me disant : « Madame! comment! vous ne voyez pas qu'il s'agit d'amour entre nous? Mais rappelez donc vos résolutions; car il est grand temps. »

Elle souriait finement en le regardant, de ses beaux yeux brillants et humides, et il la contemplait enivré.

« Je n'étais qu'un fou, je le vois; mais je me



disais : « De telles résolutions sont vaines quand on aime ; puisqu'elle les garde, c'est qu'elle ne m'aime pas. »

— Mon ami, sommes-nous si logiques ? Hélas ! nous nous jouons de nous-mêmes étrangement. Je souffrais quand vous refusiez de vous faire le complice discret du sentiment qui m'entraînait vers vous, et ce sentiment je n'hésitais pas à le combattre. Le raisonnement, en général, cela peut bien être une mathématique ; mais la raison personnelle est quelque chose de vivant qui a, comme la plante, comme l'être, ses lois de croissance et de floraison. Je sens maintenant, je suis sûre que mes devoirs envers vous priment tout souvenir et tout autre lien ; je sais qu'en vous aimant je ne trahis point ma fille et que vous travaillerez à son bonheur avec moi ; mais je ne sais tout cela, Émile, que parce que, maintenant, je vous aime, de cet amour complet qui est à la fois une confiance et un dévouement sans bornes, et qui devient, pour celui qui l'éprouve, le devoir le plus religieux. Mais c'est en vérité presque malgré vous que j'ai persisté dans cet amour et lui ai permis de s'accroître, malgré votre fuite, qui semblait tout rompre entre nous, malgré vos duretés, votre éloignement et votre silence.

— Vraiment ! dit-il en frémissant. Ah ! vous avez raison ! L'amour est une religion qui ne veut ni doutes, ni défaillances, ni prudences, ni réserves.



Oui, j'ai eu tort; j'ai agi pauvrement; je songeais à moi. Oui, je devais persister à vous aimer à tous risques, sans espoir. Où l'amour seul décide, à quoi bon tout ce luxe de réflexions, de calculs, de craintes? Mais, chère adorée, vous m'avez fait croire à votre haine. Quand, l'autre jour, vous me préféreriez le danger, quand vous vous écartiez de mes bras..., on l'eût dit, avec horreur.

— Oh! vous ne devinez rien, monsieur, dit-elle en couvrant de sa main son visage rougissant. Faut-il donc tout vous dire?

— Tout! » demanda-t-il avec passion.

Elle hésita encore, balbutia et dit enfin :

« C'est que je vous aimais trop ! »

Ils seraient ainsi restés jusqu'au soir à rappeler le passé, en savourant le présent, — car il est un plaisir plus doux que celui d'observer du rivage les naufrages d'autrui : c'est de revoir de loin, au sein du bonheur, ses propres périls.

Mais on entendit le sable de l'allée crier sous un pas, et, en écartant les pampres, ils aperçurent la bonne M<sup>me</sup> Keraudet, qui, prévenue à son retour de la visite d'Antoinette, et la sachant avec son fils au jardin, s'avancait un peu timidement. Ils se levèrent pour aller à sa rencontre, et, dès l'abord, la jeune femme, en l'entourant de ses bras, lui apprit tout d'un seul mot dit à l'oreille : « Ma mère ! »

Ils montèrent ensemble, pour se rendre à la



Ravine, dans la voiture de M<sup>me</sup> de Carzet, et en les voyant passer ainsi tous les trois, dans un bon accord si évident, M<sup>lle</sup> Chaussat, fort surprise, courut chez le capitaine, où mille commentaires eurent lieu. D'où sortit cette vérité, minutieusement élaborée, et qui prévalut dans le pays, que, devant le coup de tête de sa fille, force avait bien été au baron de céder. En revanche, sur ce manque de soumission à la volonté paternelle, M<sup>lle</sup> Chaussat, chrétiennement, prédit au jeune couple un menaçant avenir, que jusqu'ici rien ne réalise. — Mais encore un mot sur cette journée, qui fut la première du bonheur de mon ami le docteur Émile.

M. de Beaudroit apprenant, au retour de sa promenade, que M<sup>me</sup> de Carzet était allée chercher le docteur pour soigner Marthe, qui n'avait jamais été mieux portante, ni plus gaie, attendait avec une impatience pleine d'anxiété. En voyant revenir sa fille, accompagnée d'Émile et de M<sup>me</sup> Keraudet, il pressentit ce qui s'était passé, et son visage rayonna d'une joie pareille à celle qui éclairait le visage de ses amis. Les fiançailles furent bientôt conclues. Au milieu de leurs propos :

« Eh bien, dit le baron à Émile, ajouterez-vous à votre nom celui de Beaudroit ? »

— Ah ! baron, comment pouvez-vous tenir à cela ?

— Eh ! mon ami, qui n'a ses petites faiblesses ?  
Après tout, ce n'est pas que j'y tienne énormément,



peut-être; c'est vous plutôt qui avez sur ce point vos préjugés.

— Pas le moins du monde.

— Alors, qu'est-ce que cela vous fait? Songez d'ailleurs que ce n'est pas seulement une complaisance pour un vieil ami, pour un père, mais un hommage aux principes d'égalité, un pur acte de démocratie. »

Et le bonhomme souriait avec des yeux pétillants de douce malice.

« Baron, vous avez tant d'esprit que vous ne craignez point de vous railler vous-même.

— Pourquoi pas? Nous sommes tous un peu de vrais enfants. Mais le plus jeune manque à la fête. Marthe! appela-t-il par la fenêtre.

— Espérez, monsieur le baron, dit une fille de ferme qui passait; je vas la chercher.

— Comment avez-vous pu vous obstiner si longtemps au désespoir, reprit M. de Beaudroit en se retournant vers Émile, dans un pays où tout le monde, en vous conseillant d'attendre, vous dit d'espérer? »

---



1841

1. The first of the year was a very cold day, with a heavy frost, and a strong wind from the north. The snow was very deep, and the roads were very slippery. The people were very busy, and the shops were very crowded. The weather was very bad, and the people were very unhappy. The day was very long, and the night was very dark. The people were very tired, and the shops were very empty. The weather was very cold, and the people were very angry. The day was very short, and the night was very long. The people were very sad, and the shops were very closed. The weather was very bad, and the people were very poor. The day was very hot, and the night was very warm. The people were very happy, and the shops were very open. The weather was very good, and the people were very rich. The day was very long, and the night was very short. The people were very healthy, and the shops were very full. The weather was very nice, and the people were very smart. The day was very short, and the night was very long. The people were very poor, and the shops were very empty. The weather was very bad, and the people were very angry. The day was very hot, and the night was very warm. The people were very happy, and the shops were very open. The weather was very good, and the people were very rich. The day was very long, and the night was very short. The people were very healthy, and the shops were very full. The weather was very nice, and the people were very smart.



LES

## DÉSIRS DE MARINETTE

---

Dans cette partie du 14<sup>e</sup> arrondissement qu'on appelle le Petit-Gentilly, près de la porte d'Arcueil, il y a quelques années, si l'on s'égarait au milieu des champs que traverse l'aqueduc, entre la ligne du chemin de fer de Sceaux et la rue de la Glacière, on rencontrait une construction primitive à l'excès, qu'on eût prise pour une hutte de sauvages, si elle n'eût affecté, dans son infinité, les formes rectangulaires de l'habitation européenne.

C'était un rez-de-chaussée, grossièrement bâti en moellons mal assemblés, dont aucun badigeon ne dissimulait les aspérités, et couvert de tuiles gauchement posées, où la mousse verdissait et brunissait à plaisir.

Il n'était pas besoin d'être maçon pour reconnaître au premier coup d'œil que cette baraque était l'œuvre d'une main inexpérimentée, et l'on se de-



mandait quel Robinson pouvait s'être logé là, si près de la capitale de la civilisation; mais bientôt des voix d'enfant se faisaient entendre, et si l'on avançait jusqu'au bord d'un enfoncement gazonné, du fond duquel s'élevaient de grands arbres, et formé par le talus même de l'aqueduc, on apercevait, assise là le plus souvent, au milieu de ses marmots, une jolie femme, pauvrement vêtue, qui tricotait ou raccommodait en berçant sur ses genoux le plus petit des enfants.

Ce lieu était alors désert et tranquille; peu de promeneurs y pénétraient. L'horreur seule des chemins battus, qui dirige souvent mes pas, m'y conduisit par hasard un jour. Après le premier moment de surprise, causé par la vue de la baraque, remarquant la bonne tenue du petit jardin, la fraîcheur et la gaieté des enfants, la propreté des guenilles qui séchaient au soleil, je reconnus les signes d'une pauvreté grande, mais intelligente et laborieuse.

Plusieurs fois, depuis, je pensai à revenir dans ce lieu, à faire connaissance avec cette famille; mais le courant des choses de la vie me porta ailleurs, et ce ne fut que longtemps après, cette année même, que, revenant d'Arcueil à travers champs, je me rappelai les gens de la cabane et fus pour les visiter.

Mais, tout avait bien changé. Ce coin de terre, autrefois si solitaire et si verdoyant, était oc-



cupé alors par de nombreux ouvriers, et bouleversé par les travaux du chemin de fer de ceinture. La tranchée, large et profonde, passe tout près de la cabane, et doit avoir écorné quelque peu le jardin; une *vraie* maison, que les mains de maçons entendus élevaient à la hauteur d'un étage, se bâtissait près de l'ancienne; et de l'autre côté de la tranchée une baraque en planche portait écrit en caractères noirs : *Vin et liqueurs*. Pendant mon absence, la civilisation était venue là. Je restais près de la haie qui borde le chemin de fer, contemplant avec une sorte de stupéfaction tous ces changements, quand une vieille femme que j'avais aperçue de loin me rejoignit et s'arrêta près de moi dans le sentier.

Je me rangeais pour la laisser passer, quand l'idée me vint de l'interroger sur les gens de la cabane. Elle portait un panier où se voyaient des herbes fraîchement coupées; ce devait être une femme du voisinage.

« Oh! me dit-elle, voilà bientôt six ans qu'ils ont quitté l'endroit. C'est une histoire étrange que celle de Marinette. Il n'y avait personne de plus pauvre, et c'est une dame à présent. Il est vrai que la fortune, comme on dit, n'est pas toujours le bonheur, et elle l'a bien vu.

— Vous l'avez donc connue? demandai-je.

— Si je l'ai connue! je crois bien! Je l'ai vue pas plus haute que ça, et, de temps en temps, je la vois



encore; et, tenez, c'est elle qui m'a donné tous les vêtements que j'ai sur moi; car on ne devient pas riche à courir les champs comme je fais, pour cueillir à grand'peine un pauvre panier de pissenlits. Certes, si vous voulez savoir l'histoire de ces gens-là, vous ne pouviez pas vous mieux adresser. »

Le visage doux et intelligent de la jeune femme de la cabane et sa distinction native m'avaient frappé; ce que venait de dire la vieille femme augmenta ma curiosité; je me déclarai donc prêt à l'écouter, et lui offris une pièce d'argent, qu'elle prit avec beaucoup de reconnaissance, car elle eût volontiers parlé pour rien. Elle se mit donc à me raconter l'histoire de Marinette, et la voici :

« Marinette, à l'âge de douze ans, était une de ces petites filles qu'on rencontre dans les quartiers les plus pauvres de Paris, les cheveux épars, la jupe en guenilles, les pieds nus, dans des souliers déchirés et trop grands.

« Elle habitait, au bout de la rue de la Santé, près de la Glacière, une petite chambre sans air et sans jour, dans une cour empuantie par l'égout d'un fumier. Son père, autrefois cordonnier, ne faisait plus que des raccommodages, faute du cuir nécessaire à la confection de souliers entiers, et pour dire toute la vérité, il savait mieux lever le coude que pousser l'alène. Marinette avait perdu sa mère dès l'âge de cinq ans; elle s'ennuyait seule à la



maison et n'avait personne qui s'occupât d'elle : aussi jouait-elle toute la journée, en compagnie d'autres petites filles, dans le champ couvert de poussier de mottes qui est en face ; quelquefois, s'écartant un peu plus loin vers la carrière et sur l'aqueduc, elles se roulaient avec des éclats de rire du haut en bas du talus gazonné qui se trouve là.

« Marinette, parmi elles, était la plus folle et la plus sauvage. Elle avait d'ailleurs en tout l'initiative, qu'il s'agît de grimper aux arbres ou de former des colliers à plusieurs rangs avec des baies de lierre ou d'églantine ; de changer subitement, par la toute-puissante baguette de la fée Imagination, tel buisson en un palais, ou de monter en un clin d'œil, entre deux racines d'arbres, à l'aide de feuilles ou de cailloux, des boutiques aussi bien approvisionnées que celles du Palais-Royal ou des Halles. Du moins l'assuraient les petites marchandes, bien que ces lieux ne leur fussent connus que de nom, comme tant d'autres choses.

« A côté du bouge que Marinette et son père habitaient, dans une autre chambre presque aussi pauvre, vivait la veuve Cadron, cardeuse de matelas, avec son fils Joseph, âgé de quinze ans.

« Joseph était un grand garçon de figure fraîche et rose, que sa mère tenait propre comme un bourgeois ; il apprenait la profession de menuisier-ébéniste, et partait chaque matin de bonne heure pour



se rendre chez son patron, où il restait jusqu'au soir. Mais, que ce fût soir ou matin, il passait auprès de Marinette sans lui dire bonjour et même sans la regarder.

« Un jour que la petite fille était assise au bord du champ de poussier et que Joseph passait ainsi devant elle en fredonnant, elle prit une pierre et la lui lança de toutes ses forces.

« La pierre atteignit Joseph dans le dos et lui fit mal.

« Il se retourna, vit Marinette qui prenait la fuite, courut après, et l'atteignit en quelques enjambées. Assurément cette attaque sans motif avait mis Joseph en colère; mais quand il tint dans sa main cette frêle et maigre petite créature, il n'eut pas le courage de lui tirer le moindre cheveu.

« Méchante gamine! dit-il seulement, méchante gamine! »

« Et d'un ton presque paternel, il ajouta :

« Pourquoi voulais-tu me faire du mal?

« — Pourquoi êtes-vous si fier? dit la petite; vous ne me dites jamais rien, et pourtant nous demeurons porte à porte.

« — Ah! excusez. Mademoiselle aime la politesse!  
« Et c'est pourquoi mademoiselle jette des pierres dans le dos des gens! Eh bien, si vous voulez être saluée, il faudrait vous faire propre au moins. Pouah!» fit-il en la lâchant et se secouant les doigts.



« Puis, ôtant son chapeau ironiquement :

« Mademoiselle de la Crasse et de la Guenille, j'ai  
« bien l'honneur de vous saluer... C'est égal, tout de  
« même, n'y reviens plus. »

« Restée seule, Marinette se mit à pleurer. Elle regarda ses vêtements, et fut toute stupéfaite de les voir si affreux et si sales. Sa jupe, dentelée au bas et d'un jaune livide, lui fit mal au cœur. Jusqu'alors elle ne s'était pas regardée et ne voyait guère non plus ce qui l'entourait; elle vivait plutôt dans ses rêves d'enfant et, les yeux au ciel bleu, ne s'apercevait pas qu'elle marchait dans la boue. Le dégoût de Joseph venait de lui dévoiler sa misère. Elle pleura longtemps sans pouvoir écouler toute l'amertume qu'elle avait au cœur. Elle eût bien voulu quitter ses haillons, mais elle n'avait pas d'autres vêtements. Il lui vint enfin une bonne idée : celle d'aller trouver sa voisine, la mère Cadron, pour la prier de lui apprendre à laver sa jupe et à la raccommoder.

« C'est de la fameuse ouvrage, ma petite, dit la  
« mère Cadron. Et que vas-tu mettre sur ton pauvre  
« corps pendant ce temps-là?... Pourtant, puisque  
« tu as bonne volonté de devenir une fille propre et  
« rangée, il faut bien t'aider. »

« Et, tout en faisant mille exclamations et doléances, la bonne femme chercha un vieux vêtement à elle, dans lequel elle enveloppa Marinette; puis on pro-



céda au lavage du vieux jupon. Ce qu'il en resta, l'opération faite, était si peu, que la mère Cadron ouvrit cet avis :

« Mon enfant, te voilà grande ; il faut demander  
« à ton papa la garde-robe de ta défunte mère. »

« Le savetier fit pour rendre ce trésor, peu considérable et probablement fort diminué, autant de difficultés que s'il se fût agi de comptes de tutelle.

« On l'obtint, cependant, et la mère Cadron tailla pour la petite fille un habillement complet que Marinette cousit elle-même, non sans se piquer un peu.

« Le dimanche suivant, bien peignée et bien vêtue, elle vint se placer devant Joseph, qui ne la reconnut pas.

« C'est curieux, dit-il ensuite, ce que c'est que la  
« propreté ! Auparavant, dans ses vieux habits, on  
« ne se doutait pas qu'elle était jolie. »

« Jolie ! elle, Marinette ? Combien elle fut étonnée de ce mot-là ! Était-il possible que cette pauvre petite Marinette, elle-même, pût être jolie ? Est-ce qu'elle deviendrait donc un jour, comme les autres, une femme ?... Elle n'osait trop le croire ; mais, afin de savoir si Joseph avait dit cela pour rire, ou pour tout de bon, elle se regardait souvent au miroir, et son cœur se gonflait d'espérances vagues. A partir de ce jour seulement l'avenir eut place dans sa vie.

« Elle prit le goût du travail, devint soigneuse et délaissa ses petites compagnes et leurs jeux écer-



velés. Quand elle n'avait plus rien à coudre ni à laver, quelquefois elle s'en allait seule, en haut du champ, s'asseoir sur l'herbe ou sur quelque pierre; là, regardant le ciel, les nuages, elle se mettait à chanter, doucement d'abord, puis de toute sa voix. On l'entendait de loin, et l'on se taisait pour l'écouter.

« Quand Marinette fut ainsi devenue proprette et rangée, la mère Cadron l'engagea à se mettre, pendant le jour, au service d'une maîtresse d'école de la rue de la Santé, qui avait besoin d'une petite fille pour l'aider à son ménage.

« Dans cette maison, Marinette apprit à lire et à écrire et reçut quelques cadeaux. Elle grandit ainsi. Le dimanche, on se rassemblait entre voisins sur un banc de pierre placé dans la rue, près de la porte de la cour. Joseph et ses camarades jouaient aux boules à quelques pas et venaient causer entre deux parties.

« Joseph n'était plus un apprenti, mais un ouvrier fort et laborieux, qui gagnait de bonnes journées et en profitait pour payer à sa mère, tous les dimanches, un plat de viande et une bouteille de vin. C'était un bon fils; en outre, le jeune homme le plus aimable de tout le quartier. A présent, il ne manquait plus de saluer Marinette; et même, quand il y avait une place vide à côté d'elle, il se hâtait de s'y asseoir.

« Les histoires de la ville ou de l'atelier qu'il ra-



contait faisaient rire tout le monde, et Marinette surtout. De tous les jours de la semaine la fillette n'aima bientôt plus que le dimanche. Du lundi matin au samedi soir elle attendait.

« Cette année-là, qui se réduisit pour elle à cinquante-deux jours, Marinette avait dix-neuf ans, et Joseph, le 20 juin, allait en avoir vingt-deux. Cet anniversaire tombait un dimanche; le garçon en profita pour vouloir être fêté, et, la mère Cadron cédant volontiers à ce désir, il fut convenu qu'on irait avec Marinette et une voisine, intime amie de la mère Cadron, celle-là même qui devint plus tard le fidèle narrateur de cette histoire, déboucher une bouteille et manger un pâté sur les fortifications, près de la porte d'Arcueil. Ce n'était pas bien loin; mais la mère Cadron était de santé débile et craignait la marche et la chaleur.

« Naturellement, Joseph et Marinette, avec leurs jeunes jambes, prirent le devant, et les deux vieilles marchèrent en causant par derrière.

« Savez-vous, dit la voisine, que Marinette est  
« devenue fièrement jolie pour une pauvre fille qu'elle  
« est? Avec ses beaux yeux, son nez fin, sa figure  
« pâlotte et cette belle robe d'indienne lilas, ne dirait-  
« on pas une vraie princesse? Ma foi, Joseph n'a pas  
« assez de ses yeux pour la regarder. Ça fera un joli  
« couple, mère Cadron; car il n'est pas difficile de



« voir que ces jeunes gens s'aiment..., et je pense  
« que ça vous convient.

« — Moi, dit la mère Cadron en ouvrant de grands  
« yeux, je n'y ai jamais pensé. Et que voulez-vous  
« que fassent ensemble la misère et la misère? J'aime  
« bien Marinette; mais il lui faut un autre mari que  
« mon Joseph, comme il a besoin d'une femme qui  
« ait quelque chose en dot.

« — Vous en direz ce que vous voudrez, reprit la  
« voisine, — qui avait été jeune et avait ses idées  
« sur l'amour, — il est clair qu'ils s'aiment et toutes  
« vos raisons n'y feront rien. Voyez-les, comme ils  
« sont tout préoccupés l'un de l'autre, sans qu'ils  
« osent en avoir l'air.

« — Et moi, je vous dis que ça serait un malheur,  
« dit la mère. Mon garçon n'a que sa journée; Mari-  
« nette n'a rien; elle n'est pas forte non plus : elle  
« est toute mince et mignonne, et que ferait-elle une  
« fois mariée, qu'il lui faudrait tout supporter, le  
« ménage, les enfants, les soucis...? Non, non, elle  
« mettrait mon Joseph en peine. »

« Les deux jeunes gens ne se doutaient point qu'on  
parlât d'eux; et, pour mieux dire, ils n'avaient de  
tout l'univers d'autre aperception que celle du che-  
min où ils marchaient l'un auprès de l'autre; ils  
parlaient; mais en songeant à autre chose qu'à ce  
qu'ils disaient; Joseph, lui, qui passait pour si beau  
conteur, essayait, sur la demande de Marinette, de



lui rendre compte d'une histoire du *Journal pour tous*; mais il s'en tirait fort languissamment, et la fillette semblait ne pas s'en apercevoir. Cependant, quand il s'arrêta tout à coup dans sa narration, elle dit :

« Eh bien? »

« C'était à un moment fort intéressant; le héros, après avoir défait à lui seul toute une armée, échappé par miracle aux fers de son rival, au sortir de beaucoup de torrents et de précipices, venait, tout frais encore, d'arracher sa bien-aimée aux horreurs d'un souterrain où la tenait enfermée l'assassin de son père, de sa mère, de son frère et de sa sœur. Ils étaient seuls ensemble, après tant de traverses, seuls pour la première fois....

« Et c'est là que la voix de Joseph venait de faiblir. Il essaya vainement de reprendre son récit; quelque chose semblait lui serrer la gorge; il dit enfin :

« Je vous finirai cela plus tard, mamzelle Marinette. »

« La jeune fille tressaillit; c'était la première fois que Joseph l'appelait mademoiselle. Elle se demanda ce qu'il avait, mais n'osa pas le demander à lui-même; ils ne disaient plus rien; mais elle écoutait en elle une voix intime qui lui chantait les louanges de Joseph. Il était si honnête! si bon! si aimable! Il avait des manières, un air, qui n'étaient qu'à lui, et Marinette ne pouvait comprendre qu'on trouvât



beaux ceux qui ne lui ressemblaient pas. Même, cette petite cicatrice qu'il avait au front était agréable, et la courbe de ses épaules, un peu voûtées par un travail précoce, lui donnait un charme de plus.

« Arrivés à la porte d'Arcueil, ils prirent à droite, et, cherchant sur cette longue bande de verdure quelque coin ombreux, ils s'assirent à l'ombre du pylône, qui projetait une sombre pyramide entre les ombres grêles de deux jeunes ormeaux. Sur l'herbe épaisse et semée de fleurs, on s'installa. Le pâté fut ouvert; les verres se remplirent. On but à la santé de Joseph, et les abeilles et les guêpes, chantant autour d'eux, venaient boire aussi dans les verres, ou goûter aux cerises qui composaient le dessert.

« Joseph et Marinette cependant mangeaient à peine, et bientôt Marinette se leva pour faire un bouquet, et Joseph la suivit. La mère Cadron voulut bien les rappeler; mais la voisine, qui avait un faible pour les amoureux, se récria, faisant observer que des jeunes gens ne pouvaient pas rester comme ça les jambes croisées; et immédiatement elle entama une conversation si intéressante sur des aventures du quartier que toute autre préoccupation fut écartée.

« Joseph et Marinette marchaient en zigzag dans la prairie, sans se parler, comme s'ils se boudaient. Seulement, de temps en temps, Joseph présentait



une fleur à la jeune fille, qui la mettait dans son bouquet.

« Bientôt ils montèrent sur le point culminant des fortifications, et là, Marinette, qui se sentait lasse, au point que les jambes lui manquaient, se laissa tomber sur l'herbe. Joseph s'assit auprès d'elle; une timidité si grande les prit tous deux qu'ils n'osèrent se regarder et qu'ils jetèrent les yeux sur le paysage pour avoir l'air occupés de quelque chose.

« Ils voyaient en face d'eux de grandes roues de carrière qui se détachaient les unes sur le ciel, les autres sur la terre grise des champs; au-dessus, les hauteurs d'Arcueil, toutes frangées d'ormeaux; à gauche, dans les arbres, le clocher de Vanves, Issy; plus loin, des moulins à vent et les bois de Meudon, verte et immense bordure. De l'autre côté, c'était Gentilly, aux maisons encadrées dans les feuillages; puis le fort de Bicêtre et ce grand et triste palais aux mille fenêtres, dont les toits recouvrent tant de rêves étranges.

« Et quand Marinette, confuse de ce que Joseph, depuis un moment, ne regardait qu'elle, se retourna du côté de la route, elle vit Paris tout entier, qui, de Montmartre à leurs pieds, s'étagait, brillant au soleil.

« Dans l'air bleu, çà et là, s'élevaient de longs panaches de fumée noirâtre; le dôme du Panthéon, noble et fier, les regardait; les cloches sonnaient,



lointaines et fraîches comme de jeunes voix ; un vent frais balançait les têtes des arbres et des fleurs ; la voix et le rire des deux commères, babillant à cœur joie, arrivaient à eux comme un murmure de franchise et de gaieté ; un chien et deux enfants là-bas se roulaient dans l'herbe, de gros bourdons à l'abdomen jaune passaient avec leur chanson, et les fleurs, de leurs calices, ouverts comme des lèvres, laissaient échapper des haleines qui parfumaient l'air. Tout respirait la paix, une poésie sublime, un immense bonheur. Seulement, sur la route, passait en ce moment, traînée par un âne gris, maigre et le poil en loques, une misérable charrette contenant un pauvre en haillons.

« On ne saurait affirmer que Joseph et Marinette se rendirent compte de tous ces détails, qu'ils semblaient contempler pourtant avec l'attention la plus soutenue ; mais, à la fin, la jeune fille, comme oppressée de ce long silence, dit :

« Et la fin de l'histoire, monsieur Joseph ? vous avez promis de me la dire. »

« Joseph rougit beaucoup :

« Elle est là dans ma poche, répondit-il après un moment d'hésitation.

« — Eh bien ?

« — J'aime mieux la lire, » dit-il en dépliant le journal.

« Mais il parut que la voix lui manquait, aussi bien



pour lire que pour raconter; car, se penchant vers Marinette :

« Lisons ensemble, voulez-vous? »

« Elle cherchait; il montra du doigt le paragraphe; leurs têtes étaient tout près l'une de l'autre, et Marinette sentait la chaleur du front de Joseph qui venait enflammer le sien.

« Il mit un genou en terre, et lui dit :

« Le ciel nous réunit enfin! O divine Éléonore, je  
« vous aime! Si vous daignez répondre à mon amour,  
« Dieu même n'a point de couronne qui puisse aller  
« à mon front. »

« L'adorable jeune fille laissa tomber sa main dans la main de Gaston, et le jeune héros, que cet aveu remplit d'une ivresse indicible, cueillit sur les lèvres de cet ange le premier baiser d'amour.

« Et maintenant, dit la jeune fille en relevant son  
« front éclatant des plus chastes feux, Gaston, nous  
« voilà fiancés pour l'éternité. Jamais d'autres lèvres... » Etc.

« Marinette avait rougi, et détournait la tête pour le cacher. Joseph prit sa main, l'attirant doucement à lui.

« Mon Dieu! que voulez-vous? murmura-t-elle en rapprochant un peu son visage, mais le front toujours baissé.



« — C'est une chose que je n'ose pas vous dire,  
« Marinette, comme de vous lire ces lignes, je ne  
« pouvais pas. Je ne sais pas ce que j'ai... ou plutôt,  
« si, je le sais bien... »

« La jeune fille se taisait; il reprit tout tremblant :

« Et vous, Marinette, le devinez-vous? »

« Elle ne répondit pas davantage; mais il sentit que la main de Marinette pressait la sienne, et, devenu hardi tout à coup, il s'écria :

« Ah! nous aussi, Marinette, n'est-ce pas, nous  
« sommes fiancés?

« — Oui », dit-elle bien bas, mais d'un accent si tendre et d'un tel visage que Joseph faillit en devenir fou.

« Il se jeta aux pieds de la jeune fille et baisa l'herbe foulée par ses genoux et sa robe, oubliant si bien, dans ce transport, qu'il se trouvait au bord d'une chute de douze mètres, que Marinette eut peur, et le saisit par la main en s'écriant. Mais il s'étonna de sa crainte.

« Est-ce que je puis tomber? disait-il; n'ayez pas  
« peur. Et quand même je tomberais, Marinette, je  
« suis bien sûr que je n'aurais pas le moindre mal.  
« Je ne crains rien maintenant; il ne peut plus m'ar-  
« river malheur. »

« Il le croyait comme il le disait, et vraiment, si l'on reconnaît un Dieu pour les fous et pour les ivro-



gues, à plus forte raison doit-il y en avoir un pour les amoureux.

« Joseph était si heureux que sa figure le disait à tout le monde; et, pour Marinette, elle avait le cœur si plein et si transporté, qu'elle sentit bien que ce jour-là était le plus grand de sa vie.

« Elle aimait Joseph sincèrement; aussi se rappela-t-elle toujours les émotions de cette journée.

« La mère Cadron, au contraire, n'eut que des objections contre cet amour, à cause de leur pauvreté. Marinette ne gagnait rien; elle n'était pas forte; Joseph avait, il est vrai, de bonnes journées, mais point d'avances; les chômages pouvaient venir en même temps que les enfants. Ce qui ne chôrait jamais, cependant, c'étaient le loyer et la nourriture. Où prendraient-ils l'argent pour acheter un mobilier?

« Marinette songeait aussi à tout cela et devenait triste. Pour Joseph, c'était un homme de tant de cœur qu'il en avait jusque dans la tête. Il prit un jour son parti, tout seul, et loua pour dix ans une partie de terrain vers l'aqueduc d'Arcueil, près de l'endroit où Marinette, étant petite, aimait à se rouler du haut du talus, où maintenant ils venaient quelquefois tous deux, en compagnie de la bonne voisine, s'asseoir à l'ombre des arbres et causer intimement, la main de l'un dans celle de l'autre.

« Joseph obtint de prendre dans la carrière qui



est à côté autant de moellons qu'il voudrait, et le dimanche suivant, sans rien dire à personne, il commença de creuser les fondations de sa cabane.

« Tous les matins, il se levait deux heures plus tôt pour y travailler. Enfin, il acheta de la chaux, trouva du sable ou quelque chose de pareil près de la carrière, et fit chaque jour, tranquillement, son petit morceau de maçonnerie. Heureusement les pluies ne le dérangèrent pas trop ; pour la pierre de taille, il va sans dire qu'il ne s'en occupa point. Après avoir acheté de son patron le bois nécessaire, il fit lui-même les cadres de la porte et de la fenêtre, et tailla les poutrelles qui, simplement posées sur le mur, devaient supporter le toit.

« Tout ce travail, qui dura près de quatre mois, il ne put le faire sans que le voisinage s'en aperçût. Les quolibets ne lui manquèrent pas, et non plus les doléances de sa mère. Mais Marinette fut si touchée du courage de son fiancé, qu'elle brava le *qu'en dira-t-on* pour venir l'aider autant qu'elle pouvait. Elle apportait les pierres et le sable dans un panier, et c'était le goujat le plus gentil qu'on eût jamais vu ; quelquefois même elle saisissait la truelle à son tour.

« Quand la maison fut achevée, à la fin d'octobre, Joseph, sans se reposer, traça le jardin, y planta des arbres, sema les graines qui devaient passer l'hiver. Ils vivaient là par avance et regardaient cette



cabane bâtie de leurs propres mains avec un sentiment d'orgueil et de joie que ne comprendra jamais le propriétaire d'aucun palais. C'est qu'ils faisaient œuvre humaine : ils créaient. Ils avaient devant eux un but, leur propre bonheur ; et le bonheur humain se composant d'efforts et de conquête, ils en jouissaient non-seulement d'avance et tout entier par la pensée, mais aussi brin à brin en réalité. Ils avaient à la fois l'avenir et le présent, la satisfaction et le désir, possession complète.

« Je ne sais quel fondateur, ou conquérant fut plus heureux qu'eux, mais il ne le fut point autrement ; car chacun jette en un moule différent son idéal ; mais tout idéal procure les mêmes jouissances à celui qui l'atteint, ou plutôt qui le poursuit. A des tons différents, la gamme est toujours la même. Ils étaient plus heureux, assurément, que des rois qui s'ennuient, et que tous ceux, quels qu'ils soient, qui attendent leur destin du sort ou d'autrui.

« Il fallait voir, en face de cette construction informe, leurs faces rayonnantes et leurs regards complaisants ; puis entendre les projets qu'ils faisaient, leurs rêves, et les calculs sans cesse recommencés. Que ce fût leur propre imagination qui leur dorât cette demeure, ou quelque peintre décorateur, pour eux c'était même chose, excepté qu'ils y trouvaient bien plus grand plaisir.

« Ce fut pour Marinette le commencement d'un rêve



qui la passionna : les nécessités d'abord, puis les aises de la vie, telles qu'elle en avait l'idée, acquises par le travail, mais successivement, et peu à peu. Je crois qu'elle n'eût accepté pour rien au monde le couronnement de son édifice avant le milieu. Sa première ambition, la maison achevée, fut une armoire, une armoire de noyer bruni.

« Ils s'étaient mariés dès le printemps, jugeant leur maison suffisamment sèche. Marinette apportait en dot sa couchette, et Joseph la sienne, dont ils firent un seul grand lit; le père donna deux chaises et la mère Cadron une table. Joseph fixa horizontalement quelques planches au mur, et un vieux jupon décousu par Marinette servit de rideau à la garde-robe des deux époux; mais cette précaution ne suffisait pas pour empêcher la poussière de se poser sur les vêtements.

« Cependant ils avaient dépensé tout leur argent pour le mariage et l'achat d'un peu de vaisselle. Joseph devait encore à son patron le prix de quelques planches; il fallait attendre.

« Marinette se dit qu'un peu plus tard Joseph recommencerait son travail du dimanche à l'atelier et parviendrait avec le temps à faire une armoire; mais il était devenu impossible au jeune époux de se lever une minute plus tôt que l'heure obligée, et, le soir, il revenait près de sa femme en courant.

« Il ne bougeait non plus, le dimanche, du jardin ou



de la maison, ce qui faisait d'ailleurs grand plaisir à Marinette. Pour elle, elle soignait le jardin pendant la semaine, faisait les repas, raccommodait les habits, et trouvait encore le temps de ramasser des violettes et du pissenlit, qu'elle vendait à la fruitière. Malgré ce désir d'une armoire qu'elle gardait au fond du cœur, Marinette se trouvait heureuse, et on l'entendait souvent, assise au bord du talus, tout en cousant, alterner sa chanson avec celle des fauvettes perchées dans les arbres, et jeter en l'air de belles notes sonores, aussi haut que l'alouette porte son chant.

« Cependant elle mettait de côté l'argent qu'elle gagnait à vendre des herbes, et calculait déjà que, peut-être en deux ou trois ans, elle aurait amassé une trentaine de francs, qui suffiraient à Joseph pour lui construire une armoire, quand un poupon s'annonça ; il fallut faire la layette et le berceau ; tout y passa, mais sans regret. Après celui-là en vint un autre, puis un autre encore. L'armoire était désormais bien loin ; mais la jeune femme ne la désirait que plus vivement.

« Elle se disait quelquefois :

« Quand les enfants seront grands, nous cueillerons tant d'herbes ensemble!... »

« Un jour qu'elle était assise au bord du talus, chantant comme un rossignol, avec ses deux aînés qui se roulaient sur la pente, et le plus petit sur les



genoux, elle vit venir à elle deux messieurs qui s'arrêtèrent à quelque distance comme pour l'écouter. D'abord, elle n'y fit guère attention ; mais, s'apercevant enfin que c'était bien à cause d'elle qu'ils restaient là, sa voix devint plus chevrotante, et puis elle se tut. Les messieurs alors s'approchèrent, lui firent cent questions, si elle avait appris un peu de musique, et comment elle pouvait moduler si bien sa voix.

« Enfin, ils lui donnèrent cinq francs, en la priant de recommencer. Marinette, bien étonnée de trouver des gens si riches et si généreux, ne se fit pas prier et chanta de son mieux une seconde fois. Ils parurent enchantés et firent promettre à la jeune femme de les venir trouver le lendemain, vers deux heures, à une adresse qu'ils indiquèrent, rue du Helder.

« Quand Marinette raconta le soir cette aventure à son mari, celui-ci fut comme elle bien surpris ; il ne voulut pas que Marinette allât seule chez ces inconnus ; on pria la mère Cadron de venir garder les enfants, et les deux jeunes gens s'acheminèrent ensemble, à pied, vers les boulevards. C'était la première fois que Marinette pénétrait au cœur de Paris ; elle regardait de tous ses yeux autour d'elle, s'arrêtait aux étalages, et, si Joseph ne l'eût pressée, elle aurait oublié l'heure du rendez-vous.

« Rue du Helder, ils furent introduits dans un salon



magnifique, où l'ébahissement de Marinette redoubla.

« Mon Dieu ! que de dorures, et de glaces, et de velours ! »

On les fit attendre assez longtemps ; fatigués de leur course, ils osèrent s'asseoir enfin sur le bord des belles chaises, et Marinette, qui se serrait contre son mari, comme si tant de luxe l'eût effrayée, la tête appuyée sur l'épaule de Joseph, les yeux agrandis, lui montrait du doigt, l'une après l'autre, toutes ces merveilles, qu'elle ne pouvait même nommer.

« Trois hommes entrèrent enfin, parmi lesquels Marinette reconnut les deux qui lui avaient parlé la veille. Un des beaux meubles s'ouvrit et laissa voir une longue rangée de choses blanches comme les dents d'une bouche, qui produisirent des sons merveilleux à mesure que la main d'un des hommes courait dessus.

« Marinette avait bien entendu ça et là dans les rues, par les fenêtres ouvertes, des sons à peu près pareils, et savait que c'étaient ceux du piano, mais elle n'avait point vu l'instrument qui les produisait et n'avait jamais entendu rien de si beau. Aussi oubliait-elle complètement qu'elle était venue là sans doute pour autre chose qu'être émerveillée, quand le monsieur qui tenait le piano la pria de s'approcher et lui fit reproduire l'une après l'autre plusieurs notes, puis une gamme entière.



« Eh bien ? dit-il en se retournant vers les autres.

« — C'est admirable, charmant ! répondirent ceux-ci, une pureté d'intonation, une justesse ! Et quelle fraîcheur de timbre ! »

« L'exercice recommença ; tour à tour, le piano et Marinette chantèrent, celle-ci reproduisant avec fidélité ce qu'elle venait d'entendre. Cette fois, elle eut dix francs pour sa peine, et on la pria de venir encore le lendemain.

« Je veux étudier à fond cette voix », avait dit le pianiste.

« L'étude dura toute une semaine. Quand Marinette eut cinquante francs dans sa poche, elle n'y tint plus, et, entrant résolûment chez un marchand de meubles de la rue Saint-Jacques, elle acheta une armoire de noyer verni.

« Bien vif était son bonheur en revenant, le cœur gonflé, à son pauvre logis, où elle attendit le meuble tant désiré avec des transports alternatifs de joie et de crainte, car elle se défiait par moments de tant de bonheur.

« On le vit arriver enfin, et les petits enfants coururent au-devant et faillirent même se faire écraser pour le voir de plus près.

« La belle armoire une fois placée dans la hutte, à peine assez haute pour la recevoir, l'unique chambre où vivait la famille s'en trouva plus étroite ; mais Marinette ne se lassait pas de la contempler.



« Au bout de quelques jours cependant, quand elle y fut habituée, elle n'y pensa presque plus, et bientôt un autre rêve prit la place de celui-là.

« Le monsieur, en quittant Marinette, lui avait dit :

« Vous entendrez parler de moi d'ici à quinze jours. »

« Qu'est-ce que cela voulait dire ? Y aurait-il encore des dix francs à gagner ? Ils allaient donc devenir riches, avec un moyen si facile de gagner tant ! Mais alors ils pourraient se procurer bien autre chose qu'une armoire, et, par exemple, un bois de lit en noyer semblable, comme elle en avait vu chez le marchand, une table de nuit, un buffet, puis des tasses à fleurs, comme il y en avait chez la maîtresse d'école, sur la cheminée. Mais la cheminée de la cabane n'avait point d'appui ; c'était une sorte d'auvent où s'engouffrait la fumée, Joseph ayant construit cela comme il avait pu. La cabane vraiment devenait trop petite et trop laide pour de si belles choses. Marinette osait bien alors se bâtir en idée une vraie maison pourvue d'un étage ; mais bientôt, effrayée de sa hardiesse et chassant tous ces rêves, elle reprenait ses occupations.

« L'ouvrage languissait maintenant entre ses mains. Elle n'y avait plus le même cœur. L'ardeur avec laquelle, auparavant, elle soignait son jardin, s'était engourdie.

« Elle sentait la fatigue plus tôt et y cédait sans



longue résistance. Oubliant, pour la première fois, les conseils de l'almanach, elle laissa passer le mois d'août sans semer des salades ni des navets ; une partie de la graine de ses oignons se perdit. Elle ne recueillait plus tous les jours tant de petites joies de tous ces progrès que la nature accomplissait sous ses ordres autour d'elle. Ce cadre, où elle renfermait autrefois tous ses désirs, lui semblait maintenant — sans qu'elle se l'avouât bien — trop étroit. Elle se sentait comme arrêtée dans sa marche. Son amour se retirait de son œuvre avant qu'elle fût achevée. Elle commençait à ressentir des atteintes d'inquiétude et d'ennui.

« Sur ces entrefaites, elle reçut un message du pianiste, qui la mandait le lendemain rue du Helder, avec son mari. Ils s'y rendirent, et, dans cette séance mémorable, tout leur sort fut changé. La cabane, où ils avaient vécu si heureux pendant cinq ans fut abandonnée, et ils se logèrent en ville, dans un petit appartement au cinquième, rue Bleue, le plus près possible du Conservatoire, où Marinette devait étudier. Le directeur de l'Opéra prenait leurs frais à sa charge et meublait leur appartement. Ils prirent avec eux la bonne mère Cadron pour garder les enfants et faire la cuisine en l'absence de Marinette, que ses études occupaient toute la journée. Joseph continua de travailler chez son patron.

« Les premières études furent d'une immense dif-



ficulté pour l'esprit inculte de Marinette ; mais, grâce à sa vive intelligence, elle apprit bientôt à apprendre et fit dès lors de grands progrès.

« Comme tous les artistes, en peu de temps ce fut la gloire qui occupa ses désirs, et, vis-à-vis du rêve triomphal qu'elle portait en elle, le petit appartement de la rue Bleue et son modeste mobilier bourgeois, luxe auquel son ambition d'autrefois n'eût jamais osé prétendre, lui parurent bien vite mesquins et même indignes d'elle.

« Joseph n'allait pas si vite ; il y regardait encore à deux fois avant d'oser s'asseoir dans le fauteuil-voltaire qui l'attendait au coin du feu quand il revenait de sa journée. Il était tout surpris de voir sa femme devenir chaque jour plus élégante de manières et de costume, et ne pouvait s'habituer à la nommer Marie comme elle l'exigeait. Peut-être avait-il perdu au change, le jeune ouvrier ; Marie n'était plus aussi gaie ni aussi douce que Marinette ; elle craignait maintenant d'être chiffonnée ; elle reprenait Joseph à tout propos sur son langage ; elle voulut qu'il revêtît l'habit bourgeois à la maison, et refusait de l'embrasser quand il se présentait devant elle avec sa blouse.

« Joseph désirait trop de plaire à Marinette pour se tourmenter de ces exigences ; mais il l'eût voulue toute à lui comme autrefois, quand après avoir couché les enfants, dont le souffle léger accompa-



gnait leur causerie, elle le regardait si doucement et d'un visage si heureux, qu'elle n'avait pas besoin de lui dire plus haut :

« Je t'aime et ne vis que pour toi. »

« Mais elle avait tant de choses à apprendre la pauvre enfant ! Rien que la vue de tous ces cahiers couverts de grimoire faisait frémir Joseph, et il y avait bien là, pensait-il, de quoi changer un peu le caractère. Mais quand elle aurait appris tout ce qu'il fallait savoir, ça serait fini : elle ne serait plus aussi occupée, elle serait à lui comme auparavant.

« Pauvre Joseph ! Ce fut bien pis quand Marie fut de l'Opéra. Il ne l'entrevit plus dès lors qu'au milieu d'un tourbillon où il ne pouvait la saisir.

« Il avait laissé le rabot le lendemain de l'engagement qui garantissait à sa femme vingt mille francs par an. Quelle fortune ! il n'y pouvait croire ; mais ce qui l'étonna bien plus, c'est qu'alors, pour la première fois de leur vie, ils firent des dettes. Il avait fallu monter une maison pour laquelle tout fût neuf, jusqu'aux armoires. Oui, Marinette fit vendre aux enchères, avec le mobilier de la rue Bleue, l'armoire de noyer verni, devenue trop vulgaire : son rêve de cinq ans !

« Les débuts de la jeune femme avaient été éclatants. On parlait de toutes parts de sa voix incomparable, et, cédant comme toujours à l'engouement, le public parisien se portait en foule tous les soirs



au théâtre pour l'applaudir. Enivrée d'éloges, comblée de bouquets, Marinette vivait d'une vie enchantée, mais fébrile. Avait-elle le temps de s'occuper de Joseph? Non; elle avait assez à faire de disputer à ses courtisans le temps qu'elle devait donner à son art. Il y eut des jours où elle ne put même embrasser ses enfants. Heureusement, Joseph était là pour soigner et caresser les pauvres petits, et c'était bien heureux; car la femme de chambre était si occupée de la toilette de madame, et la cuisinière de ses fourneaux, que ces deux jeunes personnes auraient eu seulement le temps de leur distribuer çà et là quelques tapes et quelques conseils et de les empêcher de faire du bruit, c'est-à-dire de remuer. La mère Cadron venait de mourir. C'était donc grâce à leur père que les trois chers trésors, comme il les nommait, allaient passer de belles matinées au jardin des Tuileries, où ils s'abreuvaient d'air et de soleil, regrettant bien, par exemple, de ne pouvoir se rouler sur le gazon, comme ils faisaient autrefois près de la cabane, et ne pouvant comprendre qu'on séparât ainsi le gazon des enfants; et pourquoi faire alors ces grands espaces verts? Il y avait une chose qu'ils ne comprenaient pas davantage : pourquoi leur mère n'était plus avec eux.

« Marie aussi le regrettait... quand elle avait le temps. Mais elle l'avait si peu! Elle buvait à la coupe des délices de ce monde avec une joie folle.



Elle désirait maintenant mille choses, qu'elle possédait aussitôt, robes, meubles, dentelles. Elle désira aussi des bijoux ; mais elle s'aperçut enfin que le chiffre de la dépense dépassait par trop celui des appointements. Cependant, elle n'était pas mise aussi richement que les autres dames de l'Opéra, ses inférieures. Une figurante même portait ces diamants que la prima donna désirait en vain. Marie sut bientôt le mot de l'énigme, et dès lors elle désespéra d'avoir jamais des diamants, car elle était honnête femme, de cœur et de volonté. Mais ce désir s'aigrit en elle et lui devint un chagrin. Joseph, qui le devina, lui dit un jour :

« Je voudrais bien pouvoir te donner des diamants,  
« Marinette ; mais puisque c'est impossible, réfléchis un peu que toutes les choses que tu as désirées, au bout de quelques jours de possession ne t'étaient plus rien. Si tu avais des diamants, ce serait de même sans doute.

« — Peut-être, répondit-elle avec humeur ; mais ne pouvant les avoir, j'en suis désolée, et il n'y a rien à faire à cela. »

« Joseph, vivement peiné, frappa du poing sur la table, et comme sa femme le regardait avec courroux :

« Je te demande pardon, ça m'ennuie tant de te voir malheureuse pour ces petites pierres ! Faut-il qu'il y ait des diables de choses comme ça, qui ne



« sont bonnes à rien, qu'à faire de la peine quand  
« on ne les a pas, et peu de plaisir quand on les a!

« — On ne peut s'empêcher de désirer, dit-elle.

« — Dame! je ne sais pas. Il me semble pourtant  
« que si nous étions toujours ensemble et que tu  
« m'aimasses comme autrefois, je ne désirerais plus  
« rien. »

« Marie devint rouge et semblait à la fois confuse  
et touchée, quand une visite vint les interrompre.

« C'était le vicomte de Villegard, un beau jeune  
homme plein d'élégance et de distinction. Il y avait  
tant de fierté dans son front et dans sa pose, et tant  
de douceur en même temps dans sa parole et dans  
son regard, qu'il était impossible de ne pas admirer  
en lui, à première vue, une nature choisie. Il n'était  
point audacieux et cavalier comme tant d'autres qui  
s'empressaient autour de Marie, mais courtois comme  
si elle eût été une grande dame, et respectueux  
comme un mélomane fervent qui vient admirer dans  
un temple une divinité. Marie était toute fière de ce  
charmant visiteur. Il la mit bientôt à l'aise avec lui  
par une affectueuse simplicité, lui racontant ses  
souvenirs d'enfant, ses rêves d'adolescent et ses  
mélancolies présentes, vagues ou secrètes. Avec lui  
elle se sentait elle-même et causait naïvement, tandis  
que les autres l'intimidaient.

« Ce beau mystérieux la préoccupa. Elle attendit  
ses visites, et ensuite elle rêvait à ce qu'il avait dit,



le ramenant près d'elle par la pensée. Bientôt, elle se demanda quel était le motif de la mélancolie qui perçait dans les paroles du vicomte, de la langueur qu'on lisait dans ses yeux. L'aimerait-il? D'autres, effrontément, avaient dit à Marinette qu'ils l'adoraient; lui ne disait rien. C'est que probablement il n'avait pour elle que de la sympathie, de l'amitié. Elle eût bien voulu le savoir.

« Elle aurait regretté d'être une cause de peine pour lui... Mais quelle gloire et quel bonheur pour une femme que l'amour d'un pareil homme! pensait-elle parfois tout au fond du cœur. Cependant il valait bien mieux qu'il ne l'aimât pas, puisqu'elle ne pouvait le rendre heureux. L'aimait-il, ne l'aimait-il pas? Cette question devint l'objet de toutes ses pensées. Elle avait trop peu l'habitude de se rendre compte d'elle-même pour s'avouer qu'elle désirait ardemment l'amour du vicomte de Villegard. Et, cependant, elle ne songeait qu'à lui. C'était au point que le chagrin de ne pas avoir de diamants en était fort allégé.

« Précisément, un jour, dès le matin, un messenger inconnu, qui ne dit point d'où il venait, apporta chez Marie une boîte qu'on lui remit à son réveil. C'était une parure en brillants. Elle fut éblouie, puis stupéfaite. Ce n'était pas la première fois qu'elle recevait de pareils cadeaux; mais ils portaient toujours la signature de l'intéressé donateur, et avaient



toujours été renvoyés sur l'heure. Cette fois, ne sachant pas à qui renvoyer cette parure, il fallait bien la garder.

« Marie promet du moins à son mari de ne pas la porter ; et, seulement le soir, dans sa chambre, seule, répétant ses rôles, elle se parait des diamants aux clartés de vingt bougies, et se plaisait à les voir étinceler à ses bras et sur son cou.

« L'idée lui vint que l'auteur de ce cadeau devait être le vicomte. Elle en parla devant lui, mais ne put rien deviner de son attitude. Il n'avait guère besoin d'ailleurs de pareils moyens pour être aimable. C'est du cœur et de l'imagination qu'il s'emparait.

« Les visites du vicomte devinrent presque journalières. Il venait toujours à l'heure où Joseph promenait les enfants aux Tuileries, et pendant laquelle Marie était censée étudier. Mais elle abandonnait l'étude pour se livrer au charme de sa présence et de sa conversation. Il apportait à cette jeune femme, artiste passionnée, mais ignorante de tout, le monde de la pensée et celui de la poésie. Elle puisait dans ces inspirations de plus beaux accents, mais délaissait presque entièrement le travail, la méthode, à peine effleurée.

« De plus en plus, d'ailleurs, le goût des suffrages du public s'effaça en elle pour y laisser dominer ce rêve qui lui semblait céleste, l'amour de cet homme



si distingué, si bon, si aimant, supérieur de si loin à tous les autres, et qui avait besoin d'elle, elle se l'avouait enfin, pour être heureux. Il s'était trahi, un jour que, depuis longtemps assis près d'elle, et tenant sa main, qu'elle lui avait abandonnée, il lui demanda tout à coup, peut-être pour rompre un silence qui semblait embarrasser la jeune femme :

« Pourquoi ne portez-vous pas vos diamants ? »

« — Je ne les porterai point, répondit-elle, ne sachant pas qui me les a envoyés. »

« — Portez-les pour l'amour de moi, je vous en prie. »

« — Ah ! c'est donc vous ? C'est bien mal. »

« — Non, mais je le vois, c'était inutile ; vous n'avez pas besoin de parure, et vous dédaignez mon souvenir. »

« — Vous savez bien, reprit Marie, que j'ai promis à mon mari de ne pas recevoir de cadeaux, et celui-là comme les autres... »

« — Oui, celui-là comme les autres, assurément, » interrompit le vicomte avec amertume ; et Marie crut voir une larme dans ses yeux.

« Le lendemain, quand le vicomte entra chez la jeune femme, il la trouva parée des diamants, qu'elle avait mis pour lui seul. Ses remerciements furent si vifs et si passionnés qu'ils effrayèrent Marie. Elle devint inquiète ; elle eut peur. Une fièvre lui fit



garder le lit pendant quelques jours, et les médecins lui ordonnèrent la campagne.

« C'était l'été, d'ailleurs, époque de relâche. Joseph installa sa femme et ses enfants dans une jolie maisonnette, aux environs de Sceaux, et revint à Paris pour régler quelques affaires.

« Le lendemain de cette absence, à peine un premier rayon de soleil venait-il jouer au plafond de la chambre de Marie, qu'une harmonie éclatant sous sa fenêtre la réveilla. C'était un chœur de harpes, de flûtes et de violons, chantant la *Symphonie pastorale* de Beethoven. Un silence de quelques instants suivit ce morceau; puis une voix que Marie connaissait bien s'éleva, doucement accompagnée par les instruments, et chanta sur un air harmonieux et tendre cette autre mélodie parlée de Victor Hugo :

L'aube naît, et ta porte est close,  
Ma belle, pourquoi sommeiller ?  
A l'heure où s'éveille la rose,  
Ne veux-tu pas te réveiller ?

O ma charmante,  
Écoute ici  
L'amant qui chante  
Et pleure aussi.

Tout frappe à ta porte bénie,  
Le rayon dit : « Je suis le jour, »  
L'oiseau dit : « Je suis l'harmonie, »  
Et mon cœur dit : « Je suis l'amour ! »  
O ma charmante, etc.



« Sous la magie de ces accents, le cœur de Marie se fondit; saisie à la fois de joie, de crainte, d'amertume, elle pleura. Elle se sentait attirée irrésistiblement vers cet homme par les séductions d'une vie supérieure. C'était à l'aide de ses plus nobles aspirations qu'il l'entraînait au mal. Elle ne voulait point faillir, mais ne pouvait renoncer à lui; car il lui semblait un intermédiaire entre elle et le ciel de l'inconnu. Il était la lumière sans laquelle la vie lui eût semblé froide et ténébreuse. Elle sentait bien pourtant qu'elle entraît dans une voie coupable, mais jusqu'alors elle n'avait exercé ses forces que contre les obstacles extérieurs, jamais contre elle-même. Elle ne sut que pleurer.

« Le jardin de la villa était un gracieux fouillis d'arbres et d'arbustes, disposés en massifs, où l'art du jardinier parisien avait fait tous ses efforts pour rendre la ligne courbe et le cercle adéquats à l'infini, mais où l'on ne pouvait s'égarer cependant, à moins d'être aveugle. Les amoureux le sont, à ce qu'on dit; ils ont du moins cet aveuglement qui consiste à ne voir qu'eux-mêmes. A deux pas de Joseph, presque sous ses yeux, Charles et Marie firent de ce jardinet l'Éden de leur amour, amour contenu encore, mais de plus en plus avide. C'étaient, derrière les massifs, des fleurs échangées, de longs regards, des paroles passionnées, des serrements de main.

« Leur instinct les portait à rechercher la solitude



à deux, et ils la cherchaient, sans voir que Joseph, resté seul avec les enfants, les suivait d'un regard sombre. Sur toutes ces imprudences le vicomte jetait encore le voile de mille prétextes ; mais la passion de Marie était si naïvement visible, que Joseph n'en put douter.

« Il hésita quelque temps ; un matin enfin qu'en l'absence du vicomte, assise sur un banc du jardin, Marie rêvait à lui, sans voir les gentilles des enfants qui jouaient à ses pieds, sans même entendre les paroles que son mari lui adressait, Joseph lui prit la main et, d'une voix tremblante :

« J'ai quelque chose à te dire, Marie, tâche de m'écouter. »

« Et comme elle le regardait attentive :

« Tu aimes le vicomte de Villegard, » ajouta-t-il avec effort.

« Marie jeta un cri ; elle croyait encore son secret caché dans son cœur ; puis elle essaya de nier ; mais comme elle était confuse !..

« Tu m'avais tant dit que tu ne voulais point ressembler aux autres actrices, reprit Joseph. Et maintenant... »

« Il s'arrêta : c'était lui qui avait l'air d'être le coupable ; il était plus pâle que Marie et tremblait.

« Je suis honnête femme, répondit-elle vivement.

« — Je le crois, » dit Joseph sans relever tout ce qu'il y avait à dire là-dessus et qu'il sentait bien ;



« mais je serai seul à le croire, sois-en bien sûre.  
« En te voyant accueillir cet homme comme tu le  
« fais, on ne doutera pas...

« — Oh! pour cela... nous sommes seuls ici...

« — Je sais que tu m'oublies, reprit-il d'un accent  
« navré; mais, Marie, je suis là et je ne peux pas te  
« dire ce que je souffre à vous voir tous deux comme  
« vous êtes ensemble. S'il ne s'agissait que de moi,  
« je serais déjà parti, et ne t'aurais point ennuyée de  
« mon chagrin; mais nous ne sommes pas seuls, tu  
« vois; ces pauvres petits-là ont besoin de leur père,  
« et tu ne voudrais pas non plus t'en séparer, n'est-  
« ce pas?... Il y a quelques mois nous faisions encore  
« de si beaux projets pour eux, te rappelles-tu? »

« Tant de douceur et de tendresse émurent vivement la jeune femme. Elle se jeta dans les bras de son mari, pleura beaucoup, et promit en sanglotant d'éloigner le vicomte.

« Oui, dit Joseph, car lui et moi nous ne pouvons  
« pas, nous ne devons pas être ensemble auprès de  
« toi. »

« Mais cette promesse, arrachée par le devoir, désespéra Marie dès que seule avec elle-même elle envisagea les douleurs de cette rupture. Le sentiment de cet amour, si haut placé par elle qu'elle en avait fait son seul idéal, reprit le dessus, et le cœur lui manqua pour rompre avec Charles.

« Ce ne fut point avec une douloureuse décision



qu'elle lui parla, mais en tremblant et comme effrayée de ses paroles; aussi n'eut-il point de peine à la convaincre qu'un amour chaste et profond comme celui qu'ils avaient l'un pour l'autre était supérieur au devoir même, et ne se résignèrent-ils qu'à être prudents. Marie exigea que le vicomte ne vînt plus à Sceaux; ils ne devaient se revoir qu'à Paris, furtivement.

« Elle le voulait, du moins, espérant accorder ainsi l'attachement sincère qu'elle gardait à Joseph et son amour pour le vicomte; mais celui-ci n'était guère d'humeur à respecter cet humble mari, qui ne se fâchait pas même, et qu'il jugea faible, parce qu'il était aimant.

« M. de Villegard écrivit à Marie, la força par ses instances d'abrégier son séjour à la campagne, et reprit, à Paris, l'habitude de la visiter journellement, à l'heure des absences de Joseph.

« La jeune femme n'était ni sans crainte, ni sans remords; mais résister aux volontés de cet homme qu'elle adorait comme un dieu, elle ne le pouvait.

« Joseph observait sa femme; en la voyant embarrassée vis-à-vis de lui, sans chagrin d'ailleurs, il devina. Un jour, laissant les enfants aux Tuileries, sous la garde de l'aîné, il regagna en courant la rue de Provence, qu'ils habitaient, ouvrit la porte du salon brusquement, et vit M. de Villegard assis tout près de Marie; leurs mains étaient enlacées, leurs



visages animés. Il resta sur le seuil, muet, immobile. Aux timides excuses de sa femme, aux impertinences du vicomte, il ne répondit pas et n'entendit rien. Il ne voyait qu'une chose, la trahison de sa femme, de Marinette!

« Il referma la porte et descendit l'escalier.

« Pendant tout le temps qu'il mit à se rendre de la rue de Provence à la rue de Rivoli, une seule idée le conduisait : il allait se jeter à la Seine. Qu'avait-il désormais à faire dans la vie? Il aimait uniquement Marinette, sa femme, et elle ne l'aimait plus et elle le trompait?

« Mais comme ses pas l'avaient conduit par le chemin qu'il suivait d'habitude, Joseph se trouva en face de la grille des Tuileries et se rappela ses enfants. Il se dit qu'il devait avant tout les reconduire, afin que les pauvres petits ne fussent pas égarés, perdus, peut-être broyés dans les rues, en cherchant à s'en revenir.

« Tandis qu'il les ramenait, en les tenant par la main et s'efforçant d'entendre ce qu'ils lui disaient pour y répondre, il se demanda ce qu'ils allaient devenir avec leur mère, qui aimait M. de Villegard et ne s'occupait plus d'eux! Il les vit livrés au caprice des bonnes, à des brutalités, à cent oublis... Pourtant, il ne pouvait plus demeurer avec sa femme; chez elle, non, pour rien au monde! Mais abandonner ces enfants, dont il était le père et presque



l'unique ami !... Joseph ne savait à quoi se résoudre. Cependant, il conduisit les enfants jusqu'à la porte, leur dit de sonner et s'en alla.

« Une fois hors de la maison, il se mit à marcher vite, au hasard, n'ayant souci que de s'éloigner ; il verrait après. Rue Saint-Lazare, se trouvant en face du chemin de fer, il entra, prit une place pour le Havre, et quand on lui demanda : « Voulez-vous une première ? » Il répondit : « Oui, » machinalement. Sa place payée, il ne lui restait plus en poche que cinq francs ; mais il ne pensa pas même à se demander ce qu'il deviendrait là-bas. Il ne songeait qu'à quitter Paris.

« Il entra dans un wagon et se blottit à la première place venue. Un moment après, si on lui eût demandé où il se trouvait, il eût été longtemps à pouvoir le dire ; il n'avait en ce moment qu'une idée, la trahison de sa femme, de Marinette, ou plutôt cette idée-là le pénétrait tout entier, ne lui laissant aucune autre perception. Elle qui était si bonne autrefois, et qui l'aimait tant ! Il croyait tant en elle ! Oh ! quelle amertume ! Il sentait des marteaux de fer rouge lui battre les tempes.

« D'un côté, se trouvait sa femme et de l'autre les enfants. Les deux ensemble avaient été jusque-là son bonheur, toute l'unité de sa vie ; et maintenant ces deux amours, nés l'un de l'autre, se contredisaient en lui. Tantôt Marinette lui hachait le cœur et tan-



tôt il entendait les petits qui l'appelaient, avec leurs mains potelées tendues vers lui.

« Auguste, l'aîné, demandait sans doute où était son père en ce moment, et comme il était déjà si intelligent et si raisonnable, il ne se contentait pas des réponses qu'on lui faisait; et la fillette, la jolie Marion, comme elle secouait sa petite tête d'un air entendu en disant : « Je sais bien que papa viendra, « mais je veux voir papa tout de suite, moi. » Est-ce qu'elle allait être élevée à l'Opéra, sa fille? O mon Dieu! on la trouvait déjà si souple et si gentille! on la ferait danser peut-être, et alors, elle aussi, ferait plus tard le chagrin d'un honnête homme... ou de plusieurs. Non il ne voulait pas, il empêcherait cela. Et le petit Jacques, il avait oublié de le dire à Marinette, cet enfant-là demandait beaucoup de soins.

« Depuis quelque temps il n'était pas bien; un rien le fatiguait; il ne mangeait plus. Ces bonnes le feraient tomber malade tout à fait. Il aurait dû emmener celui-là peut-être...

« Depuis que le bon Joseph s'occupait de ses enfants, il avait pris pour eux un vrai cœur de mère.

« Il y eut un mouvement dans le wagon; des gens sortirent et d'autres entrèrent. On heurta Joseph si fort, qu'il sortit un peu de son triste rêve pour enfoncer son chapeau sur ses yeux et ramener son paletot sur ses genoux. Il eût voulu pouvoir mettre



un rideau, plutôt un linceul, entre ce monde et lui. En touchant son vêtement, il l'avait senti mouillé sans savoir pourquoi.

« Il était retombé dans sa douleur, comme dans un océan sans rives, inconscient du temps, de l'espace, de tout, quand une main se posa sur son épaule, forte et douce à la fois, et une voix dont l'accent était plein de bonté lui dit :

« Je vous en prie, monsieur, qu'avez-vous ? Dites-le-moi. »

« Joseph, d'un air hébété, regarda celui qui parlait : il n'avait pas entendu.

« Cet homme alors ouvrit la fenêtre ; le vent du soir frappa Joseph au visage et le réveilla un peu. Il balbutia quelques mots.

« Monsieur, reprit l'inconnu, voici plus de deux heures que je vous vois pleurer. Votre douleur me navre ; elle doit être immense. Je ne vous ai rien dit tant qu'il y avait du monde ; mais nous sommes seuls à présent et, je vous en prie, dites-moi la cause de votre chagrin. Si je puis quelque chose pour vous consoler, je le ferai ; si je n'y puis rien, je vous plaindrai de tout mon cœur et vous ne serez pas seul. »

« Ces paroles allèrent au cœur de Joseph ; il prit la main qu'on lui tendait et ses sanglots éclatèrent.

« Quand il fut un peu plus calme, il consentit à raconter son histoire.



« Vous avez raison, lui dit, après l'avoir entendue,  
« son nouvel ami. Vous ne pouvez plus habiter chez  
« votre femme ; mais vous ne pouvez pas abandonner  
« vos enfants. Il faut vous mettre en état de les pro-  
« téger. Je suis négociant à Paris, rue du Mail, où  
« j'ai une maison de gros considérable. Il me faut  
« un homme de confiance ; vous viendrez chez moi.  
« Vous serez vite au fait de mes affaires, qui ne  
« sont point embrouillées. Un homme de cœur est  
« toujours un honnête homme. Je m'estime très-  
« heureux de vous avoir rencontré. »

« Au bout de quelques jours, Marie comprit enfin que Joseph l'avait abandonnée. Elle avait d'abord été désolée du chagrin qu'elle venait de lui causer, inquiète jusqu'à le chercher elle-même, au hasard, et follement. Elle avait eu le courage de visiter la Morgue ; elle s'était adressée à la police en pleurant ; mais enfin, persuadée par toutes les probabilités, et surtout par son amant, que Joseph l'avait simplement abandonnée, sans explication, elle se crut le droit de lui en vouloir.

« Se retranchant dans ce peu qui lui manquait pour être la maîtresse du vicomte, elle accusa Joseph d'injustice envers elle, et de plus d'orgueil que d'affection. Elle souffrit que M. de Villegard l'assurât que désormais elle était libre, et quand, plein d'irritation, et presque découragé des refus de la jeune femme, il fut malade et garda la chambre pendant



trois jours, folle d'exaltation et d'inquiétude, elle crut qu'il allait mourir et lui céda.

« Marie croyait trouver dans l'amour de cet homme des délices inconnues aux autres amours. Moins heureuse que Psyché, elle ne découvrit point d'ailes à son amant. Peu à peu, dans leur intimité plus étroite, alla s'affaiblissant le prestige dont elle-même l'avait entouré. Mais elle restait attachée à lui par ce grand sacrifice qu'elle lui avait fait de son honneur et de sa conscience. Il fallait bien que cet amour fût tout pour elle ; elle s'y rattachait comme au seul appui qui lui restât. De temps en temps elle se rappelait à elle-même que Charles était un être supérieur à tous les autres, et ne voulait point abandonner cette excuse, la seule qu'elle eût.

« Pour ses enfants, dont elle craignait les reproches plus tard, et qui souvent lui demandaient leur père, elle les comblait de joujoux et de caresses ; mais, absorbée d'un côté par son amour et de l'autre par son art, elle ne pouvait s'occuper d'eux d'une manière efficace, et se bornait à demander souvent à leur bonne s'ils avaient bien dormi, bien mangé, bien joué, s'ils étaient sages, questions auxquelles la bonne accordait toujours des réponses satisfaisantes.

« Au milieu de tant de préoccupations et de chagrins, l'art avait été fort négligé par Marie et l'était encore. Et cependant, après des études trop hâtives,



ce n'était que par un travail âpre et soutenu qu'elle eût pu se maintenir à la place où l'avait portée tout d'abord la puissance de ses facultés natives. Tout en vantant la merveilleuse souplesse, le timbre, l'étendue de sa voix, les critiques avaient dit : « Elle se formera. »

« Elle ne se forma point.

« Elle avait bien çà et là des éclairs de passion, quand le chant exprimait des situations qu'elle avait trop bien connues ; mais elle ne savait point préparer d'effets ; en tout, la méthode et l'art manquaient. On finit par la trouver fade et trop villageoise ; les critiques devinrent sévères pour elle de plus en plus, et tous leurs jugements eurent à l'Opéra, parmi les rivales de Marie, de longs et bruyants échos.

« Six mois s'étaient écoulés depuis l'absence de Joseph, quand un jour un inconnu se présenta devant la cantatrice au nom de M. Joseph Cadron.

« Et comme, à ce nom, Marie, éperdue, n'écoutant que les souvenirs de son affection pour son mari, fondait en larmes et le pressait de questions, il l'informa que Joseph avait gagné la confiance d'un riche négociant, dont il était devenu le principal employé, qu'il jouissait de bons appointements, et désirait avoir ses enfants avec lui, pour leur donner les soins et l'instruction qui leur étaient nécessaires.

« Madame, ajouta cet homme en voyant pâlir Ma-



« rie, je ne me serais pas chargé d'une commission  
« aussi dure, si je n'avais à vous dire qu'il dépend de  
« vous de suivre vos enfants et de revenir chez votre  
« mari. Vous en avez le droit, d'ailleurs; mais s'il  
« vous plaisait de l'exercer, c'est honorablement et  
« avec amitié que vous seriez accueillie; seulement,  
« je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que toute  
« relation avec une personne justement antipathique  
« à votre mari devrait en même temps être rompue. »

« Encore ce combat! Et maintenant de quel côté  
pencher? Lequel choisir? Un second parjure! Briser  
une seconde fois le cœur d'un homme qui l'aime!  
Charles! mais il en mourrait!

« Marie regardait d'un œil hagard ce messenger  
fatal et ne pouvait lui répondre.

« Vous réfléchirez, madame, » reprit-il.

« Il se leva.

« Elle bondit de son siège :

« M'enlever mes enfants! mais vous êtes fou,  
« monsieur; qui êtes-vous donc? est-ce que je vous  
« connais?

« — C'est juste, dit-il. Je suis le médecin et l'ami  
« de M. Cadron. Je l'ai soigné dans une grave ma-  
« ladie qu'il fit il y a six mois.

« Il m'a prié dernièrement de vérifier l'état de  
« santé de ses enfants, journellement abandonnés  
« par leur bonne aux Tuileries, et j'ai dû constater  
« que le petit Jacques est atteint d'un commence-



« ment de rachitisme très-prononcé et qui demand  
« les soins les plus pressants.

« — Jacques ! s'écria-t-elle... Jacques !

« — Oui, madame ; et si la santé des aînés est  
« assez bonne, permettez-moi de vous dire que la  
« société de filles plus ou moins légères, et de ces  
« domestiques de grandes maisons, plus ou moins  
« honnêtes, au milieu desquels ils vivent journalle-  
« ment, dont ils entendent les confidences, est mora-  
« lement dangereuse pour eux. M. Cadron sait que  
« vos occupations vous empêchent de veiller d'assez  
« près sur vos enfants ; il croit pouvoir s'acquitter  
« mieux de cette tâche, et l'essayera.

« — Monsieur, s'écria Marie, indiquez-moi les  
« soins que je dois donner à Jacques, il les aura,  
« et vous pourrez venir vous en convaincre vous-  
« même. Je chasserai cette fille qui ne remplit pas  
« son devoir près d'eux ; mais, monsieur, on n'en-  
« lève pas des enfants à leur mère comme cela ; ils  
« sont à moi ; il faut que je les voie...

« — Quand vous voudrez, madame, voici l'a-  
« dresse de M. Joseph Cadron. »

« Marie prit le papier que lui tendait cet homme ;  
mais elle suivait ses pas, bien résolue à lui disputer  
les enfants, quand, devinant sa pensée, il lui dit  
avec compassion :

« Vos enfants sont déjà chez leur père, madame.  
« Il a pu les emmener facilement, à l'insu de leur



« bonne, qui les quittait chaque jour. Calmez-vous,  
« et n'oubliez pas que vous pouvez venir les voir  
« toutes les fois qu'il vous plaira. »

« Sans répondre aux larmes et aux prières de la  
jeune femme autrement qu'en lui répétant ces der-  
niers mots, il partit, la laissant désespérée.

« J'étais déjà une mauvaise épouse, s'écriait-elle  
« en se tordant les mains; me voilà une mauvaise  
« mère. Une mauvaise mère!... »

« Et elle parcourait la chambre en appelant ses  
enfants.

« Vingt fois elle faillit partir pour les aller voir;  
mais le cœur lui manquait à l'idée de se trouver en  
présence de Joseph. S'il eût été brutal et colère,  
elle l'aurait bravé sans peur; mais la vraie dignité  
de cet homme, sa justice et sa bonté l'écrasaient de  
honte. Quant à sacrifier son amant, elle ne le pou-  
vait : les liens qui l'attachaient à lui subsistaient en-  
core dans toute leur force, sinon toutes les illusions  
qui les avaient formés. Quelque coupable que fût  
cet engagement, il avait de sacré pour Marie tout ce  
qu'elle y avait mis de croyances et reçu d'amour.  
Elle se croyait nécessaire à Charles.

« Aussi fut-elle douloureusement frappée quand  
il lui dit :

« Abandonne-moi; tu feras mieux, je te cause  
« trop de chagrins. »

« Elle n'eût pas même voulu que cette idée lui pût



venir ; mais elle se dit ensuite que c'était un sublime sacrifice qu'il voulait faire, et ne l'en trouva que plus grand.

« A partir de ce moment, elle cacha les regrets et les remords qui lui rongeaient le cœur, et s'étudia près de son amant à paraître heureuse.

« Cependant, de nouvelles peines, vagues et importunes comme le doute, assaillirent bientôt Marie. Le vicomte devint moins assidu près d'elle ; il venait moins souvent ; il fit un voyage ; même étant à Paris, quelquefois un jour, deux jours s'écoulaient sans qu'elle le vît. Il donnait pour cela de très-bonnes raisons, mais comme elles se répétaient sans cesse, l'idée vint à Marie que ce pouvaient être des prétextes, et à partir de ce moment elle n'eut plus de repos. La persuasion seule que cet amour était irrésistible et devait être éternel l'avait poussée à sa faute et la soutenait dans ses remords. Mais, si Charles était capable de ne plus l'aimer, elle n'avait plus de justification ; tout élément de bonheur s'effaçait de sa vie, tout lui manquait.

« Ce doute lui était insupportable ; il devint plus vif chaque jour, et bientôt elle passa le temps des absences de Charles à l'accuser et à pleurer. Il la rassurait ensuite ; mais ces alternatives d'espoir et de souffrance absorbaient toute l'âme de Marie, détruisaient sa fraîcheur, altéraient sa voix.

« La femme, de plus en plus, détruisait la canta-



trice. Elle s'aperçut que le public devenait froid pour elle, et n'eut pas la force de réagir. Elle croyait si naïvement à l'amour, qu'il ne lui vint pas non plus à l'idée que la froideur croissante du public et celle de Charles pussent avoir ensemble les moindres rapports.

« Un de ces événements qui passionnent tout l'Opéra, qui la touchait plus directement que toute autre, ne l'émut, au milieu de ses chagrins, que d'une manière très-secondaire : c'était le début d'une cantatrice italienne dont à l'avance on disait des merveilles, et qui sembla devoir les réaliser. Marie avait besoin d'amour bien plus que de gloire. Elle devenait de moins en moins ambitieuse, et il y avait longtemps que toutes ces beautés du luxe qu'il avaient tant éblouie, qu'elle avait tant désirées, ne la touchaient plus. Elle avait cru ensuite que l'amour d'un homme tel que le vicomte devait être le bonheur même et la plus douce gloire ; elle vivait dans les larmes pourtant, avec cela.

« Les deux ans que comprenait l'engagement de Marie allaient expirer ; le directeur la fit appeler un jour, et, après quelques circonlocutions, lui offrit un nouvel engagement à moitié prix. Comme elle se récriait : « Ma chère enfant, lui dit-il, vous aviez  
« devant vous un bel avenir ; vous l'avez dédaigné ;  
« ce n'est pas ma faute. Je vous l'avais dit : vous  
« pouviez devenir, en travaillant, une des premières



« cantatrices de l'Europe ; vous avez préféré les joies  
« du monde à celles de l'art ; tant pis, c'est dom-  
« mage. Du reste, vous pouvez encore vous relever ;  
« mais il faut vouloir. »

« Marie se plaignit au vicomte, et celui-ci, plein  
d'indignation, courut chez le directeur. Mais il en  
revint fort différent : le directeur avait raison, il  
n'avait fait que constater l'indifférence du public,  
le chiffre des recettes était là. Marie seule avait tort,  
et le vicomte le lui dit nettement. Il lui reprocha la  
froideur du public à son égard, le succès de l'Ita-  
lienne, tança vertement sa nonchalance, son affais-  
sement. La jeune femme l'écoutait, stupéfaite. Elle  
dit enfin :

« Quand nous avons commencé à nous connaître,  
« j'étudiais avec ardeur, vous devez vous le rappé-  
« ler ; je ne songeais alors qu'à me faire un grand  
« nom, à communiquer à l'âme des autres le senti-  
« ment que la musique m'inspirait ; je ne rêvais  
« aussi que d'enrichir mon mari et mes enfants, et  
« de leur faire un bel avenir. Vous êtes venu près  
« de moi, vous m'avez suppliée de vous aimer, je  
« n'ai plus songé qu'à cet amour. Mes pensées se  
« sont retirées de l'art, mon cœur s'est retiré des  
« miens, et j'ai souffert en les faisant souffrir. De  
« telles épreuves, de telles fautes, est-ce un rôle  
« qu'on puisse jouer des roulades aux lèvres, Charles,  
« le pensez-vous ? »



« Il la vit indignée, et sut, en homme bien élevé, l'adoucir. Mais, le lendemain, Marie reçut une lettre de M. de Villegard, où il disait qu'après de sérieuses réflexions, se voyant un obstacle à la destinée d'une femme qui lui était et lui serait toujours chère, il avait trouvé la force d'accomplir un sacrifice douloureux, mais nécessaire ; il quittait la France pour quelque temps.

« Le reste de la lettre était plein de conseils, qui tenaient beaucoup plus du mélomane que de l'aimant. Il espérait que Marie allait se consoler par le travail, et lui prédisait comme récompense de ses efforts un succès magnifique.

« C'était un abandon. Marie le comprit. Ce qu'elle avait refusé de voir jusque-là lui apparut : elle n'avait aimé qu'une âme vulgaire ; cet amour, auquel elle avait sacrifié toutes ses autres affections, ses plus chers devoirs, n'avait été pour Charles qu'un de ces enthousiasmes qu'enflamme le succès, que l'insuccès abat. Il allait maintenant sans doute se passionner ailleurs. Mais elle, ayant donné pour lui tout ce qu'elle avait de précieux au monde, lui parti, elle n'avait plus rien. Elle ferma les yeux, joignit les mains, et du fond de son âme, ardemment, désira la mort.

« Dès le soir même elle fut prise d'une fièvre ardente, et pendant plusieurs semaines sa vie fut en danger. Entrée en convalescence, quand elle put



regarder autour d'elle, cherchant à se reconnaître, elle ne trouva de toutes parts que le vide mortel, dont la première impression avait failli la tuer. Elle n'avait où aller; que faire? Rien au monde ne l'attachait, rien que le souvenir de son mari et de ses enfants; mais cela n'était qu'une plaie douloureuse, non point un espoir. Ils avaient le droit de la repousser; ils n'avaient nul besoin d'elle, et la pauvre femme ne songea pas même à les importuner de sa misère. Elle resta où elle était, se demandant mille fois par jour pourquoi elle n'était pas morte et comment il se faisait qu'on pût vivre ainsi. Vivre pour son art, elle n'en trouvait pas la force. Il eût fallu ou s'aimer soi-même, et elle ne s'aimait plus; ou beaucoup les autres, pour désirer leur donner, au prix de grands travaux, quelques jouissances; mais tous les ressorts de son âme étaient détendus, et même elle les croyait brisés à jamais.

« Elle sentit avec étonnement ses forces physiques se ranimer, et s'indigna de voir la jeunesse en elle plus forte qu'elle-même. Bientôt, elle put sortir en voiture, grâce au doux soleil de mai; puis, selon les conseils du médecin, descendre et marcher un peu. Mais dans ce demi-jour charmant, plein d'ombres aériennes et de losanges lumineuses, que font, dans les allées couvertes du bois, les jeux du soleil et des feuilles nouvelles, malgré l'air amical et de connaissance que prenaient à son passage les petites fleurs,



Marie ne promenait partout qu'un lourd ennui, des pensées amères.

« Une fois que, cédant à la fatigue, elle s'était assise au bord d'une allée, ses yeux se fixèrent sur une de ces primevères jaunes dont les fleurs sont disposées en grappe; elle y porta la main pour la cueillir, puis la retira comme si elle n'osait, et se mit à fondre en larmes. C'était de ces primevères, chaque printemps, que se couvrait le gazon autour de la cabane, et souvent, les mettant à cheval sur un fil, elle en avait fait des pelotes que les enfants, avec des cris de joie, jetaient en l'air.

« Cette cabane, le creux planté de grands arbres qui est derrière et qu'ils appelaient *le vallon*, le champ qui l'entourait, tout ce tableau de son heureuse misère se présentait à elle souvent, et c'était le seul coin de fraîcheur qu'elle eût dans l'âme. Bientôt un autre souvenir vint s'y joindre, celui de la promenade sur les fortifications, le jour où elle et Joseph se fiancèrent. Tous les détails de cette journée s'imprimaient en elle de plus en plus, et souvent, quand, affaissée dans son fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine, elle semblait sommeiller, elle était seulement occupée à contempler ces doux tableaux, dans lesquels elle se voyait telle qu'autrefois, avec ce Joseph si bon, si courageux, si franc, si digne d'être aimé!

« Après trois mois de séjour en Italie, le vicomte



de Villegard était de retour à Paris. Il apprit la maladie de Marie, sa convalescence, et vint la voir en ami. Elle le reçut avec un étonnement profond du calme qu'il éprouvait en sa présence, calme si vrai qu'il en fut piqué et le laissa voir. Mais elle répondit simplement :

« Je ne vous aime plus. »

« Un jour qu'assise dans un fauteuil, seule au salon, Marie s'absorbait en des rêves pénibles, le doux mirage qui la visitait souvent lui revint sous les yeux, plus distinct que jamais.

« C'étaient les grandes roues des carrières se détachant immobiles sur le ciel, les hauteurs d'Arcueil et leurs ormeaux qui dentelaient l'horizon, Gentilly aux maisons encadrées de feuillages, Bicêtre; puis, de l'autre côté, le grand Paris, avec ses monuments, ses milliers de toits et ses fumées; mais ce qu'elle voyait le mieux, c'était, là, presque à ses pieds, Joseph, le jeune ouvrier, dont les yeux en ce moment lui disaient des choses plus belles, plus ardentes et plus sincères que tout ce que depuis... Hélas, où va-t-elle? Non, elle veut rester là, sur ce tapis de verdure semé de fleurs, avec Joseph qui l'aime et le lui dit timidement et de si grand cœur.

« Tout est promesse, espoir et bonheur autour d'eux; tout chante, les oiseaux, les cloches, les insectes; les fleurs sourient. Quelque chose de grand



qui est en elle et partout lui dit : Aime ! et elle presse la main de son fiancé, dont le front rayonne. Oh ! comme elle est heureuse ! et comme elle se sent aimée en le voyant si heureux ! Elle a le cœur plein de choses divines ; elle croit en l'amour, en Joseph, en elle-même...

« Elle s'arrêta, fit un grand soupir, et sa main, se posant sur la table à côté d'elle, saisit machinalement un petit calendrier qu'elle serra fortement, comme pour résister mieux à la souffrance qui, à cet instant, lui mordait le cœur. Puis elle lâcha cet objet et, s'accoudant sur la table, appuya sa tête sur sa main. Ses yeux alors, tombant sur le calendrier, un chiffre, un seul, comme si les caractères de ce chiffre eussent été plus gros que les autres, ou qu'elle ne pût distinguer que celui-là, frappa sa vue : 20.

« D'abord elle répéta ce chiffre sans y joindre aucune idée. Elle vit ensuite en haut le nom du mois et se dit : « 20 juin. » Mais elle ne savait trop encore ce que cette date était pour elle ; c'était comme une personne qu'on reconnaît déjà, mais dont on cherche en vain le nom.

« Tout à coup elle se rappela que c'était à la fois l'anniversaire de Joseph et celui de leurs fiançailles. Hélas ! que lui voulait maintenant ce jour ?

« Marie tourna les yeux du côté de la fenêtre ; le soleil entrait à flots ; c'était bien l'été. Mais dans



quel mois se trouvait-on ? elle ne le savait pas même, ne s'inquiétant plus de rien. Elle sonna :

« Quel quantième avons-nous, Lucette ? »

— Madame, ce doit être le 19, oui, le 19 juin. »

« Marie eut un tressaillement ; il lui sembla que ce bienheureux jour lui-même était venu dire : J'arrive, me voilà ! »

« Le lendemain, à onze heures, elle montait en voiture, seule, et disait au cocher :

« A la porte d'Arcueil ! »

C'était le premier désir qu'elle eût depuis longtemps ; elle était impatiente d'arriver et se sentait plus forte qu'à l'ordinaire. Sur la route, le soleil était ardent, l'ombre épaisse, le ciel souriant, les hommes joyeux. Quelques pas avant d'arriver, Marie fit arrêter la voiture et descendit. A l'aspect de cette verdure aussi fraîche, de ce jour aussi beau que le jour d'autrefois, elle éprouva une émotion étrange.

« C'était bien le 20 juin ; c'était bien ce jour... Mais elle, on ne l'aurait plus reconnue, et surtout elle-même ne se reconnaissait plus. La Marinette d'il y a dix ans avait l'âme aussi claire que ce beau jour ; elle se trouvait en harmonie avec toutes ces choses. Maintenant... elle était bien plus changée par ses fautes qu'elle ne l'eût été par de longs malheurs. Le malheur passe sur l'homme ; la faute reste en lui, et, de toutes les épreuves, c'est la plus profonde.



« Elle montait, s'approchant du pylône, à l'ombre duquel, autrefois, ils s'étaient assis. L'ombre y était encore, et, dans cette ombre... un cri faillit lui échapper.

« Quatre personnes, assises sur l'herbe, prenaient un repas. Ce fut pour Marie comme une hallucination ; elle crut revoir la mère Cadron, la voisine, elle-même et Joseph... Elle se remit cependant, passa la main sur ses yeux et de nouveau regarda.

« Cette fois, elle distingua trois enfants dont les chapeaux couvraient le visage, et un homme que les yeux de la jeune femme, éblouis par le soleil, n'entrevinrent que vaguement. Fâchée de n'être point seule dans ce lieu, elle s'éloignait, quand une voix argentine vint l'atteindre au cœur :

« Auguste ! » disait la petite fille.

« O mon Dieu ! c'était Marion ! Marion parlant à son frère ! c'étaient les enfants ! et... Joseph, sans doute ! Ils étaient là ! C'étaient eux... à quelques pas d'elle ! et il y avait si longtemps qu'elle les avait embrassés ! Elle voulut courir à eux, mais elle s'arrêta. Son cœur la poussait dans leurs bras ; la honte en arrière. Dans ce combat, ses forces fléchirent, elle s'évanouit.

« Quand elle reprit connaissance, elle était dans les bras de Joseph, qui pleurait. Le petit Jacques aussi pleurait, mais en riant, et, frappant ses petites mains l'une dans l'autre, il criait :



« Maman ! maman ! la voilà ! »

« Les deux plus grands, bien qu'émus aussi, restaient silencieux, gênés sans doute par ce qu'ils démêlaient d'étrange et de mystérieux dans tout cela.

« Puisque tu es venue ici aujourd'hui, c'est que tu nous aimes encore ? dit Joseph à demi-voix.

« — Tu pourrais me pardonner ? lui demandait-elle.

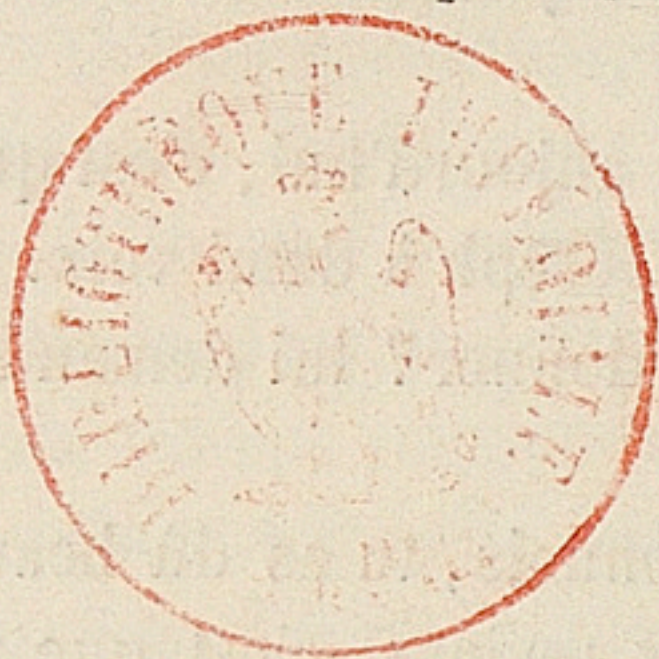
« Oui, Marinette, je te connais, tu as dû beaucoup souffrir, et si tu nous reviens, c'est que tu es guérie. J'en suis bien heureux ! car je n'ai pas cessé de t'aimer, moi.... Pardon ! c'est le dernier reproche et tu verras bien. »

« Ils restèrent dans ce lieu toute la journée, et tandis que les enfants jouaient et couraient dans l'herbe, un peu plus bas, eux, assis à la même place où, pour la première fois, ils s'étaient dit leur amour, ils eurent une longue conversation, plus d'une fois interrompue par des larmes. Le soir, Marie emmena le petit Jacques, et, quelques jours après, elle vendait tout son mobilier ; car elle avait voulu renoncer à l'Opéra, et Joseph lui faisait préparer une chambre rue du Mail.

« Ils perdirent à cela une grande fortune peut-être ; mais ils ne la regrettent pas. La figure de Joseph reprit son air de joyeuse franchise et de belle humeur. Marie se consacre à l'éducation de ses enfants et

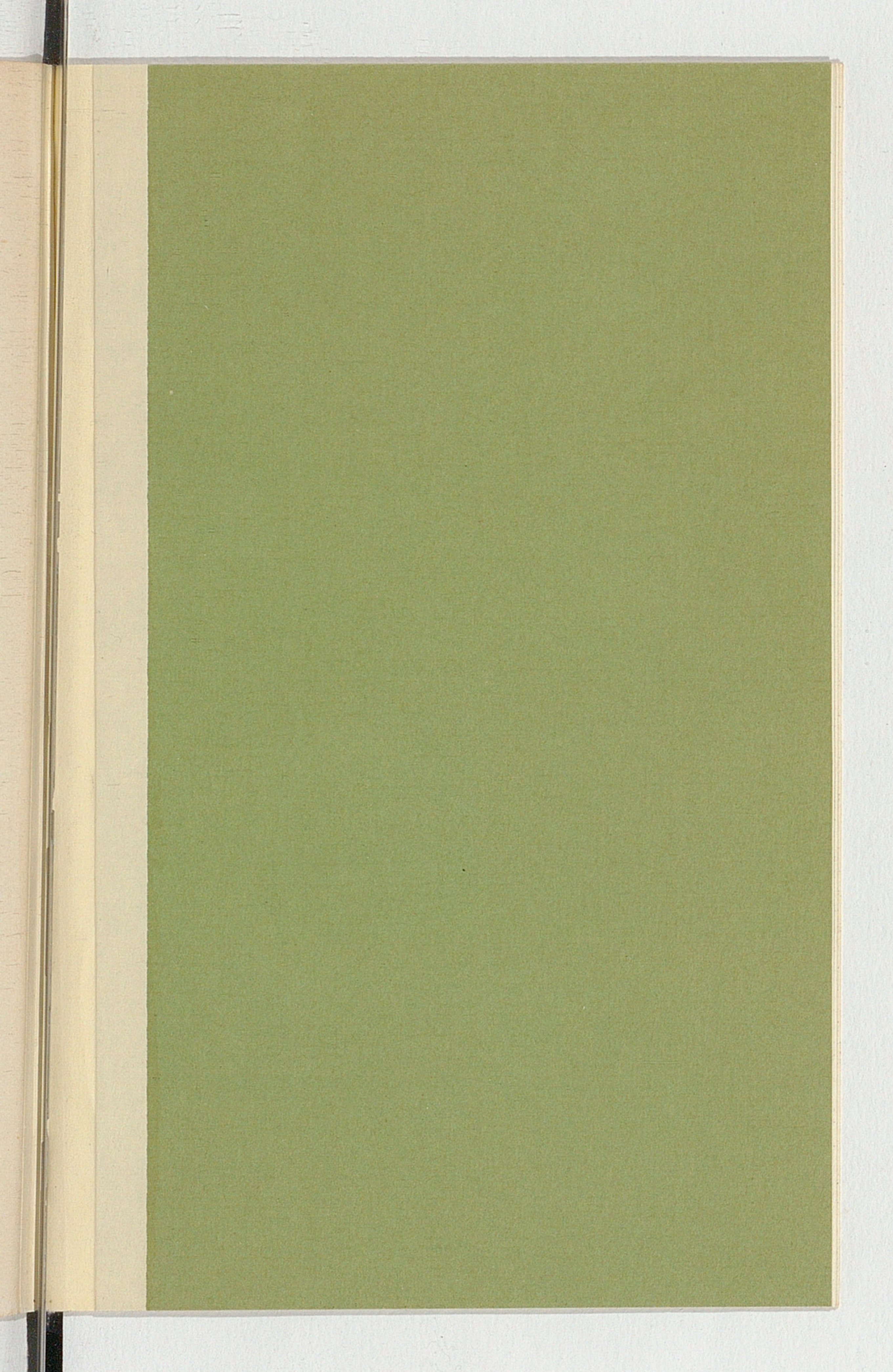


s'instruit avec eux. Elle est maintenant un peu sérieuse, mais douce et d'humeur égale, et semble n'avoir plus d'autre désir que de voir ses enfants honnêtes et Joseph heureux. »



FIN.







**OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :**

Un Mariage scandaleux.

Une Vieille Fille.

Les Deux Filles de M. Plichon.

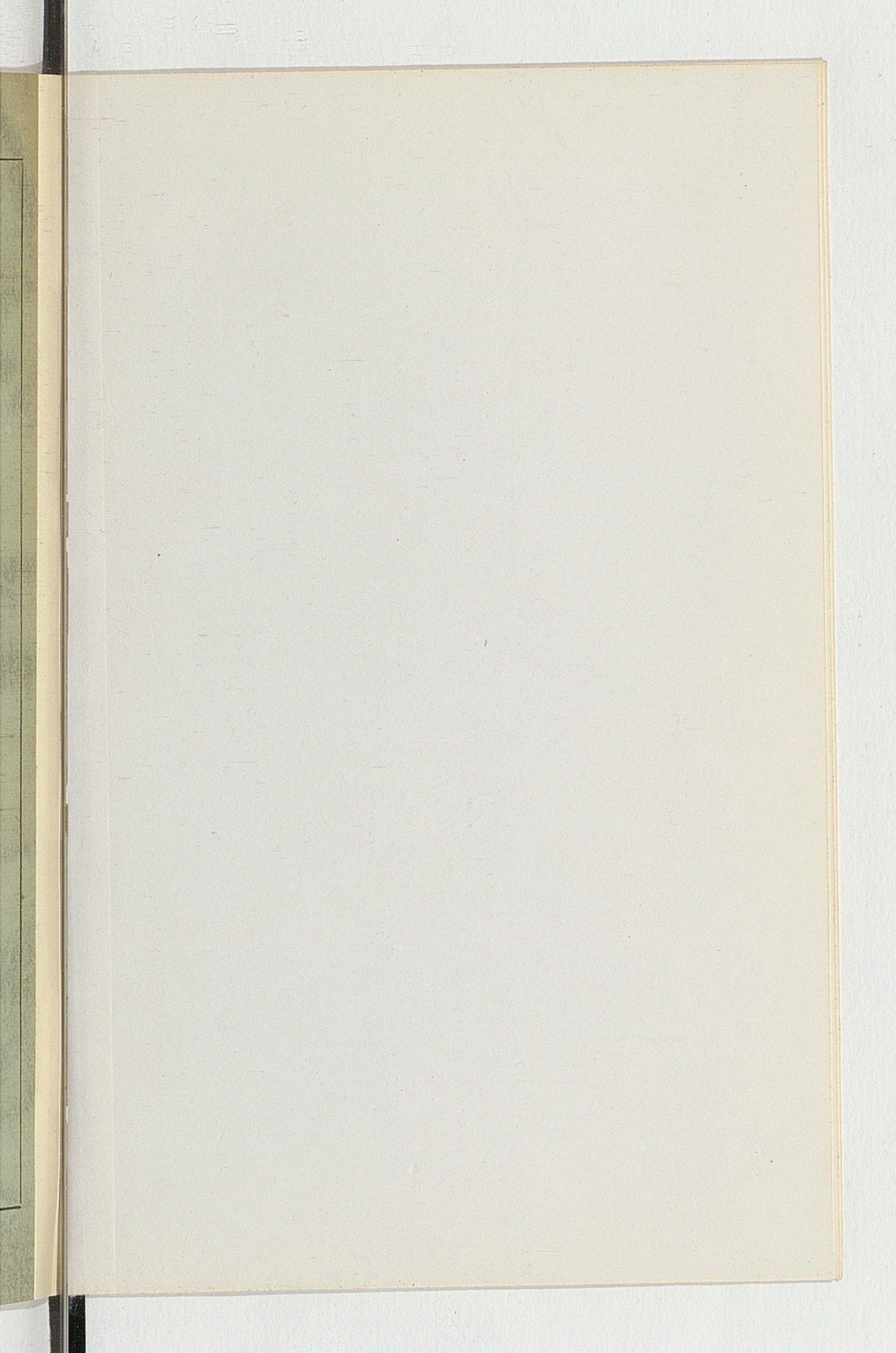
Un Divorce.

Jacques Galéron.

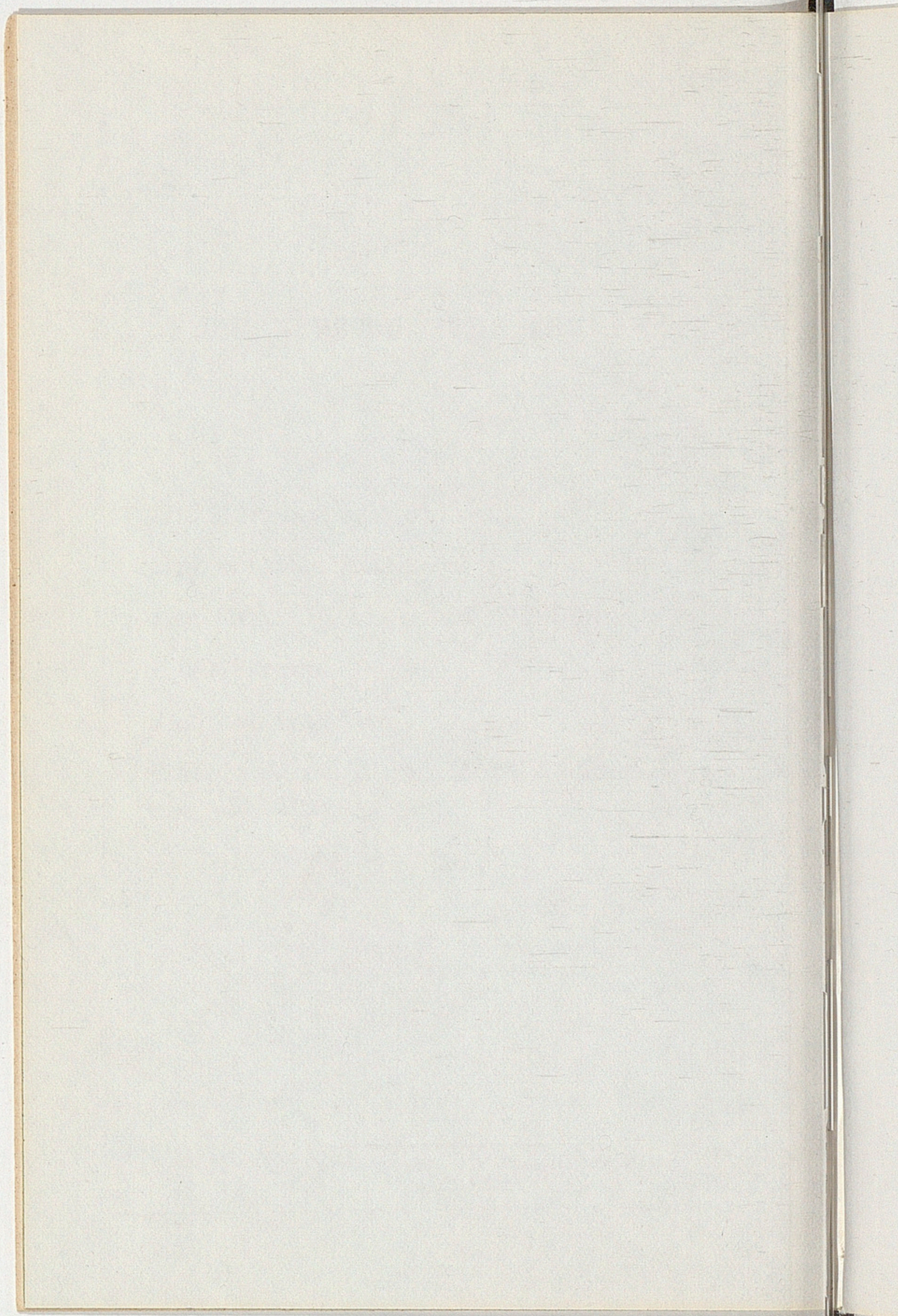
Observations d'une Mère de famille à  
M. Duruy.

Double histoire.

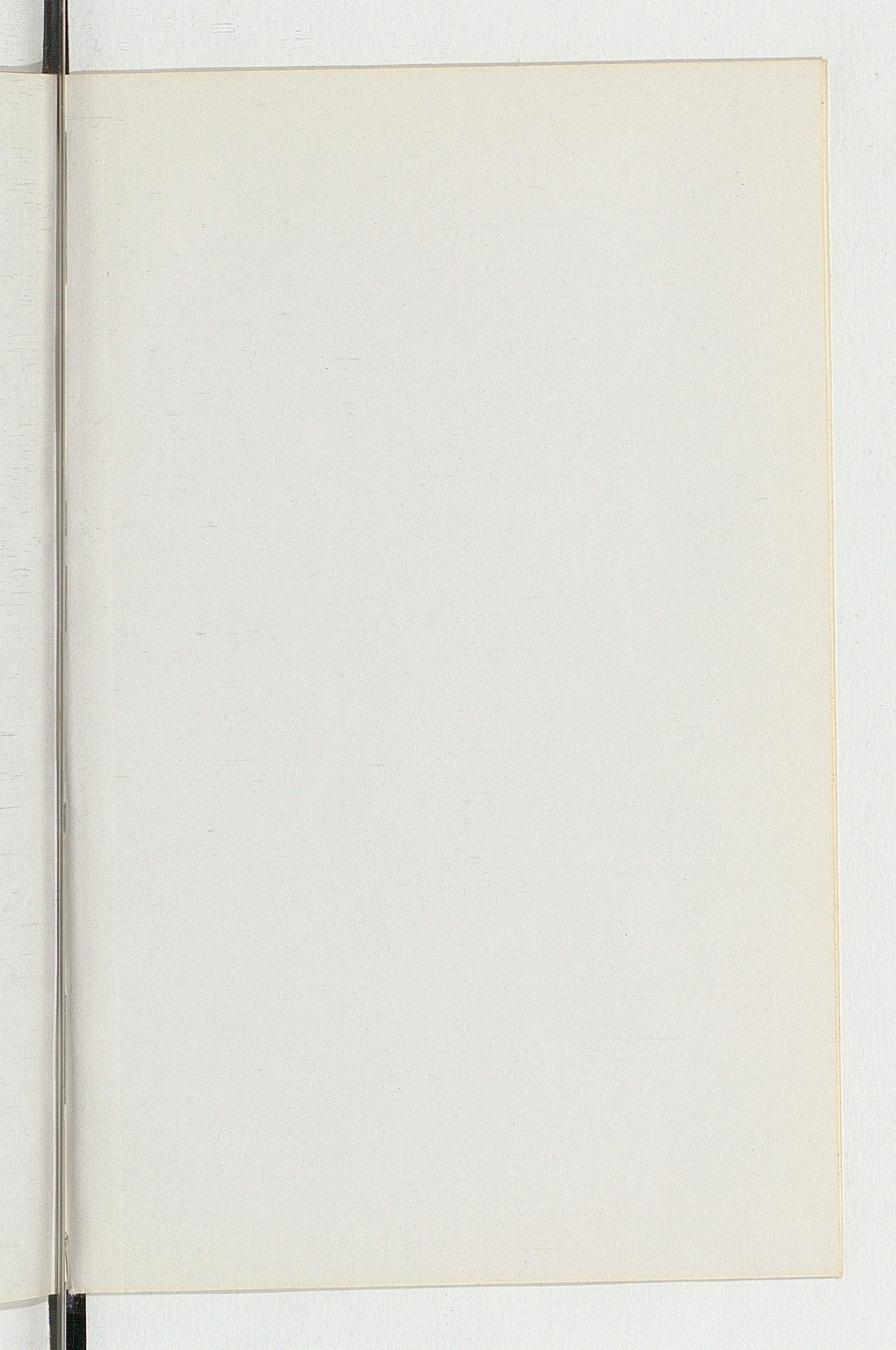




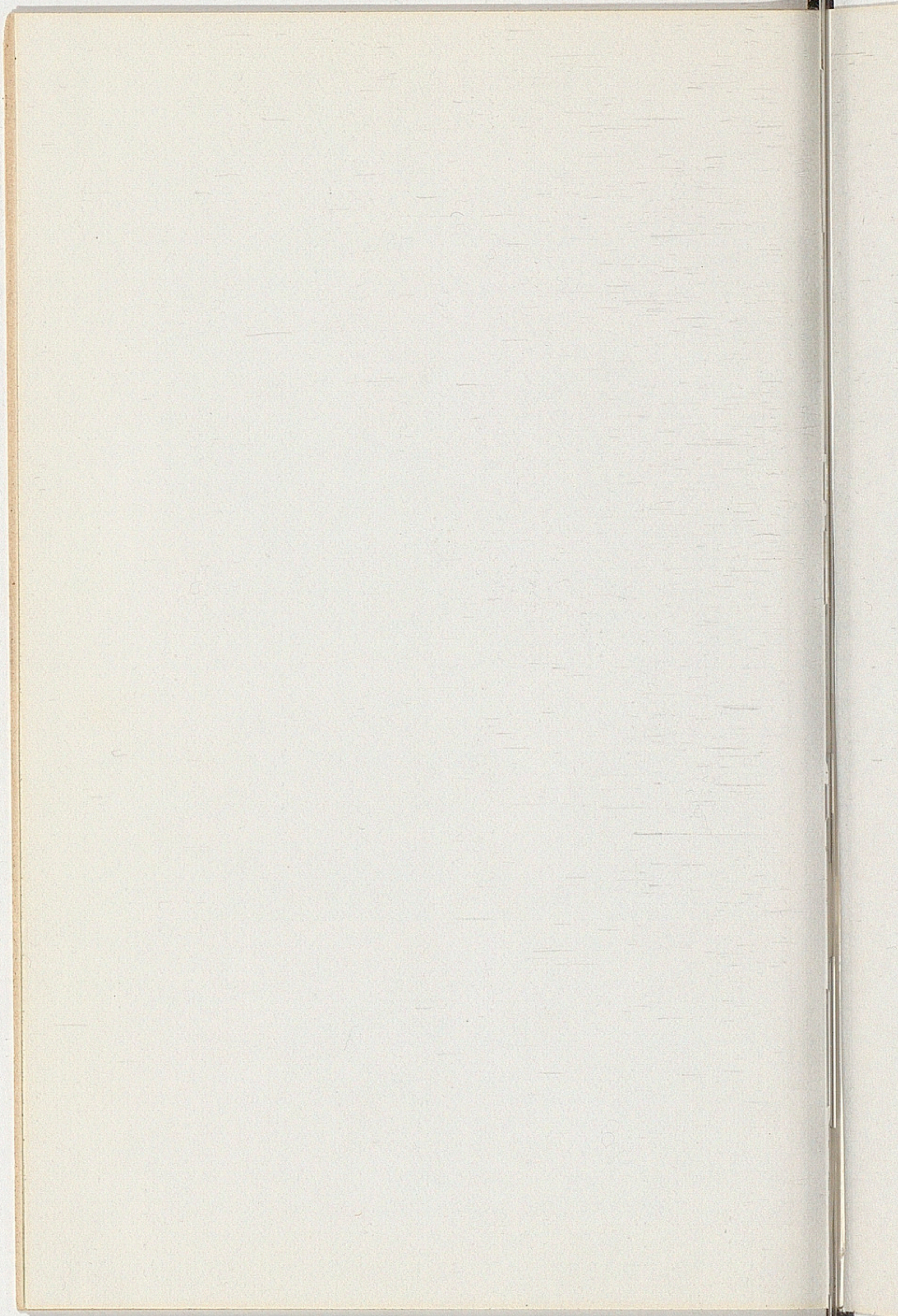




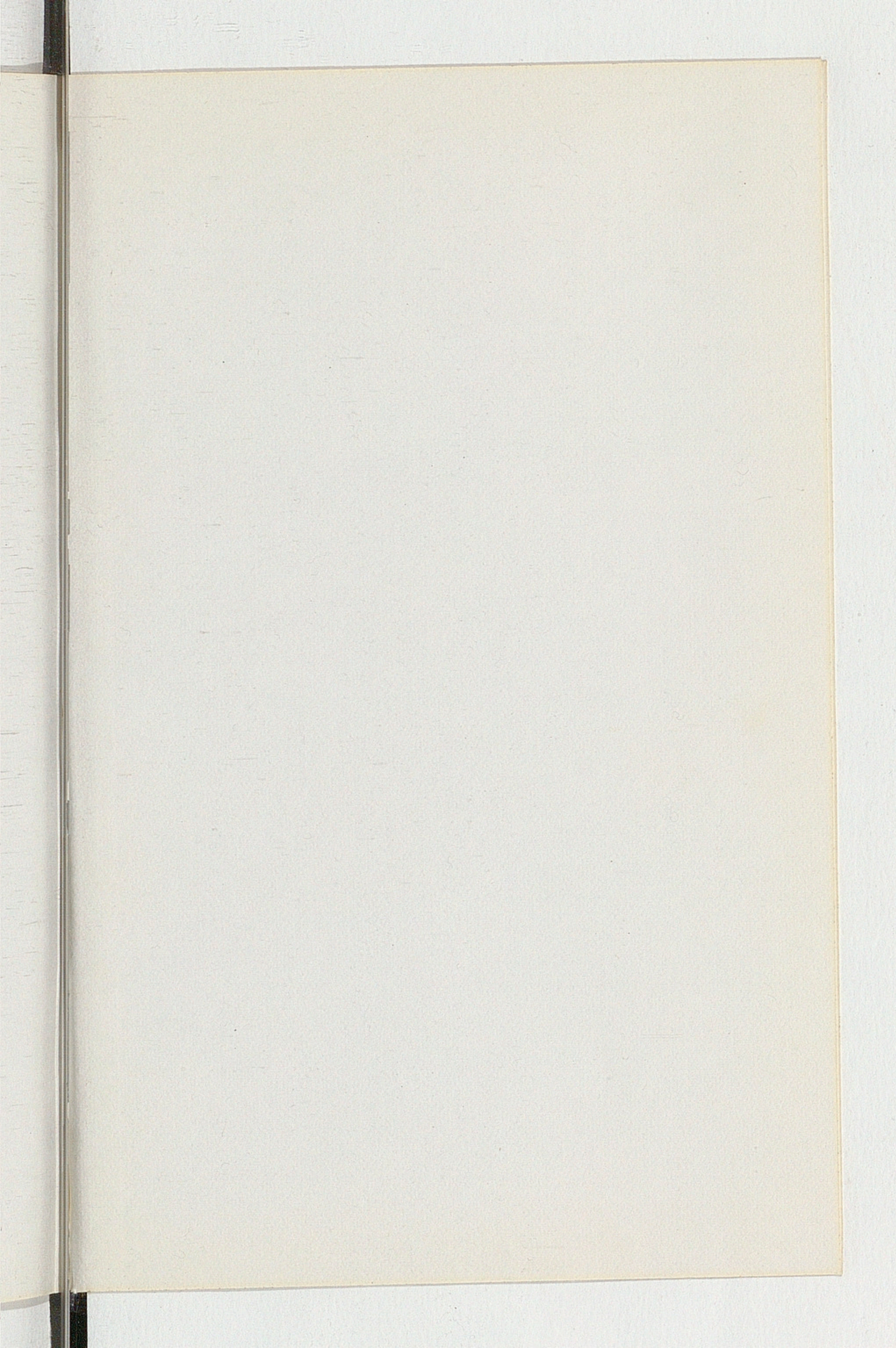




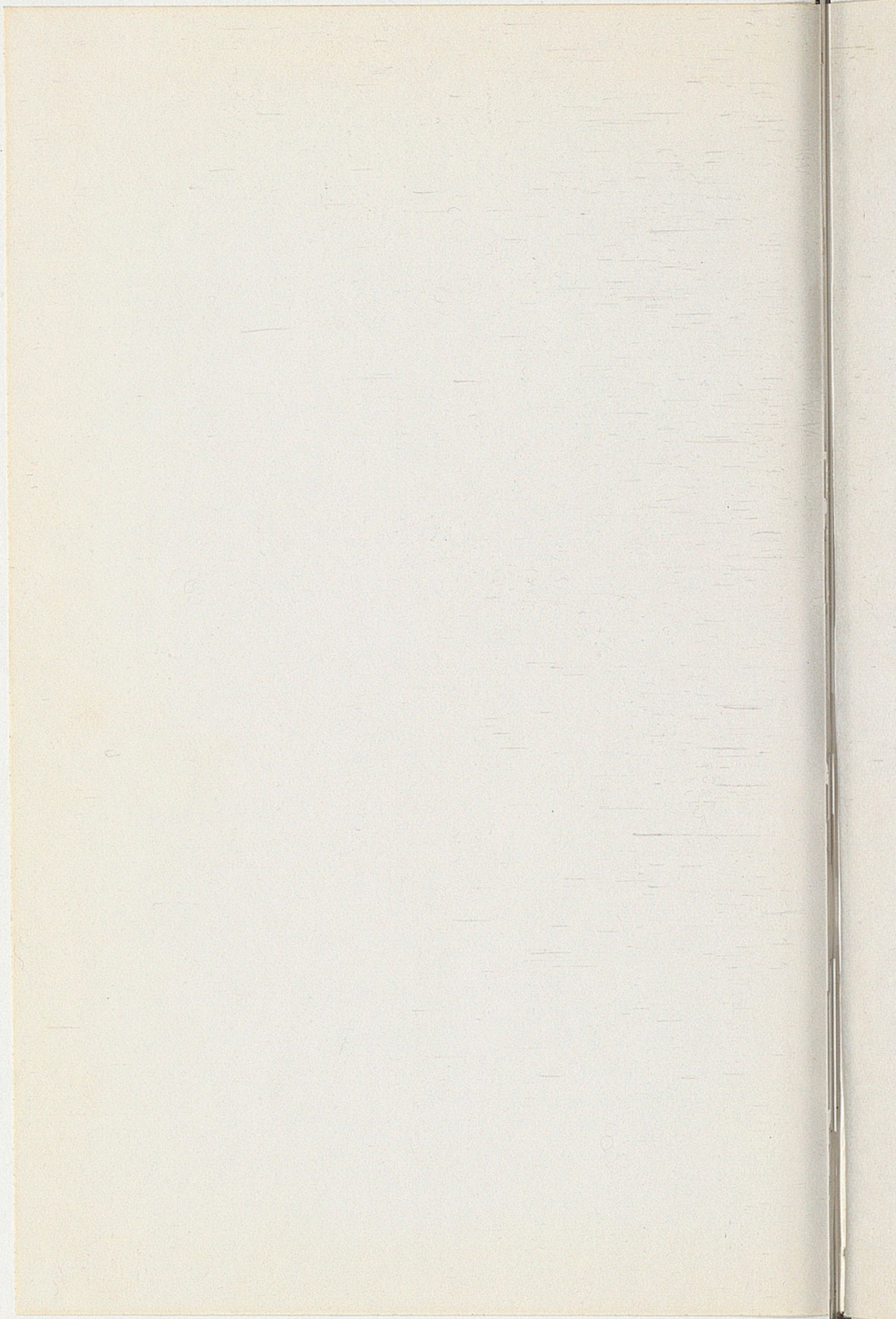




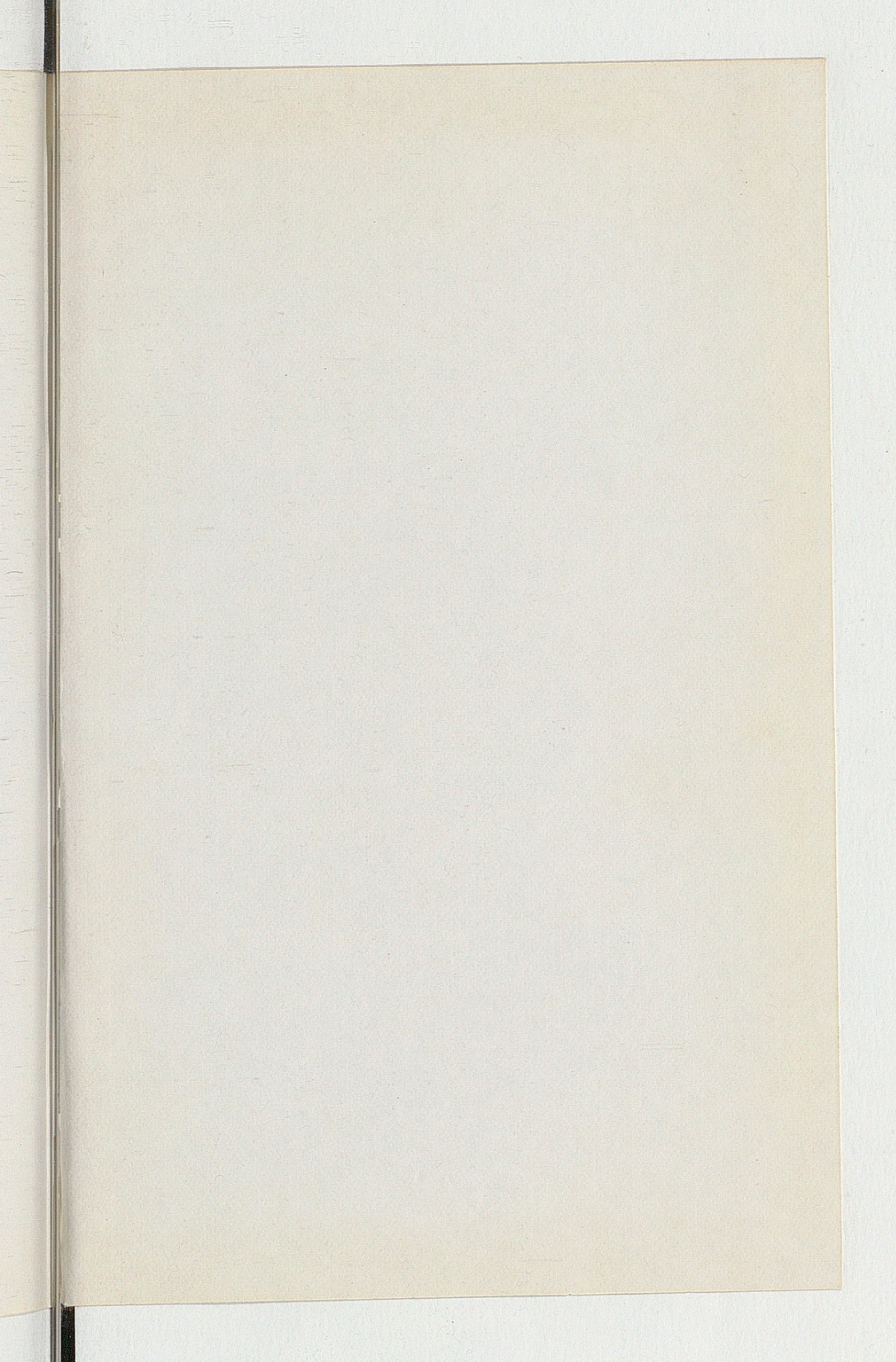




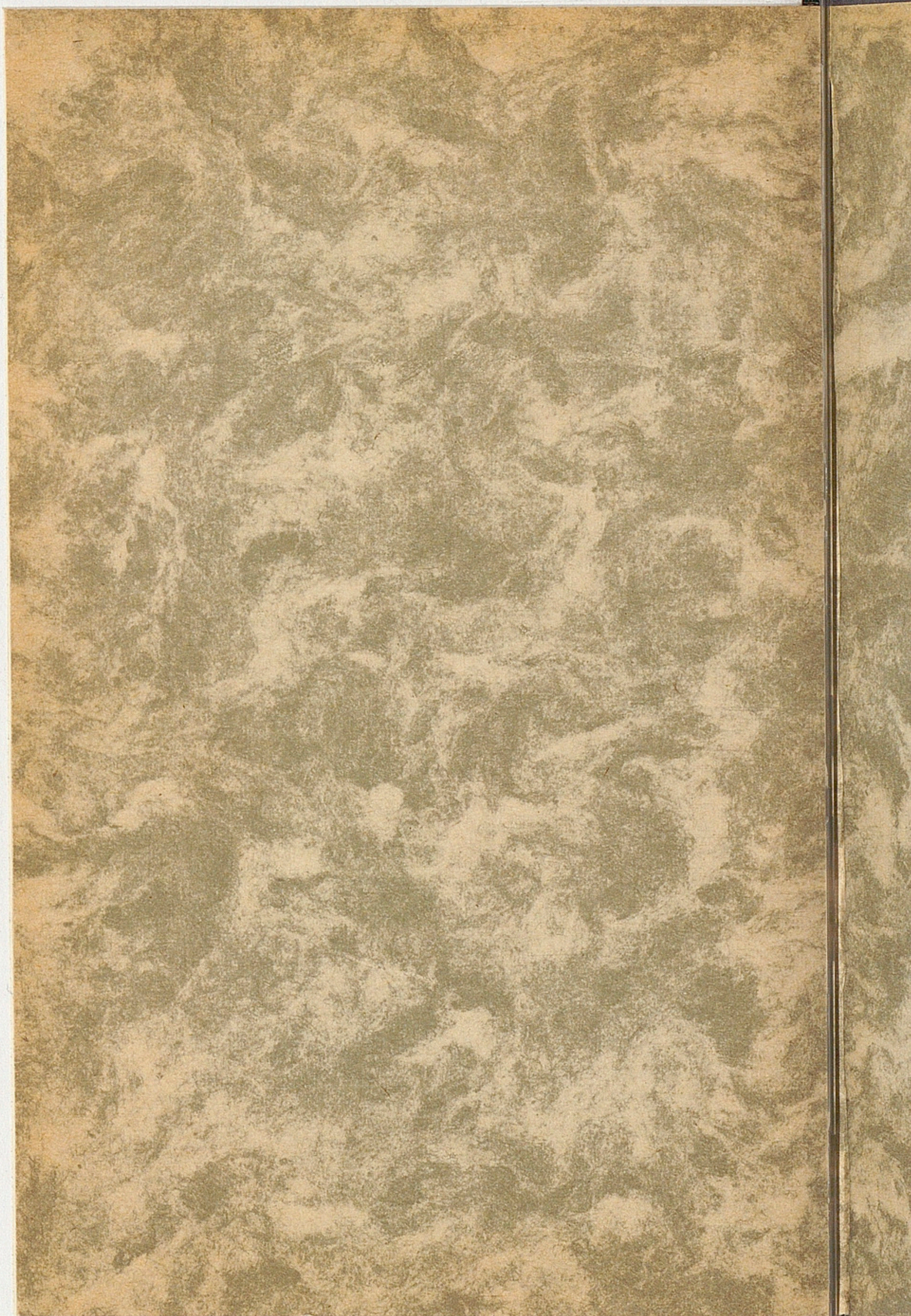




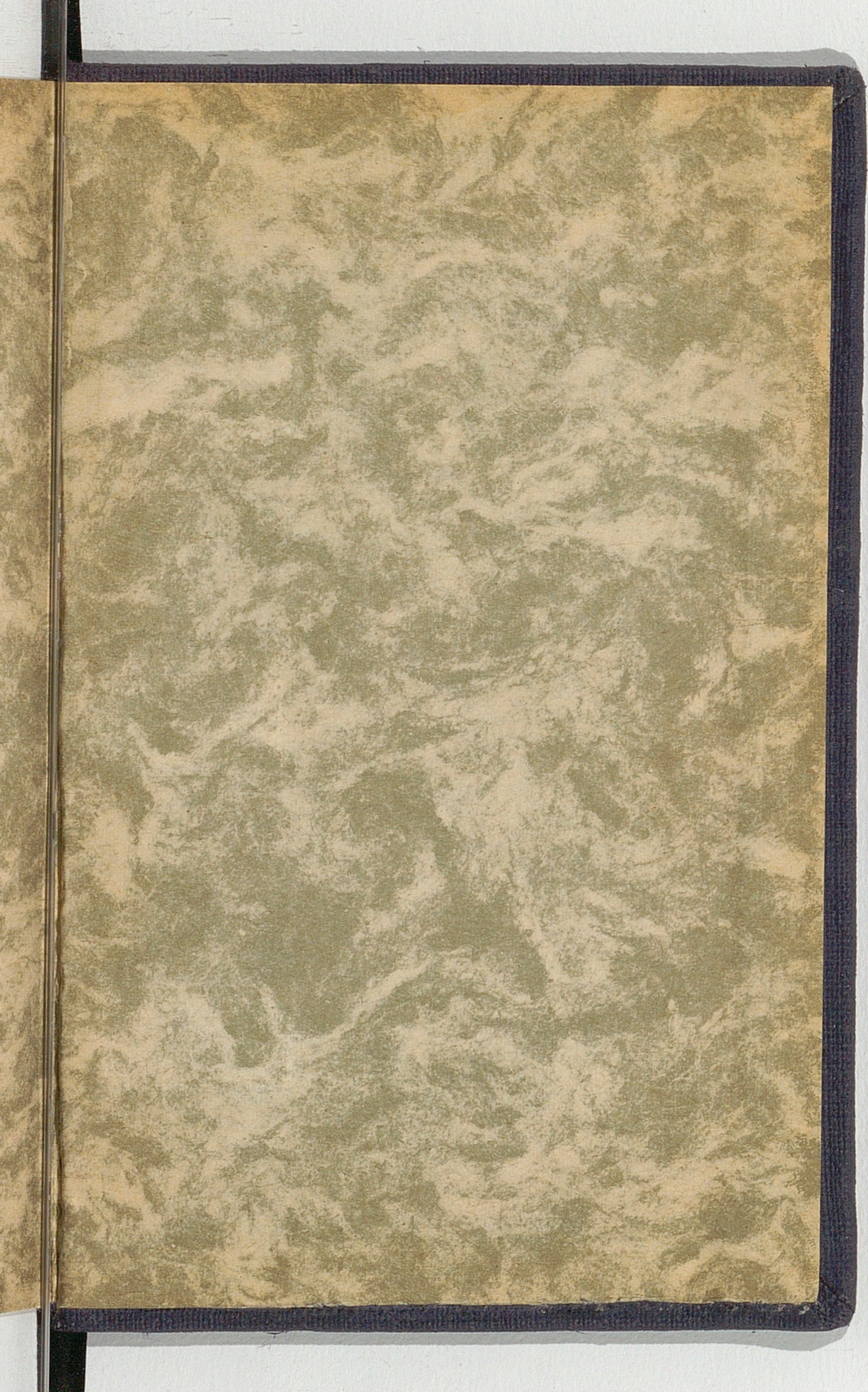














BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00238805 7